

ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

BULLETIN TRIMESTRIEL

Secrétariat : PLACE DU VINGT-AOÛT, 7, LIÈGE
C.C.P. N^o 1507.13

ÉDITORIAL

Les Journées des 10, 11 et 12 novembre 1950 sont pour l'Université l'occasion de se réjouir. Les Sections de philologie romane et de philologie germanique de la Faculté de Philosophie et Lettres fêtent, ces jours-là, le soixantième Anniversaire de leur création.

Organisées par la loi du 10 avril 1890-3 juillet 1891, les études romanes et les études germaniques n'ont cessé de se développer à l'Université de Liège. Leur vitalité est attestée par le nombre et la qualité de leurs élèves, par la réputation de ceux qui en ont dirigé le développement depuis soixante ans, par l'importance des travaux auxquels elles ont conduit.

De nombreux savants étrangers ont tenu à témoigner de l'estime en laquelle ils tiennent nos écoles liégeoises de philologie moderne en participant aux manifestations scientifiques et artistiques qui soulignent ce glorieux anniversaire. Leur présence contribuera à resserrer encore les liens qui unissent l'Université de Liège aux universités des autres pays.

Les manifestations sont placées sous le haut patronage de Leurs Excellences MM. les Ambassadeurs de plusieurs nations amies, M. le Ministre des Affaires Etrangères, et M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Les Amis de l'Université sont heureux de contribuer pour leur part à cette célébration, en publiant un numéro de leur Bulletin à l'occasion des Journées Anniversaires et en consacrant ce numéro à l'Histoire des soixante années pendant lesquelles les Sections de philologie romane et de philologie

germanique ont travaillé sans relâche à leur haute mission universitaire. Cette histoire devait être écrite en ce moment. Elle appartient à l'Université qui se réjouit de revivre avec chacun des siens le souvenir du labeur par lequel ils ont enrichi le patrimoine intellectuel du pays et du monde.

Pour les germanistes, c'est M. Emile Witmeur, professeur émérite à la Faculté de Philosophie et Lettres qui a bien voulu rappeler « Les premières années de la Section de philologie germanique d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque », tandis que Mlle Irène Simon, chargée de cours à la Faculté de Philosophie et Lettres dépeint le développement de « Soixante années de philologie germanique à l'Université de Liège ». Pour les romanistes, M. Maurice Delbouille, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres, et son assistant, M. Robert Massart, décrivent « L'Ecole liégeoise de philologie romane », en consacrant leur article à Maurice Wilmotte, ses collègues et leurs disciples.

Les Amis de l'Université de Liège félicitent de tout cœur les Sections de philologie romane et de philologie germanique. Ils se réjouissent avec elles et tous leurs élèves de cette heureuse célébration et leur donnent rendez-vous pour le Centenaire !

LA RÉDACTION.

Les premières années de la Section de Philologie germanique d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque

C'est avec empressement qu'à la demande du Comité organisateur de la Commémoration du LX^e anniversaire de l'institution, à l'Université de Liège, de la section de philologie germanique, nous avons rappelé dans les pages qui vont suivre quelques souvenirs retenus avec amour, relatifs à la première période de cette section (1891-1896). On pourra ainsi juger du point de départ et, grâce à certains repères, établir des comparaisons avec la brillante situation actuelle.

Nous avons tenu, en hommage de gratitude, à mettre en lumière l'action féconde de deux grands professeurs, Godefroid KURTH et Jean WAGNER, qui ont joué un rôle essentiel dans la formation des germanistes de cette époque.

Si, pour nous personnellement, ces années de jeunesse, toutes chargées d'enseignement, de labeur et de progrès, réapparaissent aujourd'hui à nos yeux comme auréolées d'une émouvante beauté, c'est peut-être surtout, parce qu'elles se profilent sur un fond qui en constitue la base et dont il est impossible de les détacher : nous voulons dire la vie quotidienne de nos parents à laquelle elles ont été étroitement mêlées. Nous ne parlons pas de ces chers disparus, mais leur tendre sollicitude et leur exemple vivifiant d'allure un peu cornélienne créaient autour de nous une atmosphère de félicité qui nous haussait au-dessus de nous-même. Pendant que nous écrivions ces souvenirs, une illusion bienfaisante nous portait à croire que nous jouissions encore du bonheur de vivre à leurs côtés.

* * *

En 1892, lorsque nous sommes entré à la Section germanique, elle comptait au total cinq élèves, en y comprenant deux jeunes gens qui avaient commencé leurs études à l'École Normale des Humanités. Sauf en deuxième candidature, nous nous sommes trouvé presque toujours seul en face du professeur pour les branches spéciales. Il n'y avait pas d'étudiantes.

Alors, comme aujourd'hui, le programme comprenait un certain nombre de cours généraux communs à différentes sections : la psychologie, la logique, la philosophie morale, la pédagogie, la

méthodologie et de nombreux cours d'histoire (moyen âge, temps modernes, contemporaine, histoire politique de la Belgique et de l'Europe). Faute de place, nous n'en parlerons pas, bien qu'ils aient provoqué des réactions de tout genre. Nous évoquerons seulement le cours d'histoire de la philosophie moderne, parce qu'il a exigé de nous tous, au doctorat, un effort très considérable. Après une vue d'ensemble sur l'antiquité, il s'étendait de St Augustin à Auguste Comte. Nous avons dû peiner durement pour nous assimiler les grands systèmes philosophiques, fussent-ils présentés seulement dans leurs articulations principales. Pour être en mesure de dégager clairement le mouvement de recherche de la vérité sans cesse rebondissant au cours du temps, il a fallu faire un sérieux effort. Cette étude absorba longtemps les meilleures heures de la journée, mais nous avons été payé de retour par le profit que nous en avons retiré après coup.

Les cours d'histoire des littératures se rapprochaient plus directement du but que nous poursuivions. Qu'ils fussent communs à toutes les sections ou aux germanistes seuls, ou également aux romanistes, ils étaient donnés en français : littératures flamande, anglaise, française, italienne, espagnole, scandinave, portugaise et provençale. Seule l'histoire approfondie de la littérature allemande était enseignée en allemand. Chaque fois, c'était une histoire générale du développement de la littérature depuis les origines jusqu'à l'époque moderne. Cours le plus souvent impersonnels, dont la substance pouvait être trouvée dans les manuels appropriés. Des noms d'auteurs et d'œuvres, des dates, des biographies, des jugements stéréotypés, heureusement émaillés, à l'occasion, notamment pour la littérature française, de remarques très fines. Ils ont eu néanmoins le précieux avantage d'enrichir forcément la mémoire de notions indispensables et d'ouvrir de larges horizons. « Gratter » dans des cahiers n'a donc pas été inutile. Un meuble était construit, avec des étiquettes sur les tiroirs que nous avions la ressource de remplir parfois grâce à des lectures personnelles.

Mais parmi tous ces cours d'histoire littéraire, il y en a un qui émerge et s'impose aujourd'hui encore à notre souvenir. C'est celui de notions sur les principales littératures modernes professé par Godefroid KURTH. Ici, plus de cloisons étanches entre les différents pays. Les grands courants qui ont soulevé l'humanité et qui se sont exprimés par la voix des poètes, passaient par-dessus les frontières. Un maître éminemment doué sous le rapport de la réceptivité poétique, les captait et les exposait en larges fresques, grâce à son tempérament dynamique. Nous nous y arrêterons un instant, non pour évoquer une fois de plus et inutilement, la figure bien connue de Kurth historien, mais pour rappeler un côté mineur, essentiel pourtant, de sa personnalité.

Kurth était tout d'abord sensible à la beauté architecturale et sculpturale. Élaguant tous les accessoires, il savait rebâtir la charpente d'une œuvre littéraire et mettre en lumière le relief plastique. Sous cet angle, la *Divine Comédie* qu'il comparait volontiers à une cathédrale, et surtout *l'Enfer*, où les figures dramatiques ressortent fortement accusées, lui apparaissaient comme des sommets inégalés. Les drames de Shakespeare aussi et *don Quichotte*, malgré leur désordre, l'attiraient. Leurs constructions d'ensemble se dressaient majestueusement devant ses yeux éblouis.

Chose étrange, la musique instrumentale, même représentée par les chefs-d'œuvre consacrés de Bach ou de Beethoven, étaient loin de l'enchanter sans réserve. Il devait se dominer pour écouter jusqu'au bout un quatuor. Cette musique le tirait et le plongeait finalement dans un état d'énervement voisin de la souffrance. Seule une mélodie dégagée de tout enchevêtrement ou une chanson populaire le réconciliaient. Par contre, le balancement rythmique des vers, le nombre d'une phrase, la sonorité et la cadence des mots comblaient de délectation son sens esthétique, sous l'action des sortilèges magiques du verbe et provoquaient en lui une invincible adhésion aux images et aux sentiments suggérés par le poète, quitte à se ressaisir lorsque l'évolution d'un Byron ou d'un Shelley lui révélait clairement les germes de mort contenus dans l'individualisme anarchique.

Des dispositions natives d'orientation vers le halo du surnaturel et une foi religieuse qui avait conservé la fraîcheur et la candeur de l'époque de la première enfance, lui ouvraient, comme à un initié, les portes du domaine réservé de l'ineffable, de l'inexprimable, du mystère, dont il subissait la puissance incantatoire, c'est-à-dire la poésie, à un degré plus élevé que lorsqu'il appréhendait les choses sensibles, claires et rationnelles. Au-delà des mots, une communion secrète s'établissait entre le poète et lui dans une sorte d'état de grâce. D'un coup d'aile, il s'élevait au-dessus des réalités. Son imagination s'enflammait. Semblable à un visionnaire, il découvrait avec ravissement les splendeurs du *Paradis* de Dante; il écoutait avec émotion les lamentations ensorcelantes d'*Ossian* et les *Hymnes* ferventes de Novalis, aussi bien que les évocations somptueuses de Chateaubriand et les *Harmonies* de Lamartine.

Ame romantique, sans aucun doute.

Nouveau Perceval, au caractère bien trempé, il se donnait tout entier, avec une sincérité, une bonne foi et un désintéressement qui désarmaient ses adversaires sceptiques ou ironiques. A l'époque où nous assistions à ses leçons, il devait être entré dans la cinquantaine. Sa barbe et ses longs cheveux qui prêtaient à sa belle tête une allure de Christ, grisonnaient déjà. Il avait derrière lui une production scientifique qui l'avait classé au premier rang et cependant il était resté étonnamment jeune de cœur. Là résidait, il faut le croire, le secret de la résonance qu'il suscitait spontanément auprès de ses auditeurs souvent insouciants par nature et frondeurs, dont il réussis-

sait à retenir l'attention dans une atmosphère de chaude compréhension.

Au demeurant combattif et passionné, ignorant le souci du qu'en-dira-t-on, il clamait ses admirations et ses répugnances. Du haut de la chaire, tel un avocat à la barre, il plaidait avec fougue en vue d'emporter la conviction et son propre émoi devenait communicatif. Ses dossiers reposaient près de lui, mais il ne les consultait que pour en sortir des documents qu'il lisait en chartiste habitué à mettre des textes en valeur.

Nous le voyons encore lorsque, d'abord calme, puis s'animant peu à peu, il décrivait la période du *Sturm und Drang*, qu'il dénommait « Tempête et Assaut ». L'abondante littérature particulière à cette tendance dans les dernières décades du XVIII^e siècle en Allemagne, il ne la rejetait pas en bloc, malgré ses outrances frénétiques. Il en détachait avec une dilection certaine le *Götz von Berlichingen* de Goethe et les *Brigands* de Schiller. Il sentait, en effet, et il admirait, ce que ces drames, en dépit de la démesure dans l'effort pour êtreindre l'impossible, contiennent de générosité et d'héroïsme. Kurth s'y reconnaissait parfois lui-même comme dans un miroir, bien que la maturité de son esprit corrigeât les impulsions de son propre instinct de redresseur de torts à la don Quichotte, qui se réveillaient, à son insu, quand l'iniquité triomphait. Et puis, il savait que la ferveur tumultueuse de ces jeunes poètes ne s'en tiendrait pas à la phase de la révolte. Au-delà des *Brigands*, de *Cabale et Amour*, il entrevoyait sous des formes plus classiques, *don Carlos*, *Marie Stuart* et *Guillaume Tell* et l'ébullition téméraire et orgueilleuse de Prométhée chez Goethe, se décanterait dans *Iphigénie* et *Torquato Tasso*.

L'expérience ne prouvait-elle d'ailleurs pas, et l'historien qui réapparaissait ne manquait pas de le mettre en lumière, que l'accès aux libertés excessives entraîne fatalement le désordre et l'anarchie, et rend nécessaire, par voie de conséquence, le retour à la loi et à la discipline, en sacrifiant, hélas, bien des victimes innocentes qui sont comme la rançon du progrès social ? Ainsi, les leçons de littérature de Kurth se haussaient, à l'occasion, à des notions salutaires de culture générale, élémentaires, peut-être, mais qu'il n'était pas inutile de proposer à des débutants dans la vie. Servi par une lecture immense, une vaste érudition et une mémoire prodigieuse, qui lui permettaient de faire jaillir soudain, avec une verve primesautière et colorée, des rapprochements inattendus, le maître, en animateur sans pareil, semait les idées à la volée, sans se demander si elles tomberaient toujours sur un sol fertile.

Nonobstant son tempérament romantique qui l'entraînait invinciblement à prendre parti pour le faible et l'opprimé, Kurth éprouvait une vraie passion pour les littératures primitives, où règne cependant la loi du plus fort. Ici, on était loin de *Hermann et Dorothee*, qu'il considérait comme un type parfait du poème épique moderne, mais cette poésie dite barbare lui présentait à l'envi le spectacle fascinant

de l'âme humaine dans la fraîcheur de l'aube, en proie aux instincts, encore indisciplinée, violente et brutale, mais pourtant promise au salut par le triomphe ultérieur du christianisme.

De là ses incursions enrichissantes dans le domaine du cycle eddique. Quoique polyglotte consommé, il ne connaissait cependant l'*Edda* et les *Sagas* que de seconde main par la science allemande. Il n'eût pas le loisir d'étudier l'ancien-norrois pour les lire dans le texte original, et il le regrettait, mais il engagea un de ses élèves germanistes à se spécialiser dans cette littérature alors peu explorée chez nous. C'est ainsi que, sous son impulsion, Félix Wagner publia, après plusieurs années de travail solitaire, son livre sur *Ary le Savant* et devint dans la suite un des plus forts scandinavistes de langue française.

Voilà, en quelques traits, comment nous est apparu Godefroid Kurth. « C'était un professeur d'enthousiasme », nous écrivait dernièrement un de nos condisciples de ces années radieuses, le romaniste Olympe Gilbert. Ce jugement lapidaire résume bien l'impression générale que le maître a laissée dans le souvenir de ses élèves reconnaissants.

Bien différent de Kurth, quoique haut de stature comme lui, voici son ami, le grand-ducal Jean WAGNER d'Echternach, le chef attiré de la Section germanique, calme, pondéré, légèrement voltairien, tolérant et fôncièrement objectif.

« Meister Johann », comme on l'appelait, assumait à lui seul la lourde charge de l'enseignement de l'allemand, aussi bien en candidature qu'au doctorat, sans compter le souci de la direction des dissertations qui, à cette époque, étaient presque exclusivement orientées vers l'allemand (1). Le flamand, dont le titulaire était Franz Van Veerdeghem, attirait beaucoup moins, malgré les nombreux cours qui lui étaient attribués. Rares étaient les étudiants qui se spécialisaient dans la langue anglaise, bien que le professeur, Oswald Orth, fût un parfait gentleman fort sympathique et dévoué.

Comme il est encore présent à notre esprit, ce regretté Jean Wagner ! Il anime cette chambre spacieuse du second étage de l'ancien bâtiment donnant sur la place Cockerill, où il professait, ainsi que son collègue d'anglais. Au centre, au milieu des bancs, se trouvait un énorme poêle en fonte que les étudiants alimentaient avec le charbon apporté de la cave par Guillaume, le boute-feu, et déposé dans un énorme bac. De grandes bibliothèques vitrées

(1) La préférence donnée à l'allemand provenait surtout du fait qu'en général les étudiants étaient mieux préparés pour cette langue que pour les deux autres. A l'Athénée de Liège d'où sortaient la plupart des futurs germanistes, l'enseignement de l'allemand comportait 6 heures par semaine en 7^e et en 6^e et, en latine-grecque, 2 heures pendant les cinq dernières années, le flamand 2 heures à partir de la 6^e, et l'anglais (facultatif en section latine) 2 heures dès la 4^e.

dont un élève de dernière année gardait les clefs, tapissaient les murs. Cette salle, avec un petit local du rez-de-chaussée, où se donnaient les cours de flamand, constituait tout le domaine de la Section germanique.

Wagner entre en disant : « Guten Tag ». Il suspend ses vêtements à un crochet ou les dépose sur un banc, puis s'installe à la chaire placée sur une sorte d'estrade. C'était un grand diable d'homme robuste, embarrassé de ses longues jambes. Parfois il se levait et marchait de long en large. De ses doux yeux gris cachés derrière de grosses lunettes encadrées d'or qu'il n'enlevait jamais, il regardait devant lui. On aurait dit qu'il s'adressait à une foule invisible, d'où émergeait l'un ou l'autre disciple attentif prenant des notes. Il parlait d'une voix claire et lente en articulant avec soin. De ses fortes mains de fils de paysan, il semblait vouloir ponctuer ses phrases.

Il exposait gravement avec une netteté de vision qui révélait une minutieuse préparation du sujet à traiter. On remarquait vite que ce professeur si simple d'apparence et un peu sévère, possédait une grande expérience de la vie. Il nous introduisait prudemment, mais sans fausse pudeur, dans les méandres du cœur et de la volonté. Il en appelait, le cas échéant, en manière de contrôle, à notre propre introspection, aux pressentiments, aux intuitions d'êtres jeunes que la tempête a épargnés. Cette méthode, toute nouvelle pour nous, diminuait les distances et peu à peu naissait en nous une affection respectueuse pleine d'admiration.

Semblable à un médecin sûr de son diagnostic et qui, instruit de la constitution physique et du tempérament de son patient, attaque de front la maladie envahissante, ainsi Wagner scrutait les mobiles des actions, il suivait pas à pas le développement de la passion, il en marquait les symptômes avec rigueur et sobriété jusqu'au dénouement. Nous assistions là à de palpitantes séances de dissection d'âmes, opérée comme sur le vif, quoique par l'intermédiaire de personnages littéraires.

Après avoir passé au crible *Emilia Galotti* et la *Trilogie de Wallenstein*, *Faust* lui donna l'occasion d'affirmer encore mieux sa maîtrise. Kurth citait à peine cet étrange et gigantesque monument qui domine la littérature allemande. Pourquoi ? Qui sait ? Le plus grand des païens modernes sous sa double incarnation de Faust et de Méphisto, ne lui inspirait-il pas, dans ce drame, malgré le prestige incontestable du style et la profondeur de l'idée, une antipathie peut-être insurmontable ?

Wagner, lui, se sentait au contraire attiré. Possédant la matière, il s'est fait un jeu de nous initier aux sources, aux conditions historiques, aux témoignages de tout genre afin que l'œuvre fût bien placée dans son temps et s'intercalât dans la biographie du poète, mais cette préparation sous-jacente ne représentait qu'un élagage indispensable, facilité d'ailleurs, pour nous, par les préfaces et les commentaires des éditions du texte. La prise de possession du drame

titanesque qui dépasse de cent coudées les péripéties d'un conflit d'amour, demeurait pour lui l'essentiel.

Il s'agissait avant tout de suivre dans ses démarches un génie audacieux qui cherche à tout survoler et à entrer en contact avec l'Universel. Tout rempli du sens hautain de la grandeur de l'homme et de son destin, il lâche la bride à son démonisme organique; il se refuse à jamais calmer sa soif insatiable de connaître et son ardente passion de l'inaccessible. Il aurait voulu jusqu'à pénétrer la pensée de Dieu ou du moins réduire l'insondable à sa limite extrême, où l'esprit est obligé de s'avouer vaincu. Est-ce que Faust aspire vraiment à réaliser en lui l'harmonie intérieure, l'unité dans la totalité de l'être, l'ordre intime obtenu par un équilibre de toutes les facultés, les sensuelles aussi bien que les spirituelles? Ou bien, au contraire, s'abandonne-t-il voluptueusement à la passion de la bataille sans répit entre le désir et le renoncement, en passant par des euphories successives, exclusives de la tempérance?

Les deux états d'âme opposés exprimés avec une maîtrise sans pareille dans *Prométhée* et *Les Limites de l'Humanité*, diptyque fameux que nous avons eu soin d'étudier en guise de préface, se trouvaient-ils réunis à nouveau dans le seul cœur de Faust? D'une part, la force et l'énergie orgueilleuse qui se campent en rivales en face du Créateur, et, d'autre part, la notion de mesure et de proportion, l'acceptation des bornes imposées à l'homme? Le bonheur vers lequel tend Faust ne réside-t-il pas plutôt dans le perpétuel devenir volontaire, dans la projection de l'âme hors et au-delà d'elle-même sous l'attraction de l'inconnu ou de l'insaisissable? Et au cours de ce devenir, ne dédaigne-t-il pas la grandeur de la possession sereine de l'être, qui d'ailleurs pour lui, ne peut s'établir dans une relation nécessaire avec la Divinité, comme ce fut le cas pour Dante et Fra Angelico? Est-ce au prix de cette tension forcenée que Faust, après une longue existence tissée d'expériences toujours renouvelées, l'emporte finalement, au seuil de la tombe, sur Méphisto et, sauvé, s'élève vers le ciel dans son essence immatérielle qui, délivrée des liens corporels, fuse vers le Divin?

Toutes ces questions surgissaient, lorsque nous nous penchions avidement sur le drame, sous la conduite de notre maître qui, imperturbable, s'efforçait avec toute la force persuasive et la perspicacité dont il était capable, de nous montrer dans tout son relief la lumière qui brillait devant ses yeux. Nous a-t-il communiqué la puissance d'envoûtement, le chaud rayonnement émanant de l'ensemble de l'œuvre qu'il ressentait en lui-même? Nous n'oserions l'affirmer. Plus d'une scène déconcertante de *Faust* resta pour nous à l'état d'énigme, à cause de notre insuffisance. Nous tâtonnions parfois contre des problèmes dont nous ne trouvions pas la solution, comme c'était d'ailleurs aussi le cas à propos de certains systèmes signalés dans notre cours d'histoire de la philosophie moderne.

N'importe ! Éprouver la tentation de pénétrer un mystère, aiguïser son cerveau en recherchant, en dépit des fantasmagories suscitées par Méphisto, le sens fondamental de toute la construction de *Faust*, même sans le découvrir avec certitude, n'était pas chose vaine pour des étudiants. S'être attaqué avec bonne volonté, jusqu'au bout, à une production immense, difficile à embrasser d'un coup d'œil, laissait déjà une satisfaction et un bénéfice appréciables, car le travail vaut par la peine qu'il a coûtée. D'ailleurs, et nous ne l'avons pas oublié, abstraction faite des points d'interrogation qui troublaient le besoin métaphysique naissant, quel plaisir on ressentait à s'attarder dans des moments de plénitude, devant des trésors artistiques rencontrés tout au long de l'œuvre !

Le génie créateur de Goethe ne revêt-il pas, en effet, d'une incomparable splendeur verbale, dans les deux parties de *Faust*, les pensées, les visions, les symboles que le poète, fût-il devenu octogénaire, emmêle dans les hauts jeux de la sensibilité et de la sagesse ? Au demeurant, n'avons-nous pas aussi recueilli, au passage, des vérités enchâssées en des arabesques d'or, dont le contenu s'imposait à notre méditation, au point de se fixer définitivement dans la mémoire, telle par exemple cette maxime que Wagner, toujours attentif à stimuler la personnalité de ses élèves, ne manqua pas de relever : « Si tu veux être, sois par toi-même » ? (1).

Dans ses exposés littéraires, le maître parlait en allemand, mais son débit mesuré s'adaptait à l'état d'avancement des jeunes gens qui l'écoutaient et qui avaient soin de préparer assidûment les leçons afin d'être plus facilement orientés.

Par contre, Wagner employait la langue française pour ses cours de linguistique, notamment la grammaire historique, la grammaire comparée des langues germaniques, le gotique, l'explication des textes en ancien et moyen-haut-allemand. Ici, le professeur montrait un autre aspect de sa personnalité, car il était aussi un philologue averti. Sans doute, pour nous, l'objectif le plus immédiat de nos études était la connaissance de la langue actuelle, mais cette langue, chacun le sait, n'est que le résultat d'une longue évolution. Nous soupçonnions certes cette vérité banale. Nous avons eu le privilège d'en voir la démonstration suggestive, présentée par un spécialiste qui sentait passer le courant générateur des transformations du verbe.

Wagner éprouvait une sorte d'ivresse à remonter jusqu'aux formes les plus anciennes et à les dépister chez les différents peuples du rameau germanique. Aussi exposait-il avec joie les lois qui ont présidé aux changements survenus aux mots dans un groupe ou dans des groupes congénères. Comme illustration, la *Bible d'Ulfilas*,

(1) C'est une joie pour nous de savoir que la grande tradition inaugurée à la Section germanique de Liège par Jean Wagner, est de nos jours continuée avec éclat, notamment dans l'explication de *Faust*, par le distingué et savant professeur A. L. CORIN.

le *Hildebrandslied*, des extraits de la *Chanson des Nibelungen*, de Walther, de Wolfram, de Hartmann arrivaient tour à tour. Les idées et les sentiments exprimés dans ces vieux documents gonflaient, il est vrai, ces textes d'un intérêt supplémentaire, et les rappelaient à la vie, néanmoins le maître n'oubliait pas son propos. En ces moments, il s'attachait à faire percevoir le courant de la sève sortie des racines nourricières depuis l'indo-européen et qui, coulant dans les mots d'âge en âge, maintient solidement les troncs et produit des fleurs et des fruits. Il nous conviait ainsi à un spectacle plein d'attrait et sans cesse renouvelé.

Tel était Jean Wagner professant *ex cathedra*.

Il veillait aussi à faire travailler personnellement ses élèves. Chaque semaine, puis plus tard au bout de quinze jours, nous avons été tenus de donner des leçons en allemand, sur les premiers drames de Lessing, les ballades de Schiller, les poésies lyriques de Gœthe, l'*Océron* de Wieland. La besogne était dure et grandes les exigences. Mais grâce à la critique constructive et stimulante du maître toujours bienveillant quoique assez froid, on progressait et on apprenait peu à peu son métier de professeur.

Il y avait aussi les exercices de thèmes. Hebdomadairement, nous devions transposer par écrit en allemand, à domicile, 4 à 5 pages d'un texte français. C'est ainsi que nous avons traduit la *Vie de Charles XII* de Voltaire. La question n'était pas seulement d'enrichir son vocabulaire et de mieux posséder sa grammaire, mais de faire passer autant que possible dans la traduction le génie de la langue originale. Illusion? Peut-être! En tout cas, tentative entreprise avec un sérieux sincère. Incontestablement, labeur fécond.

Et puis, Wagner, dans cet entraînement efficace à l'effort continu, tout en redressant impitoyablement les moindres erreurs, ne manquait pas, en quelques mots qui dans sa bouche avaient pour nous beaucoup d'importance, de relever ce qui lui paraissait bon, de vanter même ce qui s'avérait meilleur encore. Bref, il inspirait aux disciples la confiance en eux-mêmes, il les amenait à engager leur fierté dans leur travail et leur communiquait des raisons concrètes d'optimisme. Au surplus, bien que ce but ne fût pas proclamé ouvertement, nous prenions insensiblement conscience des valeurs particulières propres à chaque langue et nous pratiquions, somme toute, une réelle gymnastique d'humanisme moderne.

Ainsi fuyaient les semestres les uns après les autres, tandis qu'un élan plein d'ardeur nous poussait en avant.

Or voilà qu'un jour nous arrive à l'improviste la terrible nouvelle que Wagner était mort, succombant à une crise foudroyante d'appendicite. Il n'avait que 45 ans. Cette disparition brutale et si inattendue nous frappa de stupeur et nous causa une peine profonde. « Meister Johann » n'était plus! Tout un temps nous restâmes comme désespérés. Il eut comme successeur, en ce qui concerne la partie littéraire, un élève qu'il avait formé à l'École Normale des Humanités, Henri

Bischoff. La charge philologique fut répartie entre plusieurs titulaires déjà en fonction. Le jeune Bischoff fut pour nous, pendant notre dernière année, un condisciple aîné qui était en avance sur nous, plutôt qu'un maître. C'était un travailleur et un chercheur infatigable, animé de l'esprit scientifique.

Quant à Jean Wagner, nous lui avons voué un souvenir ému et le temps n'a pas affaibli notre gratitude pleine de ferveur à son égard.

L'étude régulière des cours, la préparation de nombreuses leçons, les travaux écrits, les lectures personnelles, l'élaboration de la dissertation doctorale exigeaient des germanistes une application constante et une solide santé. Heureusement les après-midis restaient libres et, par suite d'une entente entre les professeurs de la Section, il était admis que l'étudiant choisissait une des trois langues comme spécialité ; elle l'emportait dès lors sur les deux autres en coefficient d'importance.

Wagner estimait, et Kurth partageait son avis, que le développement de la personnalité poursuivi par la Section impliquait un choix et par conséquent des sacrifices, un renoncement, une limitation consentis. Si les trois professeurs avaient eu les mêmes prétentions, les plus robustes parmi nous auraient succombé sous le fardeau et les années d'études se seraient transformées en un cycle infernal. La sagesse pratiquée a donc permis à la vie de suivre son cours normal (1).

Grâce à cette modération, nos germanistes, toutes tâches remplies, conservaient un peu de loisir. Il faut croire qu'une intense curiosité intellectuelle les animait, car lorsque les conjonctures étaient favorables, ils se faufilaient parmi leurs amis de la Faculté des Sciences, afin d'aller écouter les exposés des grands maîtres qu'on leur vantait, les SPRING, les VAN BENEDEN, les CÉSARO; ils assistaient avec un puissant intérêt aux conférences publiques, notamment de DELBŒUF qui était la gloire de la philologie classique et qui passionnait la jeunesse en analysant les problèmes de la matière et de l'hypnotisme.

Les cercles estudiantins aussi les attiraient : d'abord l'*Association des Etudiants en Philosophie et Lettres*, fondée en 1892, puis le *Cercle de Philologie* fondé en 1894 et qui l'emporta bientôt sur l'*Association*. On se réunissait une fois par semaine vers 8 heures du soir dans une salle que prêtait gracieusement le patron d'un café de la ville. Ah ! la belle époque d'insouciance juvénile ! Il n'était pas question de guerre, en ce temps-là, ni de troubles sociaux. On se sentait heureux dans ce coude-à-coude familial, tandis qu'on riait, qu'on plaisantait et qu'on se racontait des histoires amusantes, tout en buvant des bocks et en jouant aux cartes. On ne parlait ni de football ni de pronostics.

(1) C'était là, avouons-le, une nécessité de caractère banal. On agirait toutefois sagement en la méditant, quand on établit des programmes. On cède, en général, trop facilement à la tendance de préconiser des mesures condamnées à rester stériles, si elles ont fatalement comme conséquence de provoquer soit un surmenage insupportable, soit une dispersion superficielle de l'effort.

Qu'on ne s'y méprenne cependant pas. Ces réunions avaient certes pour but la relâche et le délassement, mais elles apportaient toutefois la preuve de la vitalité intellectuelle qui bouillonnait dans ces petits groupements. Conformément aux statuts du *Cercle*, les membres devaient, à tour de rôle, traiter sous forme de causerie, l'un ou l'autre sujet librement choisi et se rapportant à leurs préoccupations. On s'adonnait de tout cœur à ce surcroît de besogne volontairement accepté et chacun ambitionnait d'apporter quelque chose de nouveau aux camarades. Il ne serait venu à l'esprit de personne de céder à l'envie de « rigoler » durant ces pseudo-conférences. Des discussions souvent animées suivaient les causeries sans prétention. Il en résultait de-ci de-là des confrontations utiles. En tout cas, certains des exposés d'un Kugener, d'un Marcel Laurent, d'un Auguste Bricteux, d'un Félix Wagner sont restés dans nos souvenirs. Alfred Duchesne et Olympe Gilbert, particulièrement vibrants et gais, Léon Paschal et Albert Counson, tous romanistes, puisaient à pleines mains dans la littérature française contemporaine.

Ils subissaient l'influence de leur jeune maître, Maurice WILMOTTE qui, chose rarissime alors, les invitait de temps en temps chez lui pour leur faire connaître des écrivains en passe de devenir célèbres, Verhaeren, Franz Ansel, Hubert Krains, Albert Mockel, le sculpteur Rulot, le peintre Auguste Donnay et parfois l'un ou l'autre poète français. On était à l'époque du symbolisme, mouvement né à Liège peu auparavant et qui avait comme porte-parole la *Wallonie* fondée à Liège par Albert Mockel (1). *Floral* de Charles Delchevalerie paraissait aussi dans nos murs. *La Princesse Maleine* de Maeterlinck faisait son entrée dans le monde. Après les excès du naturalisme, le symbolisme répondait à des aspirations profondes et pas seulement à un besoin de nouveauté. Nos condisciples de la romane ont eu le mérite, lors des entretiens au *Cercle de Philologie*, de nous introduire dans ce domaine poétique si différent de nos plates-bandes littéraires habituelles.

Il régnait incontestablement entre les camarades des Sections classique, romane et germanique une solidarité d'esprit exclusive de toute jalousie et de toute prétention à la supériorité. Une parenté morale s'affirmait, qui trouvait sa source dans la conscience d'une « inféodation à un destin commun », (le mot est d'Alfred Duchesne), bien que les contrastes individuels fussent nettement marqués. Même en dehors du *Cercle*, on sentait cette solidarité, lorsque nous assistions, en groupes compacts mus par le même enthousiasme, aux représentations des pièces d'Ibsen, au Casino Grétry, où Lugné Poe remportait un succès triomphal dans *l'Ennemi du Peuple*, *Solness le Constructeur* et d'autres drames.

(1) Citons parmi les principaux collaborateurs de *Wallonis* : Henri DE RÉGNIER, Gustave KAHN, Stuart MERRIL, A. MOCKEL, Ferdinand HÉROLD, Jean MORÉAS, Francis VIÉLÉ-GRIFFIN, René GHIL et André GIDE qui signait André Walter.

Signalons pour finir que la musique a contribué largement à nous unir dans un même idéal. Les circonstances y contribuaient. La passion du déplacement ne sévissait pas, l'automobile était inconnue et la bicyclette, objet de grand luxe réservé à quelques privilégiés, ne figurait pas dans le budget ordinaire des étudiants forcément beaucoup plus sédentaires qu'aujourd'hui. Les dancings non plus n'existaient pas. On n'avait pas encore inventé le cinéma, ni le gramophone, ni la radio. Les beaux concerts prenaient la valeur d'un événement. Le Conservatoire seul faisait l'office de point de ralliement sous le rapport musical et nous le considérions comme le prolongement, comme une dépendance culturelle de l'Université. Pendant la période des examens, en juillet, quand on était fourbu, on se délassait un instant en allant écouter les concours supérieurs publics de piano et de violon.

Dès que les affiches annonçant les quatre concerts annuels dirigés par J. Th. RADOUX apparaissaient sur les murs de la ville, on commentait les programmes et l'on se réjouissait à l'avance des belles heures en perspective. L'amphithéâtre était pris d'assaut dès le soir des répétitions générales, le vendredi. On n'y voyait pour ainsi dire que des étudiants appartenant à toutes les Facultés, notamment beaucoup de Russes avec lesquels on liait compagnie.

Mais les quatre ou cinq séances par saison des *Nouveaux Concerts*, créés par Sylvain DUPUIS et qui avaient lieu le dimanche après-midi, excitaient encore davantage la ferveur de cette ruche bruyante, parce qu'ils apportaient de la musique moderne, souvent en première audition. Vincent d'Indy, César Franck, Brahms, Smetana, Richard Strauss, Moussorsky, Glazounow, Dvorak, Saint Saëns, Svendsen, Wieniawsky, Rimsky Korsakow, Tchaïkowsky, Chabrier, Liszt, Max Bruch, Paul Dukas, Debussy étaient révélés tour à tour, et surtout Richard Wagner, alors peu connu à Liège. Des fragments de *Lohengrin*, *Tannhäuser*, de *l'Or du Rhin*, des actes entiers de *Tristan et Iseult* forçaient notre admiration, si bien que Sylvain Dupuis, devenu très populaire parmi nous, apparaissait comme le grand chef d'orchestre favori, parce qu'il faisait connaître les aspirations nouvelles de la musique.

En tout cas, nous sommes persuadé que les *Nouveaux Concerts* ont contribué à élever l'atmosphère spirituelle estudiantine durant ces belles années. Grâce à S. Dupuis notamment, la musique s'unissait à la littérature, à la philologie et à l'histoire pour augmenter encore la joie de vivre d'une jeunesse radieuse qui connaît le pur enthousiasme d'un essor (1).

Emile WITMEUR.

(1) Voici les œuvres qui exécutées aux *Nouveaux Concerts* et ayant leur source dans la littérature allemande ont particulièrement intéressé les germanistes : *Wallenstein* de Schiller et *La Forêt enchantée* d'après Uhland de Vincent d'Indy ; *Erlkönig* de Goethe, de Liszt ; *Don Juan* d'après Lenau et *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss ; *Lenore* d'après Bürger, de Henri Duparc ; l'ouverture de *Hermann et Dorothea* de Schumann et, de Richard Wagner, *Parsifal*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Meistersänger*, *Götterdämmerung*, *Siegfried*, *Tristan et Iseult*, — en première audition, dont il y eut souvent plusieurs reprises.

Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège ⁽¹⁾

Préhistoire — L'École normale des Humanités

Jusqu'en 1890, seule l'École normale des Humanités, fondée à Liège en 1852, avait assuré l'enseignement de la philologie moderne; une section de langues vivantes y avait été créée en 1880. Elle avait pour but de former les professeurs-agrégés de l'enseignement secondaire; bien qu'elle ne visât pas à les préparer à la recherche, elle leur assurait une formation scientifique solide. Les étudiants suivaient de nombreux cours à l'Université, notamment ceux de Le Roy, Kurth, Roersch, Lequarré, Hubert, Delbœuf, Stecher et Deschamps. De plus, certains professeurs de la Faculté étaient aussi chargés de cours à l'École normale; il y eut donc toujours des rapports étroits entre l'École et l'Université.

Ces études de professeur-agrégé duraient quatre ans; théoriquement, les élèves de la section germanique devaient passer deux de ces années à l'étranger; malheureusement, le principe ne put être appliqué, et les séjours à l'étranger furent limités à des voyages d'études, soit pendant les vacances, soit après l'obtention du diplôme. Toutefois, le gouvernement encourageait les chercheurs qui désiraient poursuivre leur formation scientifique dans une université étrangère, en leur accordant des bourses d'études (l'un d'eux put ainsi travailler à Marbourg et à Leyde). Pendant les deux premières années, l'étude des trois langues était obligatoire pour tous les élèves de la section; après cela, ils choisissaient, soit l'allemand, soit l'anglais, mais tous poursuivaient l'étude du «flamand». Notons qu'à cette époque, peu d'étudiants se spécialisaient en anglais, car, dans le domaine philologique comme ailleurs, la science allemande était à l'avant-garde du progrès; aussi, parmi les thèses présentées pour l'obtention du diplôme, la plupart traitaient de littérature allemande.

L'essentiel des cours de langues était l'explication d'auteurs; en général, ces explications étaient données dans la langue du texte

(1) Nous adressons nos plus sincères remerciements à tous les « anciens » qui ont bien voulu nous aider en nous communiquant leurs souvenirs.

étudié, mais il arrivait, notamment pour l'allemand, que certains élèves ne fussent pas capables de suivre le commentaire et que celui-ci fût donné en français. Il semble qu'on ne se soit guère inquiété d'enseigner aux étudiants la grammaire, pratique ou théorique, bien moins encore, l'histoire de la langue ou la grammaire comparée. Selon l'un de ces anciens normaliens, l'enseignement des langues n'avait rien de scientifique et, bien que les élèves prissent une part active aux cours, il gardé l'impression de n'avoir pas été suffisamment préparé à la tâche qui l'attendait. Ceci nous surprend un peu, puisque, dans les discussions du projet de loi qui devait réformer le programme de la Faculté, un des principaux arguments en faveur du maintien de l'École normale fut la préparation pédagogique qu'y recevaient les élèves; ajoutons d'ailleurs que certains « anciens », notamment C. Huysmans, ont gardé le meilleur souvenir de leur passage à l'École et regrettent sa disparition.

Quelques années plus tard en tous cas, celle-ci avait un programme et des méthodes de travail dignes d'une institution d'enseignement supérieur. Les travaux pratiques y avaient pris plus d'extension et les exercices de méthodologie, sous la direction de professeurs de l'Athénée, assuraient aux étudiants la formation professionnelle qui leur manquait au début. Tous les cours se faisaient dans la langue étudiée; pour les cours pratiques, les élèves préparaient des travaux écrits qui, après correction, étaient discutés en commun; le professeur formulait des critiques, amorçant ainsi un échange de vues, tant sur la matière du travail que sur la méthode employée. Sans doute, tout n'était pas parfait; c'est pourtant à cette École que furent formés Henri Bischoff et Camille Huysmans (1887-1891), ainsi que Paul Hamélius (1884-1888); sans doute, tous trois possédaient-ils des dons naturels qui devaient les distinguer dans toute leur carrière; mais ils durent bien être initiés aux méthodes de la recherche scientifique et trouver chez leurs maîtres plus que des encouragements. L'École disposait du reste d'une belle bibliothèque, et les étudiants avaient, grâce au régime de l'internat, le temps de lire, de se documenter et de discuter entre eux les questions qui les occupaient; la vie ne semble pas avoir été trop austère dans ce « pensionnat », grâce, sans doute, à la compréhension et à la bonne humeur du directeur, le latiniste Demarteau.

Qu'est-ce que l'Université avait fait jusque là dans le domaine de la philologie germanique? Rien ou presque rien. Dans l'esprit du législateur, il semble que la Faculté de Philosophie et Lettres ait été considérée comme une simple « annexe de la Faculté de Droit » (1). Seules les langues anciennes et la philosophie y faisaient l'objet d'études approfondies. La philologie moderne y était ignorée. On

(1) Paul HARSIN, *Liber Memorialis*, t. I, p. 56.

avait bien, en 1841, autorisé des professeurs d'anglais et d'allemand à donner des cours « privés » à l'Université; mais cet enseignement, que rien ne sanctionnait, était loin de suffire. En 1865, lors de leur Congrès international, les étudiants réclamèrent, entre autres, l'organisation de cours de langues étrangères. Il faut cependant attendre 1879 pour que l'Université soit pourvue de deux « maîtres de langues » (F. Muth pour l'allemand et F. Pasquet pour l'anglais). En 1884 seulement, Jean Wagner est autorisé à faire, à la Faculté, un cours facultatif de langue et de littérature germaniques, tandis qu'en 1888, MM. Van Veerdeghem, Groos et Kaufmann ouvrent des cours libres de « flamand », d'allemand et d'anglais à l'Université. Cette lacune ne devait pas manquer de frapper bien des gens d'enseignement, dès la publication de la loi du 20 mai 1876, qui, comme celle du 15 juillet 1849, avait omis de faire droit à la philologie moderne. Celle-ci trouva d'ardents défenseurs, notamment en P. Thomas, qui plaida pour la création de cours de philologie française et germanique. La loi de 1876 avait bien créé un cours d'Histoire comparée des littératures européennes modernes, mais, selon P. Thomas, ceci était une grave erreur, car ce cours, non étayé par des connaissances philologiques, risquait, pensait-il, de dégénérer en vaine rhétorique. « Un cours d'histoire littéraire qui ne suppose pas une étude sérieuse de la langue et des auteurs, disait P. Thomas, n'est qu'un délassement à l'usage des gens du monde, il n'a rien à démêler avec la science; il nuit plutôt à l'esprit scientifique en apprenant à parler de tout sans rien connaître, à admirer sur parole, à se contenter de phrases toutes faites; il contribue à développer deux défauts dangereux : la prétention et la paresse d'esprit » (1). Par contre, P. Thomas rendait hommage à l'École normale de Liège, « le seul centre organisé d'études philologiques et historiques solides, qui existe dans notre pays » (2). Il souhaitait toutefois qu'elle fût rattachée à l'Université. Il reprochait à l'École le régime de l'internat, « cette espèce de claustration laïque »; il lui reprochait surtout de « jeter tous les esprits dans un même moule » (3); il croyait que l'enseignement universitaire aurait toujours un caractère plus élevé que celui des écoles spéciales, parce qu'il était moins professionnel, plus libre et plus varié. « Nous ne devons pas, poursuivait notre ardent défenseur, accorder aux langues et aux littératures germaniques moins d'importance qu'à la langue et la littérature françaises. ...L'État a eu certes raison de créer, à l'École normale de Liège, une section d'humanités modernes. Ce n'est pourtant pas assez pour assurer à la philologie germanique le rang qui lui appartient; il faut encore lui faire une place honorable dans l'enseignement véritablement scientifique, c'est-à-dire dans l'enseignement universitaire » (4). On s'étonnera peut-être qu'il ait fallu

(1) *Revue de l'Instruction Publique*, 1880, p. 93.

(2) *Ibid.*, p. 96.

(3) *Ibid.*, p. 97.

(4) *Ibid.*, p. 153.

justifier l'utilité d'instaurer des cours de philologie germanique. Le temps n'est pourtant pas si loin où le public, voire bien des universitaires, étaient peu disposés à leur reconnaître une valeur scientifique.

1890-1904

La loi du 10 avril 1890 supprima l'École normale des Humanités et réorganisa la Faculté de Philosophie et Lettres en y créant cinq « sections » ; l'École fut fermée le 30 juin et son personnel fut versé à la Faculté. Dans son discours de rentrée, le Recteur L. Roersch, rendant hommage à l'œuvre accomplie par l'École normale, déclara : « Aujourd'hui que le programme universitaire comprend la généralité des cours de l'École, le Gouvernement a jugé inutile de la maintenir comme établissement séparé et c'est à la Faculté de Philosophie et Lettres qu'incombe de nouveau la mission de pourvoir aux besoins de l'enseignement moyen humanitaire. Il lui serait difficile d'accomplir cette tâche si son programme devait se borner aux cours imposés par la loi. Celle-ci ne contient aucune disposition qui force le futur professeur de latin ou de langues modernes à posséder pratiquement la langue qu'il doit enseigner, qui l'oblige à l'écrire, à en faire au besoin le véhicule de sa pensée. Elle ne réclame pas davantage l'institution de cours normaux proprement dits, façonnant le futur professeur à son métier, par la discussion et la critique de leçons faites en commun. Mais nous conservons tous les exercices, tous les cours normaux de l'École » (1). La nouvelle « section » germanique allait être organisée sur ces bases.

Les cours de langues furent faits par les anciens professeurs de l'École normale : F. Van Veerdegheem, O. Orth et J. Wagner.

F. VAN VEERDEGHEM était chargé des cours de « flamand ». Il avait travaillé à *University College* et à *King's College* (Londres) et il avait obtenu le diplôme de capacité pour l'enseignement du « flamand » et de l'anglais. « Pendant près de trente ans, il s'est consacré à son enseignement, avec un dévouement auquel ses anciens élèves se plaisent à rendre hommage. Il a largement contribué à la formation de plusieurs générations de docteurs en philologie germanique et de professeurs de l'enseignement moyen, dont certains se sont brillamment distingués au cours de leur carrière. Ses travaux scientifiques concernent surtout la philologie néerlandaise et dans ce domaine, il s'est particulièrement intéressé au moyen âge et au XVI^e siècle. Il collabora régulièrement à diverses publications scientifiques et on lui doit la première publication de deux textes, qui

(1) *Discours Rectoral*, 1890, p. 15.

depuis occupent une place en vue dans l'histoire de la littérature néerlandaise : *De Nieuwswording* (1) et *Het leven van Sinte Lutgart*. Le premier a été identifié récemment comme l'œuvre principale de Michiel de Swaen, le dernier grand poète flamand de la Flandre française; le second compte parmi les textes les plus importants du moyen âge flamand, et l'édition qu'en a donnée F. Van Veerdegheem reste le texte de base pour tous les commentaires. Ces deux publications de F. Van Veerdegheem ont élargi le terrain des recherches de sa spécialité. Il convient d'y attirer d'autant plus l'attention, que F. Van Veerdegheem était un travailleur modeste, ne cherchant pas les honneurs et trouvant sa plus grande satisfaction dans l'accomplissement de sa tâche de professeur et dans ses recherches personnelles. » (2)

O. ORTH était Docteur en Philosophie de l'Université de Rostock, où il avait présenté une dissertation intitulée : *Versuch einer Theorie der historischen Wissenschaft* (1869). Son domaine propre était la philologie et spécialement la grammaire comparée et la grammaire historique. « C'était un excellent professeur, tout dévoué à son enseignement et à ses élèves, qu'il savait intéresser et captiver, et dont la bonté paternelle est restée proverbiale. Très attaché à la Belgique, sa patrie d'adoption, et à la ville de Liège, il légua à notre Université sa modeste bibliothèque. Au mois de mai 1905, Orth fut, de la part de quelques anciens élèves et amis, l'objet d'une manifestation intime et cordiale, que n'ont oubliée aucun de ceux qui y prirent part » (3).

J. WAGNER avait travaillé à Berlin et à Leipzig. Lorsqu'il fut attaché à l'Université en 1890, une brillante carrière semblait lui être promise. Il ne put malheureusement réaliser les espoirs que tous avaient mis en lui. Il fut emporté par la maladie en 1895, et tous ses collègues s'inclinèrent avec respect devant la tombe de ce jeune savant. « Une modestie et une réserve farouche lui donnaient un aspect austère, presque sombre; mais ceux qui ne se laissaient pas rebuter par ces apparences eurent tôt fait de découvrir en lui un ami au cœur ardent et à l'âme loyale. Tout dévoué à son enseignement

(1) Rappellons que ce ms. avait été découvert par C. HUYSMANS, alors élève de l'École normale, et que c'est grâce à lui aussi que l'auteur a pu être identifié en 1926.

(2) R. VERDEYEN, *Liber Memorialis*, t. I, p. 382.

(3) Publications les plus importantes : *Een paar fragmenten van den Roman van Perceval* (*Bull. Acad. Roy. Belg.*, 3^e série, t. XX, n^o 12); *Drie onuitgegeven werken van J. B. Houwaert* (en collab. avec M. O. Van den Daele, *Bull. Acad. Roy. Belg.*, 1893); *MiddelNederlandsch Rijmkalender* (*Tijdschrift voor Nederlandsche Taal- en Letterkunde*, Leiden, 1891); *Het genormaliseerd Kaatspel* (*Bull. Acad. Roy. Belg.*, 1895); *Een en ander over den roman van Jason* (*Tijdschrift voor Nederlandsche Taal- en Letterkunde*, Leiden, 1897); *Het referen van Sint Truiden* (*Mélanges Paul Frédéricq*, II, 1904); *Een en ander over den Melibeus* (*Handeling van het eerste Taal- en Geschiedkundig Congres*, Anvers, 1911); etc... Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 383.

(4) J. MANSION, *Liber Memorialis*, t. I, p. 396.

et à ses élèves, il était infatigable au travail; aussi sa science était-elle vaste et profonde; tous ceux qui le connaissaient l'appréciaient à sa juste valeur; lui seul ne se jugeait pas comme il le méritait; et une mort stupéfiante par sa soudaineté l'emporta à l'âge de quarante-cinq ans, avant qu'il eût pu se libérer de cette méfiance de soi et donner la mesure de son savoir et de ses capacités. Sur sa tombe, le plus touchant des adieux lui fut adressé par Godefroid Kurth, qui connaissait les trésors de son cœur et de son esprit » (1).

1904 - 1920

Jusqu'en 1904, trois professeurs se partagèrent tous les cours; par suite de la mort prématurée de J. Wagner, les cours d'allemand (excepté la grammaire historique) furent attribués à H. Bischoff. En 1896, fut créé un cours d'explications d'anciens textes germaniques, qui fut confié à O. Orth. Lorsque celui-ci fut admis à l'éméritat en 1904, sa chaire fut partagée entre P. Hamélius, qui fut chargé des cours d'anglais, et J. Mansion, qui reprit les cours de grammaire comparée des langues germaniques et d'explications d'anciens textes germaniques, ainsi que la grammaire historique de l'anglais et de l'allemand. En 1905, F. Van Veerdeghem devait céder à P. Hamélius le cours d'histoire approfondie de la littérature anglaise, tandis que J. Mansion était autorisé à ouvrir un cours facultatif de gotique. En 1906, P. Hamélius succédait à G. Kurth pour le cours de notions sur les principales littératures modernes. En plus des cours de la section germanique, J. Mansion se vit attribuer, en 1908, le cours de grammaire comparée du grec et du latin et celui de langue et littérature sanscrites, qu'il fit jusqu'en 1929; en 1919, le cours d'exercices philologiques sur le « flamand » vint s'ajouter à ceux qu'il faisait déjà à la section germanique.

H. BISCHOFF avait fait ses études à l'École normale des Humanités de Liège, puis à l'Université, où, en 1893, il fut proclamé Docteur en Philosophie et Lettres. Sa thèse sur la langue de H. von Kleist lui valut d'être classé premier au Concours universitaire. Il n'avait pas trente ans quand il fut appelé à la chaire d'allemand de l'Université. H. Bischoff était épris de grammaire et rompu aux méthodes de la science littéraire. Malgré les charges de son enseignement, il poursuivit ses recherches personnelles, notamment sur l'œuvre de Tieck, Körner et Lenau; il associait ses élèves à ces recherches et ainsi il les entraînait à la pratique des méthodes d'histoire littéraire.

S'il aimait se consacrer au travail scientifique, il s'intéressait aussi aux problèmes d'enseignement, et surtout à ceux des langues moder-

(1) A. L. CORIN, *Liber Memorialis*, t. I, p. 350; cfr. ci-dessus E. WITTMER, *Les premières années de la Section germanique d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque*.

nes. Avec Godefroid Kurth, il fut le défenseur infatigable des droits des Belges germanophones et de la langue allemande en Belgique comme troisième langue nationale. Ses publications ⁽¹⁾ témoignent de son intérêt pour toutes les questions qui, de près ou de loin, touchaient à son enseignement. En 1906, il fonda à Liège le *Lütticher Schillerverein* et y organisa de nombreuses conférences sur les sujets les plus divers; il invita des personnalités éminentes du monde littéraire et artistique, qui présentèrent au public liégeois des aspects de la pensée et de la culture allemandes; il fit entre autres connaître les poètes lyriques et organisa des *Liederabende* qui contribuèrent à répandre dans le public et chez les étudiants le goût de la poésie allemande.

P. HAMÉLIUS avait fait de brillantes études à l'École normale des Humanités. Il les poursuivit à l'Université et, en 1898, il obtint le diplôme de Docteur spécial en Philologie germanique. Il avait présenté une dissertation remarquable sur *Die Kritik in der englischen Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts* et fait une leçon publique sur : L'École des Lakistes. « Paul Hamélius fut un spécialiste de premier ordre en matière de littérature comparée, un philologue de race, un critique littéraire au cachet très personnel, un homme de goût très sûr et très délicat, un polyglotte étonnant, un professeur aux qualités extraordinaires. Tous ses élèves ont conservé de sa science, de sa sensibilité, de son dévouement, de son originalité, de son enthousiasme suggestif un souvenir impérissable.

» Plusieurs de ses ouvrages sont restés des classiques indispensables en la matière qu'ils étudient, comme l'*Histoire politique et littéraire du mouvement flamand* (1894), sa *Kritik in der englischen Literatur...* (1897), son *Introduction à la Littérature française et flamande de Belgique* (1921), son édition de *Mandeville's Travels* (1919 et 1923), digne monument de son dévouement à la science et témoignage touchant de la cordialité des relations intellectuelles entre les savants de Grande-Bretagne et de Belgique. Hamélius parlait et écrivait à la perfection, c'est-à-dire comme un indigène instruit et cultivé, le français, l'anglais, l'allemand et le hollandais; il savait aussi l'italien et le suédois, et lisait couram-

(1) Publications les plus importantes : *Th. Körners Zriny nebst einer allgemeinen Übersicht über Körner als Dramatiker*, Leipzig, 1891; *Ludwig Tieck als Dramaturg*, Bruxelles, 1897; *Das deutsche Volkslied*, Arlon, 1898; *Die deutsche Spruchdichtung*, Arlon, 1900; *Hendrik Hansjakob*, Gand, 1901; *Richard Bredenbrücker, Letterkundige studie*, Gand, 1902; *Unsere dritte Nationalsprache*, Gand, 1907; *Erlebnis und Dichtung bei N. Lenau*, Liège, 1908; *Tableau chronologique des poésies lyriques de N. Lenau*, Louvain-Paris, 1910; *Nikolaus Lenaus Lyrik. Ihre Geschichte, Chronologie und Textkritik*, I, Berlin, 1920 (Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique); *id.*, II, Berlin, 1921; *Tagebuch von Max Löwenthal über Lenau*, Berlin, 1921; *Nikolaus Lenaus Gedichte, herausgegeben und eingeleitet*, Stuttgart, 1924; *Notre troisième langue nationale*, Bruxelles, 1930; *Die deutsche Sprache in Belgien. Ihre Geschichte und ihre Rechte*, Eupen, 1931; etc... Il collaborait à de nombreuses revues savantes et obtint le Prix Görres en 1938. Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 476-478.

ment l'espagnol. Mais, vrai humaniste, l'étude des langues fut toujours pour lui un moyen plutôt qu'un but, un moyen vers la jouissance esthétique des littératures étrangères, vers la connaissance des conditions sociales des peuples étrangers, vers une meilleure compréhension de son époque.

» Pendant la guerre, il servit son pays ardemment par la plume et par la parole. Il donna dans les universités anglaises et dans les grands centres littéraires d'Outre-Manche de nombreuses conférences sur les lettres belges, qui firent grande impression. Il était considéré en Angleterre comme le représentant et l'ambassadeur de la vie intellectuelle belge. Sa disparition foudroyante à l'âge de cinquante-quatre ans (1922) priva le monde cultivé des fruits d'une vie de recherches intelligentes et inlassables qu'il sentait mûres et qu'il se disposait à livrer à l'impression. Elle laissa un vide qui ne sera peut-être jamais comblé » (1).

J. MANSION était Docteur en Philologie classique de l'Université de Gand, Candidat en droit, lauréat du Concours des Bourses de Voyage et du Concours universitaire (philologie orientale); il alla poursuivre ses études aux Universités de Bonn, Leipzig, Berlin et Cambridge. « Si la plupart de ses recherches ont porté sur des questions de philologie germanique, son domaine de prédilection; si son œuvre la plus importante est cette onomastique gantoise qui le classe à côté des plus grands linguistes, il n'a cependant jamais abandonné les autres objets de ses études, et deux de ses travaux les plus récents furent l'*Esquisse d'une Histoire de la Littérature sanscrite* et un article sur le sanscrit védique. En réalité, chacun de ses travaux, en apparence disparates, reflète les différents aspects d'un problème unique, la genèse du langage, qu'une science exceptionnellement vaste lui permettait d'aborder par toutes ses faces. Grand savant, jouissant de l'estime de tous ses collègues, Joseph Mansion fut aussi un remarquable professeur, se donnant tout entier à son enseignement et à ses élèves » (2).

Lors de la manifestation organisée en 1929 à l'occasion de ses vingt-cinq ans de professorat, un de ses collègues, qui fut son élève, lui exprima son admiration en ces termes : « Vous étiez en presque tout le contraire de cet autre maître, dont ce m'est un devoir de piété d'allier ce soir le nom au vôtre : Hamélius. Hamélius, qui entraînait dans la fougue de son tempérament et charmait par le pittoresque

(1) Victor BOHET, *Liber Memorialis*, t. I, p. 461-2.

Publications les plus importantes (outre les œuvres mentionnées plus haut) : *Was dachte Shakespeare über Poesie?*, Bruxelles, 1899; *A. W. Pinero und das englische Drama der Jetztzeit*, Bruxelles, 1900; *The Theory of Romantic Comedy*, Bruxelles, 1902; *Sommaire de l'Histoire des Littératures étrangères*, Bruxelles, s. d.; *Anglo-Belgian Relations Past and Present*, Londres, 1918, en coll. avec H. Vander Linden; etc... Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 462-3.

(2) *Discours rectoral*, 1938, Nécrologie.

de son imagination un peu vagabonde; tandis que vous impressionniez par une science qui semblait bâtie sur pieux armés, par la recherche, si laborieuse pût-elle être, de la plus grande précision possible, par un esprit de simplification et de clarification.

» Vous appliquiez à l'analyse des faits linguistiques et à la résolution des équations philologiques les qualités que vous teniez de votre savant père, professeur d'analyse infinitésimale, de calcul intégral et différentiel... Une certaine pudeur vous a toujours retenu de découvrir de vous-même plus que vos cours n'exigeaient. Ceux qui sont entrés plus avant dans votre familiarité et ont d'aventure fait dériver la conversation sur des sujets littéraires, ont pu s'émerveiller de la sûreté, de la sensibilité, de la finesse de votre goût;... Je songeais avec émotion que, sous l'austérité presque ascétique de votre comportement et la parcimonie presque sèche de paroles, il y avait une générosité et une sensibilité que vous saviez faire passer dans vos lettres, quand il fallait reconforter un ami endolori par quelque deuil cruel » (1).

1920-1938

Telle était la distribution des cours à la veille de la première guerre, qui mit fin à toute activité scientifique. Lorsque l'Université rouvrit ses portes en 1919, bien des chaires devaient être pourvues de nouveaux titulaires. En 1920, F. Van Veerdegheem et H. Bischoff étaient admis à l'éméritat; en 1922, P. Hamélius était emporté par la maladie. Ainsi, presque dès la reprise des cours après les hostilités, trois nouveaux professeurs entraient à la Section : R. Verdeyen succédait à F. Van Veerdegheem, A.L. Corin à H. Bischoff et V. Bohet à P. Hamélius. J. Mansion restait seul de la génération d'avant-guerre.

R. VERDEYEN était Docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Gand. Ses recherches avaient d'abord porté sur la littérature flamande du moyen âge, et particulièrement sur les *Visions*;

(1) A. L. CORIN, *Manifestation J. Mansion, Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1930, p. 52.

Publications les plus importantes : *Les Gutturales grecques*, Gand, 1904; *Althochdeutsches Lesebuch für Anfänger*, Heidelberg, 1912; *Oud-Gentsche Naamskunde*, Paris, 1931; *Esquisse d'une Histoire de la Langue sanscrite*, Paris, 1931; *De voornaamste Bestanddeelen der Vlaamsche plaatsnamen*, Bruxelles, 1935; *Die Etymologie von HOLEN*, Paul u. Braune's Beitr., 1908; *L'accent et la composition nominale en grec*, Museon, 1909; *Le pays d'origine des Indo-Européens*, *Revue des Questions Scientifiques*, 1911; *Celtic et Germains*, *Rev. de l'Instr. Publ.*, 1913; *Oudgermaanse Miscellanea*, *Lew. Bijdr.*, 1914; *De huidige stand van het toponymisch onderzoek.*, *Lew. Bijdr.*, 1925; *L'ancien néerlandais d'après les noms propres*, *Bull. de la Soc. linguistique de Paris*, 1925; *Iets over de toponymische methode*, *Handel. v. de Comm. voor Toponymie en Dialectologie*, 1927; *Indië en het Westen*, *Kath. Vla. Hoogeschooluitbreiding*, 1928; *Drie lessen over de geschiedenis der Ndl. Taal*, 1932; etc...

J. Mansion était membre de l'Académie royale flamande, dont il fut président en 1924; de la « Maatschappij der Ndl. Letterkunde » de Leyde; de la Soc. de Linguistique de Paris; de la Soc. belge d'Etudes Orientales; de la Comm. Roy. de Toponymie et Dialectologie; etc... Il fonda le Cercle belge de Linguistique.

mais il s'intéressait également aux lettres modernes, entre autres à la prose flamande depuis 1830 et à l'œuvre des *Tachtigers*. Il avait donné des preuves multiples de son savoir et de sa méthode lorsqu'il fut appelé à succéder à F. Van Veerdeghem. Professeur d'athénée brillant, il emmenait ses élèves « vagabonder parmi les parterres de la littérature de son peuple et leur faisait admirer ses fleurs chatoyantes; il le faisait avec tout l'enthousiasme de ses vingt et un ans et, quand l'occasion s'en présentait, il n'hésitait pas à faire des excursions au-dehors, des digressions de toute nature, où sa fougue, son aimable fantaisie et sa façon de s'en donnaient à cœur joie » (1).

Ce qui caractérisa ses cours à la Faculté, ce fut « la même spontanéité primesautière, la même capacité à s'enthousiasmer et à admirer, le même don d'improvisation, la même facilité d'expression, affinée depuis par une maîtrise plus parfaite encore de sa langue maternelle... Il avait écrit de nombreux articles, littéraires et autres, et publié, avec son ami Endepols, de Maestricht, cette édition exemplaire de la *Vision de Tondale* et du *Purgatoire de saint Patrice*, édition originale par la présentation parallèle de quatre versions différentes du même texte, édition d'une acribie minutieuse, et qui était doublée d'une suggestive esquisse d'histoire littéraire, où l'on avait osé s'attaquer à un sujet dont l'ampleur dépassait de loin les frontières de la littérature flamande... Sa compétence dans les dialectes limitrophes, et sa familiarité avec les patois flamands notamment, lui ont permis non seulement d'élucider des étymologies wallonnes obscures, mais aussi de jeter un jour nouveau sur des phénomènes phonétiques de portée plus générale... Bientôt, ses préférences devaient aller à la lexicologie, où il a vraiment fait œuvre de pionnier; on est d'accord pour considérer comme fondamentales ses publications dans ce domaine.

» Verdeyen ne s'est pas contenté d'être l'animateur auquel l'enseignement du néerlandais à l'Université de Liège doit son épanouissement, et l'ambassadeur des lettres flamandes en Wallonie. Il convient de rappeler avec une particulière insistance les services qu'il a rendus à notre « section » germanique et, par là, à l'Université tout entière. Toujours il a témoigné de l'intérêt le plus vif et le plus infatigable pour *tous* les besoins de notre « section ». Il a pris sur lui la charge ingrate de son administration générale, tâche à laquelle l'avait préparé son activité comme directeur du travail et adjoint au Commissaire du Gouvernement dans les camps hollandais de réfugiés belges, et son passage au Ministère de l'Instruction publique. Toujours sur la brèche lorsqu'il s'agissait de défendre nos droits et nos revendications légitimes, sa sollicitude allait jusqu'aux détails de l'aménagement des locaux et du mobilier des auditoires et des séminaires. Menue

(1) A. L. CORIN, *In Memoriam René Verdeyen*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1949, IV, p. 44.

besogne? Vitale pour le travail des étudiants. Et qu'il n'eût pas réussi à la mener entièrement à bonne fin, le chagrinait encore à la veille de sa mort. La faute n'en était pas à lui » (1).

V. BOHET était Docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Il s'intéressa très tôt aux problèmes que posait l'enseignement de l'anglais. En 1917, paraissait son traité de phonétique anglaise, qu'il intitulait modestement : *Grammaire anglaise. Première partie : La Prononciation*, mais qui allait s'avérer nécessaire à tous les spécialistes de l'anglais. Il s'occupa ensuite de l'enseignement de la langue commerciale et publia *The British World* et *English Commercial Correspondence*. Il fit aussi des incursions dans le domaine de la littérature dialectale, voire de la dialectologie.

Toutefois, ses recherches portèrent principalement sur le drame et le théâtre : théâtre anglais contemporain, théâtre français, théâtre soviétique, œuvre de Shakespeare, d'Ibsen, de Shaw. Quelles que fussent les questions qu'il abordât, jamais il ne séparait l'intérêt scientifique de l'importance humaine; à une méthode critique rigoureuse, il alliait ce tour d'esprit philosophique qui fait voir tout problème dans ses relations avec la vie et le sens de la destinée humaine. Ses qualités de savant servirent toujours la cause d'un humanisme large, également sensible aux infirmités de la condition humaine et aux plus belles réalisations artistiques. Science, sensibilité et générosité, telles étaient les qualités de ce professeur qui, dès ses premiers cours, sut s'imposer à ses étudiants et les entraîner vers

(1) A. L. CORIN, *In Memoriam René Verdeyen*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1949, IV, p. 45-46.

Publications les plus importantes : *Zwervers, A. van Schendel : Een zwerver verliefd en Een zwerver verduald, Nieuw Leven*, 1909; *Het Vlaamsche Proza sedert 1830, Nieuw Leven*, 1909; *Mikmak, slabbe, vuizer, sjezen, musket, mot, barrenarren, barst, nijdnagel, De Navorscher*, 1909; *Tondalus' Visioen en St.-Patricius' Vagesaar*. Uitgeg. door Dr. R. Verdeyen en Dr. J. H. Endepols, t. I, Gand, 1914; *id.*, t. II, 1917; *België en Nederland, 1914-1919*, 's Gravenhage, 1930; *Esmoreit, Abel Spel uit de XIV^e eeuw naar het Hultbemsche handschrift*, uitgeg. door Dr. R. Verdeyen en C. G. Kaakebeen, Groningue, 1924; *Un recueil précieux d'éditions anversoises du XVI^e siècle. Claude Luython, le maître d'école de la paroisse St. André, Anvers, 1934; Colloquia et Dictionariolum Septem Linguarum, gedruckt door Fickaert te Antwerpen in 1616*, Opnieuw uitgeg. door Prof. Dr. R. Verdeyen, t. I, 1926; t. II, 1925, Anvers; *Geschiedenis van de Nederlandsche Taal en Letterkunde*, *Rev. Belge de Philol. et d'Hist.*, 1927; *La Prose flamande de 1830 à 1930*, Liège, 1932; *Comment reconnaître les éléments flamands dans les dialectes wallons?*, *Annales du XXIX^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, 1934; *Briefwisseling van, aan en over Gezelle*, t. I, Bruxelles, 1937; *Régestes de la Cité de Liège*, édités par Em. Fairon, Glossaire des t. I-IV par R. V., Liège, 1940; *Het « Naembouck » van 1562*, Liège, 1945; etc...

R. Verdeyen était membre de la « Maatschappij der Vlaamsche Bibliophilen », de la « Mij, der Ndl. Letterkunde » de Leyde, de l'« Academie voor Tooncel », de la « Zuidnld. Mij, voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis », de la Société de Langue et de Littérature wallonnes, de l'Académie royale flamande, dont il fut président pour 1937, de la Commission du F. N. R. S., du Conseil d'Administration de la F. U., de l'Académie Royale de Belgique, de la Commission technique de l'accord hollandano-belge, de la Commission belge et de la Comm. mixte holland.-belge de réforme de l'orthographe du néerlandais, etc... Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 528-30.

l'idéal qui était le sien : mettre tout leur effort au service de la science, pourvu que celle-ci pût servir l'humanité. Lorsqu'il disparut en décembre 1948, tous les germanistes perdirent un « ami fidèle, un guide sûr et un maître écouté ».

S'inclinant sur sa tombe, son collègue et ancien élève, le Professeur F. Closset, Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres, lui dit adieu en ces termes : « Pendant votre carrière si bien remplie, non seulement vous avez contribué à conserver et à transmettre intactes la science des penseurs, la sensibilité des artistes anglo-saxons, mais vous avez ajouté à ce précieux dépôt le fruit de votre collaboration personnelle. Votre enseignement remarquable, vos publications diverses, intéressantes, toutes marquées au coin de l'originalité qui distinguait votre esprit, les idées que vous avez semées, les personnalités que vous avez éveillées à la vie intense et profonde dont vous rêviez, prolongeront longtemps encore votre influence bienfaisante. Le flambeau qui vient de s'échapper de votre main défaillante est déjà ressaisi par ceux que vous avez formés : pieusement, ils le transmettront aux générations qui viennent, lesquelles, à leur tour, perpétueront votre foi en un monde meilleur, en cet âge d'or qui se situe dans l'avenir de l'humanité, et qui, selon vous, doit être le résultat d'un long travail de perfectionnement de soi-même.

» Vous avez aimé votre Université, vos collègues et vos étudiants avec tout votre cœur d'homme probe et libre. Dans vos rapports avec vos semblables, sans distinction de classe sociale ou de titre, vous vous êtes toujours efforcé de ne rien faire qui ne fût juste et bon. A nous tous, vous avez inlassablement donné le meilleur de vous-même. Et au moment où vous allez participer au mystère de la mort, nous sommes douloureusement fiers de vous rendre ce témoignage : que vous avez réalisé votre Idéal, que vous avez accompli avec honneur votre mission d'homme de science et d'éducateur parmi nous, tout en pratiquant l'humaine loi d'Amour et de Solidarité. Vous avez réalisé l'Idéal humain décrit par Bernard Shaw, en qui on a voulu voir votre maître : la joie de vivre a été pour vous de devenir l'artisan d'une grande œuvre librement consentie, de vous y employer jusqu'au dernier souffle, d'être une force agissante de la nature plutôt qu'une créature misérable, souffrante et gémissante » (1).

(1) Fr. CLOSSET, *Revue des Langues Vivantes*, 1949, I, p. 3.

Publications les plus importantes : *Le Théâtre américain d'après guerre, Le Flambeau*, 1927; *Henrik Ibsen, ibid.*, 1928; *Le conflit des méthodes dans l'étude critique de la littérature*, *Bull. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1934, I; *Le Théâtre amateur en Angleterre*, Paris, 1933; *Jules César d'après Shakespeare, Album René Verleyen; Shakespeare in Modern Dress*, RLV, 1943, 3; *The British World*, Verviers, 1920 (Prix De Keyn de l'Acad. Roy. de Belg.); *A Course of English Poetry*, Liège, 1942; *Introduction à l'étude de la prononciation de l'anglais*, Liège, 1946; *Impressions d'un universitaire belge aux Etats-Unis*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1933, I; *Les universités anglaises, ibid.*, III; *La formation des élites, Dialogues de pédants*, Liège, 1934; *L'Europe en face de l'Amérique*, Bruxelles, 1933; *Aspects de la vie*

M. A. L. CORIN est aussi ancien élève de la section germanique de Liège; il obtint le diplôme de Docteur en Philosophie et Lettres en 1910, sur présentation d'une dissertation intitulée : *Einfluss des Wunderborns auf Stoff u. Form in Eichendorffs lyrischen Gedichten*, dissertation qui fut couronnée au Concours des Bourses de Voyage. Il consacra une année supplémentaire à l'étude de la grammaire historique anglaise, de l'anglo-saxon et du persan. En 1913, il est lauréat du Concours universitaire et prépare le doctorat spécial. Il travaille à l'Université allemande de Prague sous la direction d'Aug. Sauer, puis à Munich, surtout avec Borinski et Strich, et à Berlin. Il fait de nombreux voyages d'études en Allemagne, notamment à Meiningen, Cobourg, Gotha, Rossdorf. Il prépare une étude sur Ernst Wagner, lorsque la guerre le surprend en Allemagne, où il est retenu prisonnier jusqu'en novembre.

Si ses premiers travaux portent en ordre principal sur Tauler et les mystiques, qu'il édite, il publie aussi des lettres de E. Wagner et des études sur Goethe; il s'occupe également d'étymologie et de critique textuelle. Comme ses collègues, il s'intéresse aux problèmes de l'enseignement des langues vivantes. Ses nombreux travaux, tant dans le domaine de la critique littéraire que dans celui de la linguistique ou de la dialectologie sont « la démonstration vivante de ce que comporte la saine discipline du travail scientifique : clarté, précision, exactitude, objectivité, appel au détail utile, scrupules, parfois malicieux, devant les généralisations hâtives et douteuses » (1).

Mais, à côté du serviteur fidèle de la science, il y a le maître, celui qui a le souci de transmettre son savoir aux jeunes, le professeur qui donne tout à ses étudiants. « Si nous admirons le savant, si nous sommes pleins de reconnaissance pour le Maître averti que vous fûtes et que vous ne cesserez d'être, nous sommes débordants d'une respectueuse affection pour l'homme qu'il nous a été permis d'approcher, de connaître, de fréquenter, et qui, pour chacun d'entre nous, fut et demeure plus qu'un savant, plus qu'un Maître : un guide, un soutien et un ami à travers la vie. Votre caractère, cher M. Corin, vaut votre intelligence. Fort dans l'adversité, qui ne vous a pas ménagé, foncièrement bon, tolérant, affable, d'une indulgence inépuisable, d'une amitié à toute épreuve, vous alliez les dons les plus rares de l'esprit aux plus belles qualités du cœur. Vous êtes l'exemple de la rectitude et du sens du devoir à l'endroit de votre semblable. Vous nous connaissez, nous vous connaissons; et vous

culturelle en U. R. S. S., Bruxelles, 1935; *Nouvelles impressions d'Amérique*, Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg., 1937; *Le chômage des intellectuels*, RLV, 1939, 6; *Lettres à Jacqueline sur le capitalisme et le socialisme*, Bruxelles, 1946; *Les sciences sociales, la philosophie et l'humanisme à l'Unesco, Synthèse*, 1947; etc...

V. Bohet était membre de la Soc. de Langue et Littérature wallonnes, de la Commission de lecture du Théâtre National, de la Commission culturelle anglo-belge, etc... Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 547-49.

(1) Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg., 1949, IV, p. 53.

avez conquis du coup toute notre confiance. Chacun d'entre nous a pu, au moment où la volonté chancelle, trouver auprès de vous le conseil sage, éclairé, qui devait lui indiquer la voie » (1).

1938-1950

Pendant près de 20 ans, ces quatre professeurs assumèrent seuls la tâche de former les futurs germanistes. Le nombre croissant des étudiants et le développement des disciplines philologiques nouvelles vinrent alourdir les charges de chacun des titulaires. En effet, de 1890 à 1914, le nombre des étudiants n'avait guère dépassé 15, *pour toute la section*; dans l'entre-deux-guerres, les effectifs allaient s'accroître considérablement; en 1930, une douzaine d'étudiants étaient inscrits en première candidature; en 1940, ils étaient environ 75; pendant les années de guerre, ils furent plus de 100; depuis la libération, le nombre a diminué et n'a plus dépassé la cinquantaine en première année. Sans doute y a-t-il beaucoup d'appelés et peu d'élus; il va de soi qu'une partie seulement de ces étudiants ont poursuivi ces études jusqu'en seconde licence.

Toutefois, pour se convaincre du développement de la « section », il suffit de comparer le nombre des diplômés délivrés : de 1890 à 1914, 2 ou 3 chaque année; mêmes chiffres pour la période de 1920 à 1930; après cela, le nombre augmente rapidement : il passe de

(1) Fr. CLOSSET, Discours prononcé à la Manifestation A. L. Corin (1949), *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1949, IV, p. 53.

Publications les plus importantes : *Über den Ursprung v. mhd. ZECKE u. dessen Bedeutung bei Tauler*, *Neophilologus*, t. VI; *Textkritische Vorschläge zur Vetterseben Ausgabe der Predigten Taulers*, *Neophilologus*, 1922; *Versuch einer neuen Deutung von SUNU FATARUNGO im Hildebrandslied*, *Journal of English and Germanic Philology*, 1922; *Über Bedeutung und Abstammung zweier sinneverwandter Wörter in taulerischen Handschriften*, *Lew. Bijdr.*, 1923; *Sermons de J. Tauler et autres écrits mystiques : le Codex Vindobonensis 2744*, édité pour la première fois, Paris, 1924; *Lettres de J. E. Wagner à Jean Paul Richter*, *Lew. Bijdr.*, 1923-24; *Sermons de Tauler et autres écrits mystiques : le Codex Vindobonensis 2739*, édité pour la première fois, Paris, 1929; *Comment faut-il prononcer l'allemand?* Paris, 1931; *Simple réflexions d'un curieux à propos du procès du Waltharius et du Rudlieb*, *Musée Belge*, 1930-31; *Notules philologiques*, *Revue Belge de Phil. et d'Hist.*, 1931; *L'Ipbigénie de Gæthe : Evangile d'Humanité*, *Cahiers Mosans*, 1932; *Au-delà de Grandgagnage et de Haust. Menus Propos d'un « bracomnier »*, *Mélanges Grandgagnage*, 1932; *Les atavismes de l'époque gœtbenne et leurs transformations*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1933; *Deutscher Handel und Wandel*, Liège, 1934. Prix de Keyn de l'Acad. Roy. de Belg. (en coll. avec Fr. Closset); *Au Pays des Sectateurs du Paradis sur Terre*, *Terre wallonne*, 1935; *Alcibiade Sauvé*, pièce en 3 parties de Georg Kaiser, mise en français avec l'autorisation de l'auteur et introduite, Liège, 1937; *Hundert Briefe von Johann Ernst Wagner an Jean Paul Fr. Richter u. August von Staudnitz*, herausg. v. A. L. Corin, Paris-Liège, 1942; *Clef et Trépid dans le deuxième Faust de Gæthe. Essai d'interprétation nouvelle* (en coll. avec J. Ph. Dupont), *Lew. Bijdr.*, 1939; *Gæthe à n'en pas finir!* *Lew. Bijdr.*, 1938; etc.

M. A. L. Corin est membre de la Soc. de Langue et de Littérature wallonnes, de la « Zuid-nederlandsche Mij. voor Taal- en Letterkunde », de la Soc. pour le Progrès des Etudes historiques et philologiques, directeur du Centre National de Recherches dialectales de l'Est de la Belg., etc... Cfr. *Liber Memorialis*, t. I, p. 534-36.

20 en 1937 à 40 en 1943, pour diminuer un peu après la deuxième guerre : 20 en 1945, 15 en 1949. Il est vrai que cet accroissement de la population est général. Cependant, nous constatons que, outre le nombre, le pourcentage des étudiants germanistes a augmenté. Pendant la première période, ils obtiennent le quart, parfois même le tiers des diplômes délivrés à la Faculté; immédiatement après la première guerre, ils ne représentent plus que la cinquième, voire la septième partie du contingent des docteurs; à la veille de la deuxième guerre, ils obtiennent un tiers des diplômes de licence en philosophie et lettres; depuis la guerre, la « section » germanique compte plus de la moitié des étudiants de la Faculté : en 1946-47, 22 des 40 diplômes de licence sont délivrés à des germanistes. Aussi ne peut-on s'empêcher de sourire lorsqu'on lit qu'en mars 1895, le Ministère sollicitait l'avis de la Faculté relativement à la suppression éventuelle de la « section » de philologie germanique; cette proposition ne rencontra d'ailleurs l'assentiment d'aucun membre de la Faculté, laquelle protesta contre la question ministérielle et exposa aux autorités supérieures les raisons scientifiques qui justifiaient l'existence de la « section ».

D'autre part, les sciences littéraires et philologiques se sont considérablement développées; des disciplines nouvelles sont nées et ont fait des progrès si rapides qu'aucun linguiste ne peut plus les ignorer aujourd'hui. De nouveaux cours devaient être créés. Par ailleurs, la loi de 1929 prévoyait pour les étudiants une préparation pédagogique spéciale, que ne pouvaient assumer les professeurs en fonction. Ceux-ci avaient jusque là assisté aux leçons de leurs étudiants dans les établissements d'enseignement moyen; mais pour satisfaire aux exigences de la loi nouvelle, la désignation d'un professeur nouveau devenait indispensable : celui-ci serait chargé, non seulement de l'enseignement théorique de la méthodologie des langues vivantes, mais il dirigerait les stages des étudiants dans les athénées. En 1934, M. Fr. Closset fut nommé à la chaire de méthodologie spéciale des langues germaniques et fut chargé de la direction des épreuves pratiques dans l'enseignement moyen.

M. Fr. CLOSSET est Docteur en Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Il enseigna dans plusieurs athénées et fut chargé de cours à la Section normale moyenne de l'État à Liège, ainsi qu'à l'Institut supérieur de Commerce de Mons. Il avait fait de nombreux voyages d'études en Allemagne, Hollande, Angleterre. Excellent professeur d'athénée, il se soucia d'aider ses jeunes élèves à acquérir une connaissance solide des langues germaniques et de les encourager à voyager à l'étranger. Déjà Mme M. Delcourt et M. le Professeur Corin avaient projeté de créer un organisme d'échange pour aider la jeunesse belge à entrer en contact avec la jeunesse étrangère, par la correspondance interscolaire, puis par les échanges individuels de jeunes gens. Ce projet fut réalisé par M. Fr. Closset qui, en 1930,

fonda avec son maître, le Professeur Corin, le « Bureau Belge pour l'échange estudiantin », placé sous le patronage du Ministère de l'Instruction publique (1).

En 1933, M. Fr. Closset réorganise, avec son collègue M. C. Boulanger, l'Association des Professeurs de Langues Vivantes, et en 1934, il fonde avec la collaboration de la maison M. Didier, la *Revue des Langues Vivantes*, dont il assume la direction et à laquelle collaborent de nombreux germanistes liégeois. S'il s'intéresse surtout à la méthodologie de l'enseignement, il n'en poursuit pas moins ses recherches dans le domaine des littératures germaniques et spécialement de la littérature néerlandaise (2). Grand travailleur, homme généreux et de bon sens, il initie ses étudiants au métier de professeur et, tout en leur enseignant les méthodes, il leur apprend à garder la souplesse nécessaire à tout enseignement.

Lors de la réorganisation des cours en 1929, les professeurs de la « section » avaient aussi proposé que fût inscrite au programme des cours l'étude approfondie d'un ancien dialecte germanique autre que le gotique; ils demandaient que fussent créés des cours de phonétique et d'orthophonie. Ils désiraient aussi que des spécialistes pussent initier les étudiants aux méthodes de la dialectologie et de la toponymie, car leurs lourdes charges ne leur permettaient pas d'y consacrer assez de temps. Depuis 1933, le grand nombre des étudiants en première année et leur préparation insuffisante avaient obligé les professeurs à scinder les cours de candidature : nouvelle charge pour les titulaires de ces cours.

Il faudra attendre 1938 pour que, à la suite du décès de J. Mansion (novembre 1937), le nombre des professeurs soit accru. La commission chargée d'examiner les dossiers des candidats à la succession soumit à la Faculté un plan de réorganisation de la « section » et proposa la création de nouvelles chaires. Ce projet de réforme

(1) Cet organisme devint en 1945 « La Jeunesse Belge à l'Etranger », et est affilié à la F. I. O. C. E. S.

(2) Publications les plus importantes : *Esquisse des Littératures de Langue néerlandaise*, Bruxelles, Didier; *Aspects et Figures de la Littérature flamande*, Bruxelles, Office de Publicité; *La Littérature flamande au moyen âge*, Bruxelles, Office de Publicité; *Nederlandse Taal, Letterkunde en Kunst*, Bruxelles, Office de Publicité; *H. Marsman, Menno Ter Braak, E. Du Perron*, Bruxelles, Didier; *Over den Dichter R. Herremans*, Bruxelles, Manteau; *Raymond Herremans, De Dichter en de Criticus*, Bruxelles, Manteau; *Maurice Roelants*, Bruxelles, Manteau; *Joyaux de la Littérature flamande du moyen âge*, Bruxelles, Lumière; *G. B. Shaw, Son Œuvre*, Paris, Nouvelle Revue Critique; *Die van 't Fonteinje*, Bloemlezing, ingeleid... Bruxelles, Manteau; *Introduction à une Didactique des Langues vivantes*, Bruxelles, Didier; *Didactique des Langues vivantes*, Bruxelles, Didier; *Phonétique de la langue néerlandaise*, Liège, Dessain; *Door Nederland*, I, II, III (6 éditions), Bruxelles, Office de Publicité; *De kleine Correspondent*, Bruxelles, Office de Publicité; *Nederland's Handel en Verkeer*, Liège, Dessain; *Deutscher Handel und Wandel*, (en coll. avec A. L. Corin), Liège, Dessain, Prix De Keyn de l'Acad. Roy. de Belgique; etc..

ne fut pas entièrement réalisé; toutefois, les cours à attribuer furent partagés de façon à permettre une plus grande spécialisation.

Mlle S. d'Ardenne fut chargée des cours de grammaire comparée des langues germaniques et de gotique, de l'étude approfondie d'un dialecte germanique, de la grammaire historique de l'anglais et des exercices philologiques sur l'anglais (*partim*); M. J. Warland fut chargé des exercices philologiques sur l'allemand, de la grammaire historique de l'allemand et du cours facultatif d'allemand; M. W. Pée fut chargé des exercices philologiques sur le « flamand » (*partim*), de la grammaire historique du néerlandais et de l'orthophonie « flamande », tandis que M. Fr. Closset se voyait conférer le cours d'exercices philologiques sur le « flamand » (*partim*) ainsi que le cours facultatif d'orthophonie des langues germaniques.

Mlle S. d'ARDENNE est Docteur en Philosophie et Lettres de Liège. Sa thèse doctorale sur *John Galsworthy as a dramatic Artist* lui valut d'être classée première au Concours universitaire (1929). Bien que ses premiers travaux eussent porté sur la littérature anglaise contemporaine, Mlle d'Ardenne devait bientôt orienter ses recherches vers le moyen âge anglais. Encouragée par son maître J. Mansion, elle travailla à Oxford sous la direction du Professeur Tolkien, spécialiste de la littérature médiévale, et y conquist, en 1932, le grade de « Bachelor of Letters » (B. Litt.) sur présentation d'une thèse consistant dans l'édition de deux MS. moyen anglais du début du XIII^e siècle ainsi que du manuscrit latin du XIII^e siècle, copie de la source des deux MS. traitant de la vie de sainte Julienne de Nicomédie. En 1936, Mlle d'Ardenne était reçue par la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Agrégé de l'Enseignement supérieur, après avoir défendu une thèse intitulée : *The Life of St. Juliana* ⁽¹⁾ et fait une leçon publique sur : Le thème de la jalousie dans l'œuvre dramatique de Shakespeare. Mlle d'Ardenne n'a cessé de s'intéresser aux questions de littérature anglaise médiévale et ses contributions à l'édition et à la critique des textes du moyen âge anglais comptent parmi les meilleurs travaux dans ce domaine ⁽²⁾.

(1) Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, Fasc. LXIV, 1936.

(2) Publications les plus importantes : *The Old English Inscription on the Brussels Cross*, *English Studies*, 1939; *The Devil's Spout*, *Transactions of the Philological Society*, 1947; *That underyat the king Henri! Jesus bis soule do merci. Le Moyen Age, 1948; Ine so gode kinges tonde, Ludeke Anniversary number of English Studies*, 1949; *MS. Bodley 34 : A re-collation of a collation* (en coll. avec Pr. Tolkien), *Studia Neophilologica*, 1947-48; etc.

Mlle d'Ardenne est co-éditrice pour la Belgique des *English Studies*; elle est membre de différentes sociétés savantes belges et étrangères, dont : « Philological Society »; Association Guillaume Budé, « English Place-Name Society », Société linguistique de Paris, « Society for the Study of Mediaeval Languages and Literature ». Elle est Doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres pour l'année académique 1949-50.

M. J. WARLAND, Docteur en Philosophie et Lettres de Liège, fut aussi classé premier au Concours universitaire (1928), où il présenta sa thèse doctorale intitulée : *Das germanische Lehnwort im Wallonischen Malmédys*. Dans ce premier travail, il avait jeté les bases d'une étude de dialectologie qu'il allait approfondir tout en élargissant le champ de ses recherches. Il entreprit une vaste et minutieuse enquête qu'il conduisit avec la rigueur de méthode qui le caractérise et dont le résultat fut son *Glossar u. Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmédys*, paru en 1940 (1). A cette date, il s'était déjà imposé dans le domaine de la dialectologie par ses communications à la Société de Langue et de Littérature wallonnes et au Cercle belge de Linguistique, notamment par ses étymologies de *bouille* et de *harkê* (2).

M. W. PEE a fait, lui, ses études à l'Université de Gand, où il travailla avec les Professeurs Vercoullie et Blancquaert. Reçu docteur en 1927 sur présentation d'une thèse intitulée : *Woordgeographische Bijdrage tot de Studie der Ndl. Diminutiva*, il entreprit des recherches dans le domaine de la phonétique et de la dialectologie, parcourant les provinces flamandes et hollandaises pour étudier sur place les phénomènes linguistiques. Il fut attaché en qualité d'assistant au laboratoire de phonétique du Professeur Blancquaert, puis associé du F.N.R.S., et collabora à la vaste enquête de géographie linguistique entreprise par son maître pour la préparation de l'Atlas linguistique des parlers flamands. Avec toute l'ardeur et le dynamisme qui le distinguent, M. W. Pée se livre sans relâche à ses recherches; il associe ses étudiants à ses travaux en leur faisant élucider tels problèmes de toponymie ou de dialectologie; il leur enseigne la technique de ces disciplines nouvelles. Ses nombreuses publications dans ce domaine et son travail incessant lui ont assuré une place de premier ordre parmi les savants linguistes de Belgique et de Hollande (3).

(1) Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres, Fasc. LXXXIV, 1940.

(2) Publications les plus importantes : *Dictionnaire des parlers romans de Belgique* : Deux vocabulaires, de *an* à *anziner* et de *ôgneter* à *apwis*, *Bull. du Dict. wallon*, 1935 et 1942; *L'étymologie de bouille*, *ibid.*, 1933; *A propos du français GRIMPER et du wallon GRIPER*, *Mélanges Haust*, 1939; *Le genre grammatical des substantifs wallons d'origine germanique*, *Bull. du Dict. wallon*, 1935; *Bild und Bildung der germanisch-romanischen Sprachgrenze in Belgien*, *Album René Verdeyen*, 1943; etc...

J. Warland est membre et secrétaire aux publications de la Société de Langue et de Littérature wallonnes, membre de la Commission de Toponymie et Dialectologie, du Cercle belge de Linguistique, du Cercle de Philologie et d'Histoire, de la « Zuidnederlandsche Mij. voor Taal- en Letterkunde », secrétaire du Centre national de Recherches dialectales de l'Est de la Belgique, etc...

(3) Publications les plus importantes : *Beitrag zum Studium der niederländischen Intonation* (en coll. avec Dr. E. Péc), *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*, 1932-33; *La géographie linguistique néerlandaise*, *Revue belge de Philol. et d'Hist.*, 1935; *Dialectgeographie der Ndl. Diminutiva*, *Acad. Roy. Fl.*, 1936-38; *Intervocalische Tenuisverschuiving in Vlaanderen*

Assistants

Depuis longtemps déjà, la « section » germanique demandait la création de postes d'assistants. Ceux-ci devaient aider les professeurs, spécialement dans la correction des travaux et dans les exercices pratiques avec les étudiants, dont la connaissance des langues germaniques s'avérait bien insuffisante : beaucoup en effet ignoraient ou connaissaient mal l'une des trois langues; il importait de les aider à combler cette lacune dans leur préparation. Grâce surtout aux démarches du Recteur J. Duesberg, un poste d'assistant aux cours d'allemand fut enfin créé en 1930; M. Henri COLLETTE, Docteur en Philosophie et Lettres, lauréat du Concours des Bourses de Voyage, fut chargé d'assister le Professeur Corin dans les exercices pratiques. Il fut remplacé, intérimairement, par Mlle L. SIMON, en 1935, puis, définitivement en 1936, par Mlle DEBÈVE, licenciée et docteur. Celle-ci devint assistante volontaire en 1941 ⁽¹⁾ et fut remplacée par A. JADOT, licencié, déjà chargé de cours de littérature allemande à l'U.L.B. ⁽²⁾. A. Jadot fut abattu par les Allemands en février 1944; son successeur, M. P. HALLEUX ⁽³⁾, licencié et docteur, devait s'engager à la Libération; il rentra à la section à la fin de la guerre; mais il n'y resta que quelques mois et alla poursuivre ses études à l'Université d'Upsala. Depuis 1948, c'est M. A. NIVELLE, licencié et docteur, qui est assistant aux cours d'allemand ⁽⁴⁾.

En 1932, le même poste était créé pour les cours de néerlandais, et M. M. RUTTEN ⁽⁵⁾, Docteur en Philosophie et Lettres, était nommé assistant du Professeur Verdeyen. En 1938, M. J. DELATRE ⁽⁶⁾, licencié et docteur, succéda à M. Rutten. Il resta attaché à l'Université pendant 5 ans, puis fut nommé traducteur à l'O.N.U. M. J. MOORS ⁽⁷⁾, licencié et docteur, reprit sa succession en 1943.

En 1938, enfin, le Professeur Bohet obtint, lui aussi, un assistant pour les cours d'anglais, et Mlle I. SIMON ⁽⁸⁾ fut nommée à ce poste.

(en coll. avec Pr. Blancaert), *Bijdr. J. van Gimken*, 1937; *Het probleem der Spraakgebreken, De Vlaamsche Schoolgids*, 1938; *Dialectonderzoek in West- en Frans-Vlaanderen, Album Baader*, 1939; *Familienamen en Bijnamen te Staakte, Feestbundel Van de Wijer*, 1944; *Dialectatlas van West-Vlaanderen en Fransch Vlaanderen* (en coll. avec Pr. Blancaert), 1946; *Rapport sur l'enquête linguistique*, Paris, 1948; *Spellingvereenvoudiging*, N.V.T., 1946; *Regressieve of progressieve assimilatie*, *Miscellanea Gessler*, 1949; etc...

W. Pée est membre de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, du Cercle belge de Linguistique, de la « Zuidnederlandsche Mij, voor Taal- en Letterkunde », de la « Mij, der Ndl. Letterkunde » de Leyde, du Centre national de Recherches dialectales de l'Est de la Belgique, etc...

⁽¹⁾ Cfr. p. 38 et 50

⁽²⁾ Cfr. p. 38, 41, 48 et 50.

⁽³⁾ Cfr. p. 37, 38 et 50.

⁽⁴⁾ Cfr. p. 38, 39 et 51.

⁽⁵⁾ Cfr. p. 37, 39 et 51.

⁽⁶⁾ Cfr. p. 37 et 49.

⁽⁷⁾ Cfr. p. 37 et 50.

⁽⁸⁾ Cfr. p. 34, 38 et 39.

En 1941, M. A. BAIWIR⁽¹⁾, Docteur en Philosophie et Lettres, remplaça Mlle Simon; il resta assistant du Professeur Bohet jusqu'à sa nomination à la chaire de langue et littérature anglaises à l'U.L.B. en 1944. Mme NIHOUL-FALLEUR lui succéda; en plus des exercices pratiques, elle dirigea, pendant la maladie du Professeur Bohet, les travaux des étudiants de la section anglaise et ne recula devant aucune difficulté pour leur assurer jusqu'au bout quelque contact avec leur maître, qui jusqu'au dernier jour s'intéressa aux recherches de ses élèves.

En 1943, le Professeur Warland obtenait un assistant volontaire, M. R. ALEXIS; en 1946, Mlle J. VAN MOER était attachée au service du Professeur Verdeyen en qualité d'assistante volontaire et Mlle R. BORMS devenait élève-assistante du Professeur Bohet.

En 1939, la section germanique était donc dotée d'un personnel à peu près suffisant pour satisfaire aux exigences de l'enseignement littéraire et philologique des trois langues⁽²⁾. Grâce à la nouvelle répartition des cours, chacun allait pouvoir cultiver son domaine propre. La guerre devait malheureusement empêcher certains de ces projets de se réaliser. Dans le domaine de la philologie allemande et anglaise surtout, tout contact avec les milieux étrangers devint impossible, et beaucoup de chercheurs furent privés de leurs instruments de travail.

En 1949, après le décès du Professeur Bohet, la distribution des cours allait être remaniée encore : Mlle d'Ardenne reprit les cours d'histoire approfondie de la littérature anglaise et les explications approfondies d'auteurs anglais, *partim* moyen âge, tandis qu'elle abandonnait le cours de grammaire comparée, qui fut confié à M. J. Warland; les autres cours d'anglais étaient attribués à Mlle Simon, Docteur en Philosophie et Lettres, lauréate du Concours universitaire (1939) et admise par la Faculté à subir les épreuves de l'agrégation de l'Enseignement supérieur, sur présentation d'une dissertation intitulée : *Formes du Roman anglais de Dickens à Joyce*⁽³⁾.

La mort soudaine du Professeur Verdeyen en octobre 1949, moins d'un an après celle de son collègue et ami V. Bohet, allait

(1) Cfr. p. 38, 39 et 41.

(2) Dans son rapport à la Faculté, la Commission chargée d'examiner les candidatures à la succession Mansion (1938), signalait cette anomalie regrettable dont l'enseignement et la science ne pouvaient que souffrir : à la « section romane » de Liège, où une seule langue fait l'objet des études, — et cette langue est la langue maternelle des étudiants, — il y a 7 à 8 professeurs et chargés de cours; à Gand, il y a 7 professeurs et chargés de cours à la « section » germanique, où le néerlandais est la langue maternelle des étudiants; par contre, à la « section » germanique de Liège, où les étudiants doivent pratiquer *trois langues étrangères*, il n'y a que 4 professeurs.

(3) Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres, Fasc. CXVIII, 1949.

laisser tous les germanistes liégeois désarmés. Le Professeur Corin reste seul de l'équipe qui, depuis la première guerre mondiale, avait donné à la « section » tout son travail et tout son cœur. Mais il reste là, pour assurer la continuité de la tradition et pour donner à ses jeunes collègues, qui tous furent ses élèves (excepté M. W. Péc), l'exemple du dévouement au bien des étudiants et de la « section ».

Sans doute, il reste encore bien des choses à faire; certaines disciplines mériteraient qu'on leur accordât plus de temps; d'autres ne sont pas encore enseignées. Mais si nous songeons à l'essor qu'a pris notre section en soixante ans, ne sommes-nous pas en droit d'espérer que l'avenir réalisera quelques-uns de ces espoirs ?

Bibliothèques et locaux

M. le Professeur Witmeur nous a dit comment travaillaient les maîtres de la première heure, comment ils concevaient leurs cours, quelles recherches ils avaient entreprises avec leurs élèves. Avant d'envisager les résultats obtenus, il convient de rappeler ici les difficultés matérielles que les germanistes durent surmonter et qui, sans conteste, entravèrent leurs efforts. Et d'abord, ils ne disposaient que de pauvres instruments de travail. La bibliothèque de l'École normale avait été transférée à l'Université lors de la réorganisation de la Faculté; toutefois, elle était loin de suffire aux besoins de l'enseignement nouveau.

Il fallut attendre 1905 pour que le Gouvernement accordât à la Faculté un crédit destiné à procurer aux cours pratiques l'outillage nécessaire. Ce crédit était de 10.000 frs; mais dans le partage de ce crédit, les « sections » de romane et de germanique étaient singulièrement désavantagées : la grosse part des subsides allait aux sections de classique et d'histoire, selon la tradition qui n'avait fait droit qu'à ces disciplines dans l'ancienne organisation de la Faculté. En 1928, le Professeur Étienne protesta au nom de ses collègues romanes et germanistes et demanda que dans la répartition des subsides, trois parts fussent accordées aux germanistes et deux parts à chacune des autres sections. Depuis lors, la distribution fut plus équitable, pendant quelque temps du moins.

Toutefois, les crédits gouvernementaux sont loin de suffire à l'achat des livres nécessaires à la recherche scientifique. En 1950, la « section » dispose de 30.000 frs, à répartir entre les sciences littéraires et philologiques des trois langues, sans compter la méthodologie. Sans doute, les autres « sections » de la Faculté ne sont-elles guère plus favorisées; sans doute, le Patrimoine universitaire accorde des crédits supplémentaires pour des travaux spéciaux. Mais si l'on compare le montant des subsides accordés à notre Faculté à ceux qu'absorbe l'équipement des laboratoires, on conviendra que les sciences philologiques, littéraires et historiques sont décidément traitées en parents pauvres.

Les germanistes durent affronter bien d'autres difficultés encore; ils étaient mal outillés et mal logés. M. le Professeur Witmeur nous a dit où se faisaient les cours lors de la création de la section. Or déjà en 1896, O. Orth proteste contre la réduction des locaux. En 1913, P. Hamélius proteste à nouveau et demande qu'on accorde à la « section » des locaux décents. Après la première guerre mondiale, les professeurs réitérent périodiquement leurs doléances. Protestsations vaines, si nous nous souvenons du grenier mal éclairé et mal aéré où le Professeur Bohet fit cours jusqu'en 1936 et de l'antichambre qui servait d'auditoire pour les cours d'allemand; si le séminaire de néerlandais était plus spacieux, il ne put servir que quelques années. Dès 1933, son accès était interdit aux étudiants, car le bâtiment menaçait de s'effondrer; les livres de la bibliothèque durent être répartis dans des auditoires, antichambres, bureaux de professeurs, etc.

Cette dispersion de l'outillage dans des locaux souvent occupés par d'autres étudiants n'était certes guère propice au travail. Combien de fois fallut-il rapidement déménager les dictionnaires, parce que l'auditoire où ils étaient rangés allait être occupé par nos camarades du droit? Combien de fois fallut-il interrompre des recherches, parce que le bureau devait être cédé à un professeur? Difficultés matérielles seulement; mais quelles pertes de temps elles entraînaient!

Lorsqu'en 1936, la « section » émigra rue de l'Université, elle put enfin disposer de deux auditoires et de séminaires qui, s'ils n'étaient pas très confortables, permettaient en tout cas aux étudiants de travailler. Hélas, ce « luxe » fut de courte durée. En 1948, il fallut émigrer encore, dans un bâtiment d'allure peut-être engageante, mais qui ne répond nullement aux besoins de l'enseignement: auditoires peu commodes, dont l'un est déjà menacé; séminaires trop exigus, où les livres sont difficilement accessibles et où il y a place pour installer tout au plus une quinzaine d'étudiants alors que la « section » en compte environ 80; de plus, ces séminaires se trouvent au rez-de-chaussée, alors que le bureau des assistants est au second étage: aussi faut-il, soit renoncer à la surveillance des bibliothèques, soit les fermer et ainsi entraver le travail des étudiants. Il suffit de comparer ces locaux à ceux qu'occupent d'autres « sections » dont la population est de loin inférieure, pour se rendre compte des difficultés excessives que les germanistes de Liège — professeurs et élèves — ont à surmonter pour accomplir leur tâche, et pour apprécier avec équité leurs efforts, leur tenacité et leurs prestations.

Travaux et Publications

Qu'elles qu'aient pu être ces difficultés, les germanistes ont, en effet, travaillé; s'ils n'ont pas toujours fait connaître les résultats de leurs recherches, c'est que beaucoup d'entre eux ont cru trop souvent qu'il ne fallait pas accorder grande valeur à ce qu'ils avaient fait;

ils ont eu trop tendance à se sous-estimer. C'est un défaut qui a beaucoup nui à leur réputation. Pourtant, certains d'entre eux n'avaient-ils pas fourni d'excellent travail? Nous ne citerons que les travaux de doctorat ou de licence qui furent couronnés soit au Concours universitaire, soit au Concours des Bourses de Voyage.

Parmi les élèves de H. Bischoff, citons M. E. Witmeur avec son étude sur le *Erstes kritisches Wäldchen*, de Herder; M. Guillaïn avec son mémoire sur *H. von Kleist comme poète comique*; M. A. L. Corin avec ses recherches sur *L'influence de la chanson populaire, et spécialement de « Des Knaben Wunderhorn »*, sur Eichendorff. Un seul élève de O. Orth fut lauréat: J. Lhoneux, pour son étude sur *Thomas Otway et le drame sous les Stuarts*. Un autre travail de philologie anglaise, dirigé par P. Hamélius, fut classé premier au Concours universitaire, celui de M. E. J. Gillet sur *La comédie anglaise de 1660 à 1670 et notamment sur l'influence de Molière*.

Plusieurs travaux de philologie néerlandaise dirigés par R. Verdeyen valurent à leurs auteurs différents prix. Ceux de M. C. Digneffe, sur *La Toponymie d'une commune flamande de l'Est de la Belgique*; de M. M. Rutten, sur *De Lyriek van Karel van de Woestijne* (qui obtint aussi le Prix des Amis de l'Université et le Prix de Critique littéraire des Provinces Flamandes); celui de M. H. Boucq sur *La morphologie du substantif dans Reinaert I*, qui obtint aussi, en partage, le Prix Mansion 1939-42, et enfin celui de Mme Delforge-Charlier sur *La Femme dans l'œuvre de Carry v. Bruggen*, furent classés premiers au Concours universitaire.

Le travail de M. A. Boileau: *Systematisch Onderzoek over de woorden van germaanschen oorsprong in het Luikerwaalsch* et son *Etymologische, morphologische en semantische studie v. het germaansch werkwoord in het waalsch*, lui valurent le Prix Vercoullie en 1946, tandis que M. J. Delattre obtenait un 2^e prix au même concours pour son: *Invloed van het Portugees op de woordenschat van het koloniaal Ndl. op het einde v. de 16^e en gedurende de 17^e eeuw*. M. J. Moors obtint le Prix des Amis de l'Université et le Prix de Philologie de l'Académie royale flamande pour 1942, avec sa *Nieuwe uitgave v. de 14^e eeuwse Dietsse oorkonden v. de abdij v. St. Truiden, met een studie over de klank- en vormleer en een glossarium*. M. P. Halleux reçut le Prix Mansion 1943-1946 (en partage) pour son *Woordgeographisch onderzoek over Tondalus* et M. E. Léonard, le Prix de Philologie de l'Académie royale flamande pour 1949, pour son: *Probleem van de Reinaert-proloog*.

Plusieurs licenciés ont subi l'épreuve du doctorat pour la philologie néerlandaise: MM. J. Moors, A. Boileau, J. Delattre, A. Borguet, H. Boucq et E. Léonard. Deux docteurs préparèrent l'agrégation de l'Enseignement supérieur. En 1944, M. M. Rutten fut reçu Agrégé, après avoir défendu une dissertation sur *De Esthetische opvattingen v. Karel v. de Woestijne* (1); en 1949, M. J. Moors déposait

(1) Bibl. de la Fac. de Phil. et Let., Fasc. CII, 1943.

à la Faculté un mémoire d'agrégation sur *De Kanselarijtaal in Belgisch-Limburg v. circa 1350 tot 1400 aan de hand van 150 onuitgegeven oorkonden*⁽¹⁾.

Parmi les travaux de la section allemande, citons ceux de M. J. Warland⁽²⁾, de Mme Dussart-Debève : *Laut- u. Formenlehre der Sprache der Wiener Handschrift n° 2744 von Taulers Predigten*, couronné au Concours des Bourses de Voyage; la thèse doctorale de A. Jadot, sur *Josef u. seine Brüder*, de Thomas Mann, qui fut présentée au Concours universitaire, mais ne put être défendue⁽³⁾; le mémoire de M. A. Nivelles sur *Novalis' Auffassung der Poesie*, couronné au Concours universitaire, et sa thèse doctorale *Friedrich Grieses Romankunst*⁽⁴⁾.

Plusieurs licenciés ont présenté des thèses allemandes pour l'obtention du grade de docteur : Mme S. Dussart-Debève, A. Jadot, Mlle S. Debruge, MM. A. Nivelles et P. Halleux. Deux thèses d'agrégation sont actuellement sur le métier, celle de Mme Dussart-Debève, sur « La phonétique et la morphologie comparée des deux MSS de Vienne N^{os} 2739 et 2744 de Tauler », et celle de M. A. Nivelles, sur « L'esthétique allemande au 18^e siècle ».

Plusieurs anglicistes furent aussi lauréats du Concours universitaire : Mlle Collette, avec son travail sur *L'influence de Milton sur la poésie de Keats*; Mlle S. d'Ardenne, avec sa thèse : *John Galsworthy as a dramatic artist*; M. A. Baiwir avec son mémoire sur *Samuel Butler and G. B. Shaw, a Study in Influence, Analogy and Originality*; Mlle L. Simon avec une étude sur *La femme et son évolution d'après le roman anglais du XX^e siècle*; Mme Swings-Borgerhoff, avec un essai sur *W. B. Yeats as a dramatist* et Mlle I. Simon avec ses recherches sur *Les tendances nouvelles en psychologie comme motifs littéraires dans le roman anglais contemporain*.

Trois anglicistes ont subi l'épreuve du doctorat : Mlle I. Simon, MM. M. Smeets et A. Gérard; deux docteurs ont été reçus Agrégés de l'Enseignement supérieur : Mlle S. d'Ardenne⁽⁵⁾ et M. A. Baiwir qui, en 1943, soutint une thèse sur *Le Déclin de l'Individualisme chez les Romanciers américains contemporains*⁽⁶⁾.

Deux des travaux dirigés par le Professeur Warland ont reçu le Prix Mansion, en partage : celui de M. R. Burquel : *Versuch einer Systematik der geräusch- und lautnachahmenden Verben im Deutschen*

(1) Sous presse.

(2) *Vide supra*, p. 32.

(3) *Vide supra*, p. 33. Il obtint 65 points sur 75 pour la dissertation.

(4) Sous presse. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres, Fasc. CXIX.

(5) *Vide supra*, p. 31.

(6) Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres, Fasc. CI, 1943. Cfr. p. 39.

(1939-1942) et celui de M. R. Alexis : *Die ripuarische Sprachlandschaft. Versuch einer Bestimmung der Orientierung des Wortschatzes* (1942-46).

Si la plupart de ces travaux sont restés inédits, ils n'en témoignent pas moins de l'activité des étudiants germanistes et de la diversité de leurs recherches; seuls les meilleurs furent publiés par la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres ⁽¹⁾.

Boursiers

Plusieurs germanistes liégeois furent encouragés à poursuivre leurs recherches personnelles à l'étranger et reçurent des bourses qui leur permirent de mener à bien leurs travaux. En 1924, Mlle G. Collette (Mrs. Dempster), lauréate du Concours universitaire, alla travailler aux États-Unis et s'y spécialisa dans l'étude de Chaucer. Mme Swings-Borgerhoff fit de nombreux séjours, comme boursière de la Fondation Universitaire ou de la C.R.B. Educational Foundation, aux universités de Upsala (1933), Cambridge (1935), et dans diverses universités américaines de 1939 à 1946. Mme Gobeaux-Thonet fit un voyage d'études aux États-Unis comme boursière de la *Belgian American Foundation*. En 1939, M. A. Baiwir reçut une bourse des Amis de l'Université pour continuer ses recherches à Londres.

Après la guerre, plusieurs anglicistes furent choisis comme boursiers du *British Council* et purent passer un an dans une université

(1) Volumes parus dans cette collection :

Fasc. II. Heinrich BISCHOFF, *Ludwig Tieck als Dramaturg*, 1897.

Fasc. III. Paul HAMÉLIUS, *Die Kritik in der englischen Literatur des 17. u. 18. Jahrhunderts*, 1897.

Fasc. IV. Félix WAGNER, *Le Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant*, 1898.

Fasc. XX. T. Southern, *The Loyal Brother*, edited by P. HAMÉLIUS, 1911.

Fasc. XXXIII. A. L. CORIN, *Sermons de J. Tauler. I. Le Codex Vindobonensis 2744*, édité pour la première fois, 1929.

Fasc. XLI. Jeanne-Marie H. THONET, *Etudes sur Edward Fitz-Gerald et la littérature persane*, d'après les sources originales, 1929.

Fasc. XLII. A. L. CORIN, *Comment faut-il prononcer l'allemand?* 1931.

Fasc. LXII. M. RUTTEN, *De Lyriek van Karel van de Woestijne*, 1934.

Fasc. LXIV. S. d'ARDENNE, *The Life of St Juliana*, Edition critique, 1936.

Fasc. LXXI. F. WAGNER, *Les poèmes mythologiques de l'Edda*, Traduction précédée d'un exposé général de la mythologie scandinave, 1936.

Fasc. LXXXIV. Joseph WARLAND, *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmédys*, 1940.

Fasc. LXXXV. A. L. CORIN, *Briefe von J. E. Wagner an Jean Paul Fr. Richter und August von Stodnitz*, 1942.

Fasc. XCVIII. René VERDEYEN, *Het Naembouck van 1562, Tweede druk van het Nederlands-Frans Woordenboek van Joos Lambrecht*, 1945.

Fasc. CI. A. BAIWIR, *Le déclin de l'Individualisme chez les Romanciers américains contemporains*, 1943.

Fasc. CII. M. RUTTEN, *De esthetische Opvattingen van Karel van de Woestijne*, 1943.

Fasc. CXVIII. Irène SIMON, *Formes du roman anglais de Dickens à Joyce*, 1949.

Fasc. CXIX. Atm. NIVELLE, *Friedrich Grieses Romankunst* (sous presse).

anglaise; M. A. Gérard ⁽¹⁾ travailla à l'Université de Manchester; M. D. Godfrind à *King's College*, Londres et Mlle I. Simon à *Queen Mary College*, Londres; de plus, quelques-uns prirent part aux *Summer Schools* organisées par le *British Council* pendant les vacances : MM. A. Rousselle et H. Wertz suivirent les cours de Stratford. D'autres encore furent invités à prendre part aux travaux du Séminaire américain de Salzbourg, organisé par des professeurs de l'Université de Harvard : Mme Nihoul-Falleur, MM. W. Buckinx ⁽¹⁾, Th. Decaigny ⁽¹⁾, M. Lemaire, H. Servais, A. Rousselle et A. Rose. Deux autres viennent de recevoir une *Fullbright Travel Grant* pour aller enseigner un an aux États-Unis : MM. Lemaire et Hallet. Mlle S. Debruge ⁽¹⁾ a bénéficié d'une bourse des *British University Women*, qui lui a permis de travailler à Berne et Zurich en 1947. M. P. Halleux ⁽¹⁾ reçut une bourse de la Fondation Universitaire pour suivre les cours de l'Université d'Upsala en 1946 et 1947. Enfin, la Fondation Universitaire vient d'accorder une bourse à M. A. Nivelles ⁽¹⁾, pour son travail sur Novalis, afin de lui permettre de poursuivre ses recherches à l'étranger.

Lecteurs à l'étranger

Sur la proposition du Professeur Saroléa, chargé du cours de littérature française à l'Université d'Edimbourg, plusieurs de nos camarades furent choisis comme lecteurs (*tutors*) et purent ainsi passer un an en Écosse, où, tout en enseignant le français, ils eurent l'occasion de perfectionner leur connaissance de l'anglais : MM. J. Schaltin, E. Gillet, G. Noël, J. Hella et Mlle Collette (Mrs Dempster). M. G. Noël ⁽²⁾ fut aussi maître de conférences à l'Université de Birmingham, où il travailla au département de littérature française avec le Professeur G. Ritchie.

Professeurs et Chargés de Cours

D'autres furent chargés d'un enseignement universitaire à Liège, Gand ou Bruxelles. M. Émile WITMEUR ⁽³⁾, lauréat du Concours universitaire et du Concours des Bourses de Voyage, étudia en

⁽¹⁾ Cfr. p. 49-51.

⁽²⁾ Actuellement chargé de cours à l'École supérieure de Sciences commerciales et économiques.

⁽³⁾ Publications les plus importantes dans le domaine de la philologie germanique : *Mémoire sur le jeune Gathe d'après sa correspondance (1769-1774)*, 1900; *Auszüge aus dem Tagebuche des Grafen H. Stainlein-Saalenstein*, Leipzig, 1909; *La Comtesse de Stainlein, La Belgique artistique et littéraire*, 1909.

M. E. Witmeur fut délégué du Gouvernement belge ou de l'Université de Liège à de nombreux Congrès internationaux de l'Enseignement commercial supérieur. Il fit plusieurs voyages d'études à l'étranger et fit des conférences aux cours universitaires de Davos. Il est président du Comité liégeois de la Société italienne Dante Alighieri, président de la Bibliothèque scientifique belge, fondateur et directeur de la Bibliothèque de l'École spéciale de Sciences commerciales et économiques de Liège, membre de la Commission mixte hollando-belge, etc.

Allemagne, Hollande, Angleterre et en Russie. En 1913, il était chargé de cours (langues modernes) à l'École spéciale de Commerce; après la première guerre, il fut nommé professeur suppléant à la « section » germanique, cours de langue et littérature allemandes. En 1922, il était chargé du cours de Notions sur les principales littératures modernes à la Faculté de Philosophie et Lettres. Lorsqu'il fut admis à l'Éméritat en 1945, ses cours de langues furent partagés entre deux germanistes liégeois, MM. E. LEBEAU et G. NOEL, tandis que le cours de littératures modernes était confié à V. BOHET (1). Enfin, Mme GOBEAUX-THONET fut nommée bibliothécaire en chef de l'Université de Liège et chargée du cours de bibliothéconomie à la Faculté (2).

J. D. LHONEUX, Docteur en Philosophie et Lettres (1901), lauréat du Concours universitaire, fut chargé du cours de littérature anglaise à l'Université de Gand en 1920. Il fut malheureusement emporté prématurément par la maladie en 1924 (3).

A. JADOT, licencié et docteur (1939), fut nommé, pour 1940-41 et 1941-42, « suppléant » du professeur Beckenhaupt à l'U.L.B. Celui-ci avait disparu dans le naufrage de l'« Aboukir », mais pour éviter des nominations par les Allemands, la chaire ne fut pas déclarée vacante. A. Jadot fut chargé des cours de littérature et d'explication d'auteurs allemands. Le 25 novembre 1941, les Allemands fermèrent l'Université. A. Jadot, comme la plupart de ses collègues, avait refusé de reprendre son travail sous le contrôle des Allemands, aux côtés de professeurs imposés par eux.

(1) *Vide supra* : professeurs et chargés de cours à la « section » germanique de Liège.

(2) Publications les plus importantes : *Ywan Gilkin, Revue Sincère*, 1925; *A propos de quelques traductions des Rubā'iyā d'Omar Khayyām, Revue belge de Philol. et d'hist.*, 1929; *Agā Rizā Abbāsi?*, *Mélanges de Phil. Orient.*, Liège, 1932; *Le rôle éducatif des Bibliothèques publiques aux Etats-Unis d'Amérique*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1939; *Etude de l'organisation générale d'une Bibliothèque universitaire aux E.-U.*, *Archives, Bibliothèques et Musées de Belgique*, t. 16, 1939; *Les Bibliothèques en Suisse*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1939; *La vie universitaire à Liège, Bibliothèque centrale*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, t. 19 et sv.; *Introduction à Trois Siècles de gravure liégeoise*, Liège, 1948; etc... Voy. aussi ci-dessus p. 39. Mme Gobeaux est membre du Comité permanent des Bibliothèques scientifiques de Belgique, du Conseil supérieur des Bibliothèques publiques, de la Société belge de philol. et d'hist., de la Société belge d'études orientales; présidente de l'Association des Conservateurs d'Archives, de Bibliothèques et de Musées de Belgique, vice-présidente de l'Union liégeoise du Livre et de l'Estampe, etc... Elle a fait des voyages d'études et a été chargée de missions en Angleterre, en France, en Italie, en Suisse, aux Etats-Unis, etc...

(3) Publications les plus importantes : *Contributions à la Revue de Belgique* (1902-1908) : *La poésie contemporaine en Hollande, Le théâtre contemporain en Hollande*, Fr. van Eeden, Henri Borel, etc.; à la *Revue* (1909-1912) : *Le théâtre de Simons-Mees, Sijjn Strewels, Herman Robbers, Cyriel Buysse*, etc.; à la *Revue de l'Université de Bruxelles* : *Le théâtre anglais contemporain*,...; à la *Revue de l'Instruction Publique* : *Le roman anglais contemporain, Le roman allemand contemporain*, etc.; *Communications aux Congrès des Professeurs de Langues vivantes de 1909 et 1911 sur* : *La littérature hollandaise en prose d'aujourd'hui, Le roman anglais*; enfin, son étude sur : *Le roman et le théâtre anglais à la veille de la guerre*, Mons, 1919.

J. D. Lhoneux fut nommé Directeur au Ministère des Sciences et des Arts, sous Jules Destrée (direction des bibliothèques publiques).

Lorsque l'U.L.B. rouvrit ses portes après la Libération, M. A. BAIWIR, Agrégé de l'Enseignement Supérieur, fut nommé à la chaire d'anglais en remplacement de Paul De Reul (1).

Enfin, M. E. J. GILLET, Docteur en Philosophie et Lettres, lauréat du Concours universitaire (1911), enseigne depuis de nombreuses années aux États-Unis. Après avoir obtenu son diplôme de docteur, M. E. J. Gillet poursuivit ses études aux Universités de Paris, Leyde, Munich et Berlin. Il fut lecteur de français à l'Université d'Edimbourg (1910-11), professeur d'allemand à l'Université de Wisconsin (1913-15), professeur de littérature comparée et de langues romanes à l'Université d'Illinois (1915-18), professeur de langues romanes à l'Université de Minnesota (1921-24), professeur d'espagnol et directeur de la Section d'espagnol à Bryn Mawr College (Pennsylvania, 1924-49). Depuis 1949, il est professeur d'espagnol à l'Université de Pensylvanie. Il a aussi fait des cours comme professeur d'échange aux Universités de Chicago (1923, 1929), de Princeton (1928-29, 1929-30), de Pensylvanie (1940-41) et de Californie (1948-49) (2).

Enseignement Moyen

De nombreux germanistes se distinguèrent par leur intérêt pour les questions pédagogiques. L'un d'eux est le premier Liégeois à remplir les fonctions d'inspecteur de langues germaniques pour l'enseignement normal et moyen : M. R. VANDERVEIKEN; Mlle THEUNISSEN, une des premières femmes qui aient abordé ces études (1902-1906), devint directrice de l'École normale de l'État à Liège; d'autres furent nommés préfets d'Athénée : E. PAUMEN (Ixelles), F. DUCHESNE (Thuin et Malmedy), M. J. Ph. DUPONT (Kockelberg), M. J. SMETS (Turnhout), M. F. LEGER (Virton), M. E. GENDEBIEN (Arlon), M. L. STIÉVENART (Élisabethville), Mme JACQUEMOTTE-THONNART (Ixelles), Mme FRÉSON-NAVEZ (Molenbeek-St-Jean).

Plusieurs font, ou firent, partie de la Commission de Réforme de l'Enseignement Moyen (langues vivantes) : MM. les professeurs VERDEYEN, BOHET, CORIN, CLOSSET, PÉE, M. l'inspecteur R. VANDERVEIKEN, Mmes LALOUX et DEPELSENAIRE, MM. DECAIGNY, DELHEZ et TROMME.

(1) Publications les plus importantes : *Le déclin de l'individualisme chez les romanciers américains contemporains*, Liège, 1943; *Abrégé de l'Histoire du roman américain*, Lumière, 1945; contributions à la *Revue des Langues Vivantes* : sur G. B. Shaw, Thomas Wolfe, William Faulkner, Erskine Caldwell; articles dans *Enseignement*, *Bull. de l'Union des Anc. Etud. de l'U.L.B.*, *Erasmus*, *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, etc.

(2) Publications les plus importantes : *Molière en Angleterre*, Paris, 1910; *Micael de Carvajal : Tragedia Josephina*, Princeton et Paris, 1932; *Bartolomé de Torres Narbarro, Propalladia and other works*, vol. I, 1943, vol. II, 1946; éditions de pièces espagnoles du XVI^e siècle; articles sur la littérature espagnole et hispano-américaine dans diverses revues d'Europe et d'Amérique, etc... M. E. J. Gillet est rédacteur en chef de la *Hispanic Review* et de *Romance Philology*. Il est membre de la *Modern Language Association of America*, de la *Hispanic Society of America*, de l'*Academia de Bellas Artes* de Valladolid.

C'est encore deux Liégeois qui, en 1933, firent revivre l'ancienne Association des Professeurs de Langues vivantes : MM. Ch. BOULANGER et Fr. CLOSSET; M. Ch. BOULANGER est, depuis 1948, président de la Fédération Internationale des Professeurs de Langues vivantes et M. Fr. CLOSSET en est le secrétaire général. En août 1939, la Fédération tint ses assises à Liège et en août 1948, à Bruxelles.

Le Professeur R. VERDEYEN fut aussi attaché au Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique en 1936.

Missions scientifiques

Nul ne songerait plus, à l'heure actuelle, à se demander s'il est bien légitime de maintenir, à la Faculté, une « section » de philologie germanique ! Si cette « section » a pris tant d'extension, si elle a produit nombre de travaux scientifiques, c'est à ses maîtres qu'elle le doit, et tout spécialement à ceux qui présidèrent à ses destinées depuis la première guerre. Ces maîtres ont su donner à des générations d'étudiants, en même temps que le goût de la recherche, le sens de leurs responsabilités humaines.

Sans compter leur temps ni leurs peines, ils ont aidé les étudiants de toutes les facultés en faisant pour eux des cours de langues germaniques (cours facultatifs); ils ont organisé pour le public liégeois des cours du soir, des conférences, des manifestations culturelles et ont ainsi contribué au rayonnement des disciplines qu'ils enseignent. Jamais ils ne se sont dérobés à aucune tâche, qu'il s'agisse de diriger la Bibliothèque de la Faculté (Professeur A. L. Corin), de représenter la Faculté à la Commission du Patrimoine, au Conseil d'Administration des Amis de l'Université (Professeur R. Verdeyen) ou à la Commission de la Bibliothèque (Professeur A. L. Corin), de défendre au Ministère les intérêts de l'Enseignement (Professeur R. Verdeyen) ou de représenter l'Université à des congrès scientifiques; qu'il s'agisse de protéger des victimes de la dictature nazie (spécialement le Professeur Fr. Closset), d'aider des soldats alliés blessés (Professeurs V. Bohet et A. L. Corin), d'aider des particuliers ou l'humanité en général (Professeur V. Bohet à l'Unesco); toujours ils se sont dépensés pour servir, dans toute la mesure de leurs moyens.

D'autre part, ils n'avaient pas tardé à s'imposer dans le monde scientifique; ils participèrent à de nombreux congrès et furent invités à conférencier dans des universités étrangères.

En 1928, J. Mansion représenta l'Université au Congrès des Orientalistes d'Oxford; en 1930, au Congrès international des Linguistes à Genève et en 1937, au cinquantième anniversaire de l'Académie royale flamande. Il fit une série de conférences à l'Université d'Utrecht en 1930 et 1931. Lorsque, en 1929, ses collègues et amis fêtèrent ses 25 ans de professorat, ils rendirent hommage au savant philologue et à l'homme simple et généreux, au « professeur de

scepticisme en matière de science » autant qu'au croyant que « n'ébranlent pas les incertitudes décevantes du savoir humain » (1).

R. Verdeyen fut professeur d'échange à Leyde en 1935; il représenta l'Université au cinquantième anniversaire de l'Académie royale flamande et aux fêtes jubilaires C. Huysmans à Anvers. En 1937, il organisa, avec son collègue, le Professeur A. L. Corin, le Congrès international des Sciences phonétiques. Il participa aux fêtes du bi-millénaire de Virgile, organisées à l'Université en 1930. Il fonda à Liège le Cercle d'Études hollando-belges et organisa des cours de néerlandais du soir destinés au grand public. En 1943, à l'occasion de son soixantenaire, ses collègues lui offrirent cet *Album René Verdeyen* (2) où tant de savants belges et étrangers exprimèrent leur admiration pour le philologue et leur affection pour l'homme de cœur qui jusqu'au bout se donna à ses étudiants.

V. Bohet fut invité à plusieurs reprises comme professeur d'échange par des universités anglaises et américaines. Il fit des cours de littérature anglaise et de littérature comparée à la *State University* de Iowa (E.U.A.) pendant les semestres d'été 1927, 1928, 1929. Comme *Advanced Fellow* de la C.R.B. Educational Foundation, il fit en 1931 un voyage d'études aux États-Unis et visita les Universités de Washington, Harvard, Yale et Columbia. En 1935, il fut de nouveau invité comme professeur d'échange aux États-Unis et conféra aux universités de Utah, Wyoming, Colorado, etc. L'Université de Southampton l'invita en 1935 à faire des conférences sur la littérature anglaise; en 1937, il conféra de nouveau à l'Université de Southampton, puis à celle de Nottingham en 1939. En 1928, il fut élu *Honorary Scottish Academic Consul* par la *National Union of Scottish Students*. Après la Libération, il fut chargé par le Ministère de l'Instruction publique du transfert des Écoles belges d'Angleterre; il fut délégué par le Gouvernement à la Conférence des Ministres alliés de l'Éducation, à Londres, puis à la première Conférence générale de l'Unesco à Paris. Il fut nommé membre de la Commission culturelle anglo-belge. Pendant la première guerre, il fonda à Verviers une section de l'Union anglo-belge; après la guerre, il dirigea l'Union anglo-belge de Liège et organisa des cours d'anglais du soir; jusqu'à sa mort, il ne cessa d'y consacrer une bonne part de son temps pour mieux faire connaître la culture anglaise en Belgique. A l'occasion de son jubilé, il fonda le Prix Bohet pour encourager les recherches dans le domaine de la littérature ou de la philologie anglaise. « Son souvenir ému vivra longtemps encore au milieu de nous, dans nos cœurs pleins à son égard d'une amitié confraternelle, respectueuse et filiale » (3).

(1) Compte rendu de la Manifestation Mansion, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1930, I, p. 52.

(2) Bruxelles, Manteau, 1943.

(3) Fr. Closset, *Victor Bohet, Revue des Langues Vivantes*, 1949, 1.

Le Professeur A. L. Corin fut délégué par l'Université au Congrès international des sciences historiques à Varsovie en 1933 et à celui de Zurich en 1938; il représenta l'Université au 550^e anniversaire de l'Université de Heidelberg en 1936, à celui de l'Université de Cologne en 1938 et en 1949, aux fêtes de la commémoration Gœthe à Francfort-s-M.; en 1937, il organisa le Congrès international des Sciences phonétiques avec son collègue R. Verdeyen, et en 1932, les Journées avec Gœthe, auxquelles participèrent d'éminents savants étrangers : Henri Lichtenberger, Fernand Baldensperger, et Carl J. Burckhardt. Il avait fondé à Liège le Cercle d'Études allemandes, dont les conférences firent connaître au public liégeois divers aspects de la pensée allemande; il organisa aussi des cours d'allemand du soir. Le Cercle d'Études allemandes cessa toute activité peu avant la guerre; il ne fut reformé qu'en 1949; à l'occasion du bi-centenaire de Gœthe, le Professeur Corin donna une représentation, en allemand, d'*Iphigénie* et organisa un cycle de conférences sur le thème de Faust.

Mlle S. d'Ardenne a fait, comme professeur d'échange, des conférences aux Universités d'Oxford et de Nottingham en 1949.

Le Professeur W. Pée a été chargé de mener une enquête dialectologique, à partir de Haïti jusqu'au Vénézuéla au cours de l'été 1949; il a fait une série de conférences au Vénézuéla.

Enfin, le Professeur Fr. Closset est délégué aux commissions culturelles belgo-norvégienne et belgo-luxembourgeoise.

D'autre part, plusieurs professeurs étrangers ont, à l'invitation de la « section » germanique, fait des cours ou des conférences à notre Université; nos étudiants ont eu la bonne fortune d'entendre les Professeurs H. STEWART (Cambridge), DE VOOYS (Groningue), VAN HAMEL (Utrecht), LICHTENBERGER et CAZAMIAN (Sorbonne), de SOLAR PINTO (Southampton), CHARLTON (Manchester) et PERRY MILLER (Harvard). Grâce à ces échanges, des relations plus étroites ont pu se nouer entre notre « section » et d'autres universités; les étudiants germanistes ne peuvent manquer d'en profiter.

De nombreux étrangers ont fait leurs études chez nous ou ont suivi temporairement les cours de notre « section ». La plupart provenaient d'Europe orientale (Pologne, Lithuanie, Roumanie,...); mais il en est aussi venu de Hollande, d'Angleterre, des États-Unis,... Parmi eux, il nous faut citer ici : Félix RUTTEN, de nationalité hollandaise; il avait déjà publié ses « premiers vers » lorsqu'il vint à Liège; depuis, il fit paraître des récits de voyage (*Landen en Liën*), des nouvelles (*Onder den Rook der Mijn*), des poèmes (*Avondrood, Goede Vrijdag, De verzonken Tuin en Sonnetten*,...), des drames (*Beatrijs, Hagar, Abasverus, Jissonda*,...).

C. MINIS, également de nationalité hollandaise, est Docteur en Philosophie et Lettres (philologie germanique) de notre Université. Le sujet de sa thèse était l'Énéide de Henri de Veldeke et le Roman

d'Énéas; il en publia de larges parties dans le *Neophilologus*. Il collabore aussi » la revue de W. KOSCH « *Der Wächter* ».

Vie intérieure

Quant à la « vie intérieure » de la « section », nous avons vu ce qu'elle était à la période héroïque. Après la première guerre, et sous l'impulsion du Professeur Hamélius, les étudiants germanistes fondèrent un *Debating Club*, où ils donnèrent, en langues étrangères, des causeries suivies de discussions. Ils publièrent une *Debating Revue* annuelle, dirigée par M. Fr. Closset, alors étudiant, à laquelle professeurs et étudiants collaborèrent.

Ils jouèrent un rôle important au *Proscenium*, cercle interfacultaire qui avait pour but « la coopération intellectuelle, dont le domaine, comme celui de l'art, n'est pas limité par les frontières, et dont la base est l'étude de la littérature, dans ses rapports moraux et sociaux. Ce cercle avait été créé en 1925 et, dans l'intention de faire connaître les littératures étrangères, il organisa plusieurs représentations en français, représentations qui furent souvent introduites par une causerie du Professeur Bohet. On y joua, entre autres : *Le Père* (Strindberg), *L'Ours* (Tchekov), *Les Revenants* (Ibsen), *Mrs. Warren's Profession* (G. B. Shaw); le *Proscenium* joua à Liège, Arlon, Virton, Huy, etc. Il cessa ses activités peu avant 1930.

Mais l'idée d'un théâtre universitaire n'était pas morte. Elle fut reprise en 1933 par des germanistes, et surtout par Georges Hamoir, alors président du deuxième *Debating Club* (reformé en 1930). Presque chaque année, les étudiants donnèrent une représentation théâtrale dans l'une des trois langues germaniques. Citons entre autres : en 1933-34, *The Twelve-pound Look* (Barrie), *Riders to the Sea* (Synge), *Augustus does his bit* (G. B. Shaw); en 1934-35, *Das Spiel vom deutschen Bettelmann* (Wiechert) et *Maria Magdalena* (Hebbel); en 1936-37, *Dolle Hans* (Fabricius); en 1937-38, *The Admirable Crichton* (Barrie); en 1938-39, *Die Kommstunde* (L. Weismantel); en 1939-40, *Voor het Diner* (Simons-Mees). L'année suivante, les étudiants, respectant l'ordre habituel, se proposaient de jouer une pièce anglaise : *The Flashing Stream* (Morgan), mais la représentation fut interdite par les Allemands, et toute activité théâtrale fut suspendue jusqu'à la Libération.

Depuis lors, les représentations annuelles ont repris; la plus importante est celle d'*Iphigénie*, donnée en décembre 1949. L'intérêt des étudiants pour le théâtre, stimulé d'ailleurs par celui de leurs professeurs, n'a pas diminué; les réunions des Germanistes de Liège — association fondée à l'occasion de la Manifestation Bohet en 1947 (Président, M. J. Ph. Dupont) (*) — ont été, chaque année, agrémentées de courtes représentations dramatiques.

(*) Cfr. p. 42 et 50.

Quant à la *Debating Revue*, elle mourut lors du départ de son fondateur, M. Fr. Closset; en 1934, le président du deuxième *Debating Club*, M. T. Decaigny, tenta de créer une revue des germanistes, mais ne put réunir les fonds nécessaires à pareille entreprise. Ce projet ne put être réalisé qu'en 1938, mais la guerre devait bientôt disperser les responsables. Une troisième tentative fut faite après la Libération et le *Debating Magazine* vit le jour en 1945 (Fondateur : C. Schmit; Directeur actuel : Fern. Corin), revue qui témoigne de la curiosité et de l'enthousiasme des étudiants germanistes.

On s'étonnera peut-être qu'une « section » ait cru nécessaire d'avoir son club distinct et une revue à elle. L'intérêt des étudiants pour les pays germaniques, leur vie, leur littérature en est peut-être la cause principale; mais c'est aussi parce qu'ils ont le sentiment de former une grande famille.

Ce sentiment, ils le doivent à leurs professeurs, surtout à ces « trois amis », « trois hommes différents d'humeur et d'esprit, mais qu'unissait le même souci constant du bien de nos étudiants et de l'intérêt de notre « section » germanique. Trois amis intimes, de même âge à peu près, cheminant côte à côte, et pourtant poussés par d'autres motifs » (1). Ils leur ont donné ce sentiment, parce qu'ils ont toujours été pour leurs étudiants les meilleurs des conseillers, souvent même leurs amis, ceux sur qui tous ont pu compter dans les bons comme dans les mauvais jours. Combien de fois n'ont-ils pas dû, outre leur travail scientifique, aider tel de leurs élèves à résoudre l'un ou l'autre problème, moral ou autre, à surmonter une crise, à s'orienter dans la vie, à voir clair aussi dans la foule de questions dont il était assailli. Toujours, les étudiants ont trouvé leurs maîtres prêts à les accueillir, à leur montrer la voie, chacun selon son tempérament. Et si les étudiants venaient spontanément à eux, c'est qu'ils avaient, pour leurs maîtres, bien plus que du respect : une affection profonde, une confiance inébranlable dans leur cœur autant que dans leur esprit; ils avaient senti battre ce cœur et ils avaient découvert en eux des hommes qui savaient se donner tout entiers, qui savaient aimer et qui, à l'occasion, sauraient lutter et souffrir pour ce qu'ils aimaient.

L'occasion se présenta, et ces maîtres qui, par leur vie, avaient enseigné à leurs étudiants le dévouement à la science et aux hommes, leur donnèrent l'exemple de l'intégrité et du courage. Aux jours les plus sombres, — et certains d'entre eux furent durement éprouvés, — ils furent *avec* leurs étudiants et les encouragèrent à tenir bon, à ne pas se laisser entamer.

Plusieurs des « anciens » étaient morts au champ de bataille : Albert MATHAY, chasseur ardennais, fut tué dès le 10 mai 1940,

(1) A. L. CORIN, *In Memoriam René Verdeyen*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1949, IV, p. 44.

Georges DEKAN tomba le 24 mai à la bataille de la Lys. Certains furent gravement blessés, entre autres M. J. P. BOVY. Beaucoup furent faits prisonniers en 1940; d'autres moururent dans les bagnes nazis : Joseph DEMAL, prisonnier politique, s'éteignit au camp de Harzungen; Denise LEHMANN fut déportée en 1944 à Birkenau, où elle a dû mourir; Tatiana TATSCH, déportée aussi, disparut en Allemagne; Velia GARSTEIN subit le même sort; Salomon UNGEROWITZ, arrêté en 1943, fut déporté en Silésie, « vers Auschwitz d'où ses semblables ne revenaient pas » (1)...

Nous ne pouvons rappeler ici le nom de tous ceux qui, dans la résistance, travaillèrent à la libération du pays et qui n'hésitèrent pas à affronter la mort. Deux de nos meilleurs camarades, résistants intrépides, donnèrent à tous l'exemple de la plus haute vaillance : André JADOT fut abattu le 5 février 1944, alors qu'il rentrait, « avec ses volontaires de choc », d'une expédition nocturne périlleuse; « il refusa de se rendre et fut abattu en pleine action, dans le moment où il tentait de sauver ses hommes, ses intrépides saboteurs encerclés » (2). Le 4 septembre 1944, Georges HAMOIR fut massacré, sans jugement, dans la triple fusillade d'Odet, dans une porcherie !

L'arrivée des armées alliées libéra certains des camps de concentration : Mlle Reine BORMS (Mme DECHAISNE), MM. Pierre FAGARD, Sally FLINKER purent enfin regagner leur foyer. D'autres furent sauvés avant d'avoir été déportés en Allemagne.

Les germanistes n'oublient pas ces sacrifices de leurs aînés; ils n'oublient pas non plus le courage de leurs maîtres : celui du Professeur Bohet, que les Allemands enfermèrent comme otage à la Citadelle pendant un mois; celui aussi du Professeur Corin qui, inlassablement, se chargea des démarches les plus humiliantes auprès de l'autorité occupante pour défendre non seulement ses collègues et ses élèves, mais tous ceux dont la vie était en péril. Les germanistes leur sont reconnaissants de leur avoir donné l'exemple du courage et d'avoir été de ces clercs qui ne trahissent pas.

Irène SIMON.

(1) F. DESONAY, *Les étudiants et anciens étudiants de l'Université de Liège qui ont donné leur vie pour que nous vivions*, Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg., 1947, IV, p. 53.

(2) P. HARSIN, *L'Université dans la guerre et dans la résistance*, *ibid.*, p. 59.

Publications des anciens germanistes de Liège

Il nous a été impossible de signaler dans notre article tous les travaux des anciens germanistes. Les publications les plus importantes sont reprises dans la liste ci-après.

- BENKER, Y. — *Quelques transformations d'après-guerre dans les écoles de Grande-Bretagne*, *Revue des Langues Vivantes*, 1947.
- BOILEAU, A. (membre du Cercle belge de Linguistique et de la « Zuidnederlandsche Mij. voor Taal- en Letterkunde »). — *Le problème du bilinguisme et la théorie des substrats*, Didier, 1947; *Classification chronologique des emprunts germaniques en wallon liégeois*, *Bull. du Dict. Wallon*, XXI; *Un chapitre de linguistique générale : les emprunts*, RLV, 1942; *Chronique de la dialectologie belge depuis 1930*, RLV, 1944; *Petite géographie linguistique des cantons de l'Est*, *Rev. Ec. Norm. Nivelles*, III; *La dialectologie belge*, RLV, 1948.
- BUCKINX, W. (membre du PEN-Club de Belgique). — *Shakespeare in his own dress*, RLV, 1947; *Nés en 1922, 1949*.
- COLLETTE, H. — *Un nouveau buste de Goethe, Journées avec Goethe*, *Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1932; *Plumes du Côté* (médaillon d'or de la Soc. de Litt. wall.), Thone, 1934; *Notes sur la phonétique syntactique du patois de Malmédy, Etudes de dialectologie wallonne dédiées à Ch. Grandgagnage*, 1932 (en coll. avec A. Grégoire); *Die schwarze Schlange*, *Revue belge de Phil. et d'Hist.*, 1935.
- DEBRUGE, S. — *C. F. Meyers Novellenkunst*, RLV, 1946; *Herman Hesse, das Glasperlenspiel*, RLV, 1948; *Gathe en France*, RLV, 1949; *Übersetzung und Interpretation*, RLV, 1949.
- DECAIGNY, Th. — Articles nombreux dans : *Synthèses, Persoon en Gemeenschap*, *La Revue Pédagogique*, RLV (questions d'enseignement).
- DELATTRE, J. — *De invloed van het Spaans en het Portugees op de Westeuropese Talen*, Didier.
- DELHEZ, J. (membre de la « Zuidnederlandsche Mij. voor Taal- en Letterkunde »). — *Die niederfränkischen Mundarten im Norden der Provinz Lüttich* (en coll.), La Haye.
- DENÉE, M. (membre de l'Académie Renée Vivien). — *Maternité Blanche* (poèmes), 1939; *Marÿe di Mouse* (poèmes), 1942; *Ein Puppenspiel*, RLV, 1936; *A propos de grammaire allemande*, RLV, 1936; *Vanity Fair*, édition annotée, Manteau, 1946.
- DOCHEZ, A. — *Conversations anglaises*, Bruxelles, De Boeck; *Engelse Omgangstaal*, Bruxelles, De Boeck; *Exercices on « Conversational English » and « Engelse Omgangstaal »*, en collab. avec Prof. E. BURSSENS, Bruxelles, De Boeck; *Lexique des Synonymes anglais*, en collab. avec G. FERIR, Bruxelles, De Boeck. (Ouvrages adoptés par le Conseil de Perfectionnement).

- DUPONT, J. Ph. — *De tweede Faust, Ontwikkeling*, 1932; *Le Faust de Gœthe, Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Univ. de Lg.*, 1933; *Clef et Trépied dans le second Faust*, en collab. avec Prof. A. L. CORIN, *Lewense Bijdr.*, 1939; *De Faust van Lenau*, 1836, RLV, 1947; *Gœthe et la personne humaine*, RLV, 1949.
- DUSSART-DEBÈVE, S. — *Tauler oder Eckehart als Verfasser der Weihnachtspredigt von dreierlei Geburten*, Didier, 1940; *Aller Anfang ist... leicht*, Manteau, 1944; *Immer langsam voran*, Manteau, 1948 (Adoptés par le Conseil de Perfectionnement).
- GÉRARD, A. — *Charles Morgan*, Didier, 1942; *L'Énigme Poétique*, Office de Publicité, 1947; *Aldous Huxley*, La Sixaine, 1947; *John Steinbeck*, La Sixaine, 1947; Articles dans *Synthèses : Les Anti-Commissaires : une orientation nouvelle de la Conscience britannique* (1947), *Shakespeare et l'esprit de la Renaissance* (1948), *La transmutation lyrique* (1949), *Herman Melville ou l'aventure spirituelle* (1949); dans *La Revue Nouvelle : Keats et la Conscience romantique* (1949); dans la RLV : *Duns Scot et G. M. Hopkins* (1946), *Literature in the Searchlights* (1946), *Beauty, how it struck the middle-ages* (1947), *Searchlights on Literature* (1947, 48, 49). En collab. avec M^{me} GÉRARD-BULTOT : *Macbeth*, traduction française, Labor, 1948.
- HALLEUX, P. (lauréat F. U.). — *Middel nederlandse woordgeografie, Tondalus' Visioen, Tijdschrift voor Ndl. Taal- en Letterkunde*, 1948.
- HAMOIR, G. — *Ik leer Nederlands, I et II*, 1939 et 1942 (adoptés par le Conseil de Perfectionnement).
- HELLA, J. — *Colloquial English*, Huy, 1949 (adopté par le Conseil de Perfectionnement).
- HURBIN, P. — *Des « Scènes de la Vie d'un Propre-à-rien » d'Eichendorff au « Grand Meaulnes » d'Alain Fournier*, RLV, 1943.
- JADIN, A. — *Kurze Einführung in die Lebensanschauung Rainer Maria Rilkes*, RLV, 1942.
- JADOT, A. — *Wertbers Kampf*, RLV, 1941; *Das Individuum in den Romanen Gœthes*, RLV, 1942; *Über Nietzsches biologischen Gesichtswinkel*, RLV, 1943.
- LÉGER, F. — *Rodanges Tierepos « Renert »*, 1926; *Deutsche Grammatik, 1926 et Übungen zur deutschen Grammatik, 1927* (adoptés par le Conseil de Perfectionnement).
- LEJEUNE-HONS, D. — *Peter Pan*, RLV, 1943.
- MEYER, A. — *Nietzsche und das 20. Jahrhundert*, RLV, 1941.
- MOORS, J. (membre de la « Zuidnederlandse Mij. voor Taal- en Letterkunde »). — *Een Wandeling in de zon*, tr. de l'américain de H. Brown, Manteau, 1947; *Cours de néerlandais à l'usage des cours du soir et des grands commençants dans l'enseignement moyen et normal*, Dessain, 1948; Chronique littéraire hebdomadaire dans *De Wegwijzer* (Hasselt);

dans *Zondagspost* (Bruxelles) : *Onbekend Amerika*; *De 14de eeuwse oorkonden van St. Truiden*, 1942; *De Schoolfilm en de germaanse talen*, RLV, 1942; *About Education in the U.S.A.*, RLV, 1946; *De Betekenis van Kiliaan en de vroegste Franse Vertaalwoordenboeken*, RLV, 1947; *De Nederlandse Letterkunde 1940-44*, *De Vlaamsche Gids*, 1946. Voy. aussi ci-dessus p. 37.

NIVELLE, A. — *Die Auffassung der Poesie in den « Fragmenten » von Novalis*, RLV, 1949; *Walther von der Vogelweide. Ein paar Deutungsversuche*, RLV, 1949; *Wolfgang Borchert*, RLV, 1949; *Rilkeana I & II* (en coll. avec Prof. A. L. CORIN), RLV, 1949, 1950; *Friedrich Grieses Roman-kunst*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres (sous presse).

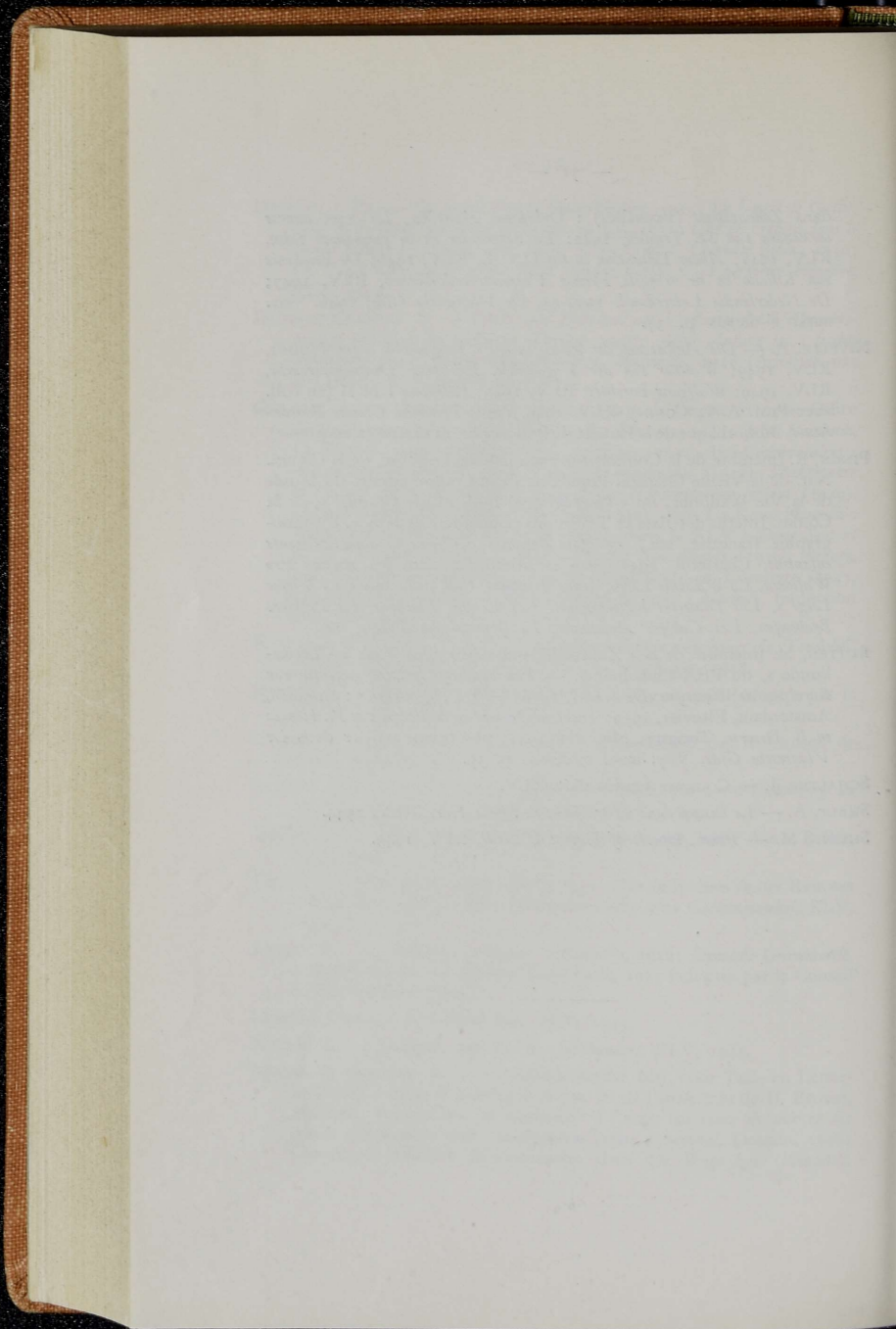
PINON, R. (membre de la Commission nationale de Folklore, de la Comm. Nat. de la Vieille Chanson Populaire, de la Comm. admin. du Musée de la Vie Wallonne, du « International Folk Music Council », de la Comm. Intern. des Arts et Traditions populaires, de la Soc. d'Ethnographie française, etc.). — *Questionnaire des jeux et divertissements enfantins*, Charleroi, 1940; articles nombreux dans les revues *Pro Wallonia*, *La Wallonie Libre*, *Jeune Wallonie*, *Bull. de la Soc. « Le Vieux Liège »*, *Les Dialectes belgo-romans*, *Les Lettres Mosanes*, *Le Folklore Brabançon*, *Les Cahiers Ardennais*, *Le Journal des Poètes*, etc.

RUTTEN, M. (membre de la « Zuidnederlandse Mij voor Taal- en Letterkunde », du PEN-Club belge). — *Een bundeltje lyrische gedichten van Karel van de Woestijne*, *De Sikkkel*, 1936; *Alfred Hegenscheidt : Starkadd*, Amsterdam, Elsevier, 1939; *Tucht en Ontucht in de Poezie van H. Hensen en B. Decorte*, Tongres, Michiels, 1941; nombreux articles dans *De Vlaamsche Gids*. Voy. aussi ci-dessus p. 39.

SCHALTIN, J. — Comptes rendus dans RLV.

SMALT, A. — *Le basard dans les tragédies de Shakespeare*, RLV, 1944.

SMEETS, M. — *Four Aspects of Eugene O'Neill*, RLV, 1949.



L'école liégeoise de philologie romane

Maurice Wilmotte,
ses collègues et leurs disciples

Le fondateur et le grand maître des études de philologie romane en Belgique fut Maurice WILMOTTE (1861-1942). C'est lui qui, tout jeune, introduisit chez nous cette discipline nouvelle dont les méthodes avaient été définies depuis le temps d'Auguste Scheler.

Maurice Wilmotte n'a pas seulement illustré l'Université de Liège par ses travaux, aussi importants que nombreux, mais il a formé une véritable école dont les membres ont, à leur tour, porté le renom de notre Faculté dans les autres universités du pays et dans de très nombreux établissements d'enseignement supérieur de France, d'Angleterre, d'Allemagne et des Pays-Bas.

Après avoir été à Liège l'élève de Godefroid Kurth, de Joseph Delbœuf et de Jean Stecher, qui lui révéla Sainte-Beuve et l'orienta vers la philologie française, Maurice Wilmotte s'en était allé compléter sa formation à Paris, auprès d'Arsène Darmesteter, de Paul Meyer et de Gaston Paris. Encouragé par ce dernier, dont il subit profondément le charme, il avait poursuivi ses études à Berlin, à Halle et à Bonn, où il reçut les enseignements d'Adolf Tobler, de Hermann Suchier, et de Wendelin Foerster. De ces séjours à l'étranger, il rapporta son étude sur *L'enseignement de la philologie romane à Paris et en Allemagne (1883-1885)*, où l'on peut voir un document décisif pour la création du même enseignement en Belgique.

A 24 ans, en 1885, Maurice Wilmotte se vit confier tout l'enseignement du français à l'École normale des Humanités. L'arrêté royal du 17 octobre 1890 le transféra, en même temps que ses collègues de l'École, à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, où il inaugura une section de langues et de littératures romanes avec les cours suivants : Histoire approfondie des littératures romanes, Grammaire comparée des langues romanes, Explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes), Latin vulgaire, Exercices philologiques sur les langues romanes.

Ainsi commençait, dans le cadre qui lui convenait, la carrière universitaire singulièrement longue et brillante que Maurice Wilmotte devait poursuivre dans sa chaire jusqu'en 1931, puis, par la parole et

par la plume, jusqu'à la veille même de sa mort. Qu'il suffise d'ajouter qu'au cours de la guerre 1914-1918, le maître liégeois fut invité par le gouvernement français à reprendre son enseignement, d'abord à la Faculté des Lettres de Bordeaux, puis, dès le printemps de 1915, à la Sorbonne, où il fut nommé professeur agrégé et connu quelques-uns de ses plus beaux succès.

Ce n'est pas ici l'endroit d'évoquer tous les aspects de l'extraordinaire personnalité de Maurice Wilmotte. On ne peut rappeler ni le brillant conférencier, ni le mordant polémiste, ni le militant de la culture française, ni l'homme politique, ni l'entreprenant éditeur qu'il fut en ses dernières années. On se bornera à citer les titres les plus importants d'une bibliographie extrêmement riche et à souligner les rares qualités qui firent de Maurice Wilmotte le plus séduisant et le plus prestigieux des maîtres.

C'est au genre de l'essai lentement élaboré que ressortit le volume intitulé *La Belgique morale et politique* (1902; 2^e éd. en 1905), où sont finement évoquées les destinées de notre pays entre 1830 et 1900. En 1907, les *Trois semeurs d'idées* apparaissent comme un triptyque de biographies intellectuelles, qui illustrent trois aspects caractéristiques de la doctrine libérale, en retraçant, avec une perspicacité doublée de bienveillance, les physionomies, par ailleurs diverses à plaisir, d'Agénor de Gasparin, d'Émile de Laveleye et d'Émile Faguet. De 1909 datent les *Études critiques sur la tradition littéraire en France*, qui s'efforcent de déceler et de mettre en lumière les plus subtils éléments d'une continuité française. Des leçons qu'il est appelé à faire en Sorbonne, Maurice Wilmotte tire, en 1912, un petit volume sur *La culture française en Belgique*, où l'on admire surtout la sûreté de l'information, la richesse de la verve et la finesse de plus d'un aperçu. Ces publications, destinées au grand public — comme le sera plus tard sa curieuse *Histoire de la littérature française des origines à 1870*, découpée dans les *Lundis* et les *Nouveaux Lundis* de Sainte-Beuve — ne constituent pas cependant, tant s'en faut, l'essentiel de l'œuvre que l'on doit à Maurice Wilmotte.

Philologue avant tout et tout au long de sa carrière, le maître liégeois fut d'abord orienté par Gaston Paris vers l'étude des patois romans de Belgique. Après de menues études descriptives consacrées à nos patois, il imprima, de 1888 à 1890, dans la *Romania*, ses trois *Essais de dialectologie wallonne*, fondés sur l'analyse méticuleuse de chartes originales du XIII^e siècle, datées et localisées avec une absolue précision.

Ce travail, qui fit sensation à l'époque, et qui depuis lors a toujours été cité comme un modèle, ne resta pas sans lendemain, Maurice Wilmotte s'attachant successivement à caractériser la langue des *Gloses wallonnes* du ms. 640 de Darmstadt, des textes du ms. M IV, 11 de Turin et du ms. 18064.69 de Bruxelles, du ms. fr. 24764 de la Bibliothèque Nationale de Paris, du *Poème moral* ou des *Dialogues du pape Grégoire*. Il est significatif qu'au jour de sa retraite, quand ses

élèves conçurent le projet de réimprimer certains de ses articles savants, Maurice Wilmotte fit choix de ces études de dialectologie médiévale, où il voyait à coup sûr la partie la plus neuve et la plus solide de son œuvre philologique.

La ferveur que Maurice Wilmotte dépensa ainsi en ses premières années de professorat pour renouveler la philologie des parlers locaux, avait attiré tout de suite à lui un groupe de jeunes romanistes liégeois, qui lui offrirent en 1892, à l'occasion de sa nomination de professeur, un recueil de *Mélanges wallons* où l'on trouve réunies les signatures de Clément Boclinville, Arthur Bovy, Auguste Doutrepont, Georges Doutrepont, Jean Haust, Auguste Gittée, Eugène Monseur et Jules Simon.

Soucieux d'intégrer le résultat de ses travaux dans un exposé plus large du passé linguistique et littéraire de la Wallonie, Maurice Wilmotte écrit, en 1893, son curieux petit livre sur *Le Wallon*, dont bien des pages ont sans doute vieilli, mais qui n'en reste pas moins attachant par bien des côtés.

Après 1900, Maurice Wilmotte semble s'écarter de l'étude des parlers, mais l'intérêt qu'il ne cesse cependant de leur porter lui inspirera, beaucoup plus tard, en 1933, un mémoire intitulé *Nos dialectes et l'histoire*, qui insiste sur l'importance du témoignage que la dialectologie peut apporter à la civilisation, et qui, en dénonçant les prétendus excès de certain germanisme philologique, revendique hautement les droits des ancêtres gaulois dans la formation de nos parlers populaires.

Si Maurice Wilmotte, après 1900, n'a plus pratiqué effectivement les recherches dialectales, et s'il a réservé dorénavant ses curiosités à l'histoire littéraire de la France, c'est vers le XII^e et le XIII^e siècles que l'ont conduit le plus souvent ses goûts et ses aptitudes de philologue. Sans doute conviendrait-il de citer telles études qu'il consacra au manifeste de Du Bellay, à Saint-Evremond, à Diderot, au Prince de Ligne, à Octave Pirmez ou à la littérature contemporaine, mais on risquerait alors de sous-estimer l'importance primordiale que le moyen âge n'a cessé d'avoir dans la vie scientifique du maître.

Vers 1890, nous trouvons Maurice Wilmotte sollicité par les origines et les destins des thèmes des chansons populaires. Peu après, il se tourne vers le théâtre, et successivement paraissent ses études sur *Les Passions allemandes du Rhin dans leurs rapports avec l'ancien théâtre français* (1896) et sur *La naissance de l'élément comique dans le théâtre religieux* (1900), puis des pages suggestives sur *Les origines du drame liturgique* (1901). C'est pourtant à la naissance du genre épique et à la genèse du roman français que Maurice Wilmotte a donné le meilleur de son temps.

De ses recherches sur la formation des poèmes qui chantèrent les grandes légendes de la féodalité française et de la foi chrétienne, sont issus deux livres importants : *Le Français à la tête épique* (1917) et *L'Epopée française. Origine et élaboration* (1938).

« A la théorie des origines récentes et françaises des chansons de geste, défendue avec tant d'art par Joseph Bédier, Maurice Wilmotte oppose une théorie des origines anciennes et latines. Car il ne croit guère à cette collaboration constante des jongleurs et des clercs, si ingénieusement postulée par l'auteur des *Légendes épiques*. Pour lui, l'inspiration des jongleurs s'est alimentée surtout aux sources latines; l'épopée est née dans le voisinage des écoles où continuaient de s'enseigner la langue et la poésie de Rome. Le poème d'Ermold le Noir, le fragment de La Haye et le *Waltharius* lui apparaissent comme autant de jalons révélateurs sur la longue route qui, à l'en croire, conduit tout droit de l'*Enéide* à la *Chanson de Roland*. Impressionnant, en effet, le tableau qu'il dresse dans le menu détail, des vers, passages et épisodes qui ont passé du chef-d'œuvre virgilien dans nos plus anciennes gestes. Jointe à celle des vies de saints romancées, cette influence lui suffit à expliquer l'essentiel d'une littérature épique qui n'apparaît plus, désormais, comme le produit sans précédent d'une sorte de génération spontanée. Encore fait-il leur juste part et à la tradition germanique et au genre littéraire des « déplorations ». Et décisif lui semble, dans cette genèse, le rôle de ces marches lotharingiennes de langue romane, pour lesquelles il revendique tour à tour le *Waltharius*, l'*Ecbasis captivi* et jusqu'au *Rodlieb*.

Si contestables que puissent paraître certaines de ces hardies conjectures, ce livre sur les origines épiques prend rang, sans pàtir de ce dangereux voisinage, auprès de ceux que Léon Gautier, Gaston Paris, Pio Rajna et Joseph Bédier ont tour à tour consacrés à ce grand problème des lointains débuts de nos lettres.

Cependant, de savantes recherches avaient amené Maurice Wilmotte à se faire des idées originales et neuves sur une autre genèse non moins obscure et complexe : celle du roman. De la fin du siècle dernier date son important essai sur *Gerbert de Montreuil et les écrits qui lui sont attribués*. Mais l'ancien élève de Wendelin Foerster avait en commun avec son maître de Bonn une admiration profonde et justifiée pour Chrétien de Troyes. Il avait étudié de très près l'auteur de *Cligès*, et il n'a cessé de revenir à lui tout au long de sa carrière érudite. Plus que tout autre, par exemple, il a contribué à lui restituer ce *Conte de Guillaume d'Angleterre* dont il a donné une excellente édition. Il a précisé les rapports de son œuvre avec celle de Marie de France, établi avec une lumineuse évidence comment l'a plagié le Renaud qui a signé *Galeran de Bretagne*, longuement recherché la part qui lui revient dans la composition du vaste *Roman du Gral* et tâché de montrer comment il avait conçu le dessein de ce curieux récit d'aventures. Ces recherches précises devaient même l'amener, lui, romaniste, à publier, en 1933, une traduction du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, complétement en quelque manière obligé de son *Roman du Gral d'après les versions les plus anciennes*.

Mais c'est surtout l'histoire du roman avant Chrétien qui pose de multiples et délicats problèmes. Nul au monde n'a plus travaillé

à les résoudre que Maurice Wilmotte, et ce n'est rien exagérer que de dire que, durant toute sa carrière, il n'a jamais perdu de vue ce domaine hérissé de difficultés. Dès 1903, il se hasardait sur ce terrain à peine défriché avec un court, mais topique mémoire sur *L'Evolution du roman français aux environs de 1150*, qui devait avoir un profond retentissement. Et c'est peu de mois avant sa mort qu'il mettait le point final à son livre synthétique sur les *Origines du roman en France* (1941). Sans doute est-il trop tôt pour émettre sur cet ouvrage un jugement définitif. On incline pourtant à penser que la postérité pourrait bien voir là le vrai chef-d'œuvre du maître liégeois. Nulle part, en effet, ses qualités de nerveuse et verveuse élégance ne ressortent avec plus d'éclat, tout au long d'un exposé où une érudition impressionnante se déploie avec une aisance singulière et comme une sorte de souriante bonhomie.

Or, cette histoire du sentiment romanesque en France n'embrasse pas moins de douze siècles. Partant de la tradition antique, dont elle dresse le bilan, elle retrouve dans la littérature évangélique et les vies de saints les premiers éléments chrétiens du roman. Elle s'attache à montrer comment une nouvelle doctrine d'art se dégage de ces formes populaires de récits, et elle précise comment le romanesque se naturalise en Gaule, tour à tour avec saint Paulin de Nole, Fortunat et Grégoire de Tours. Il lui faut ensuite chercher, un peu à tâtons, les traces perdues de cette tradition à travers les temps obscurs de l'époque carolingienne, où une première Renaissance va pourtant déterminer une reviviscence singulière de toute une série de fables milésiennes ou gréco-romaines. Elle nous amène de la sorte à ces XI^e et XII^e siècles où l'influence souveraine d'Ovide — Ovide-Roi — marque de son sceau reconnaissable toute la littérature de sujet amoureux. Et nous voici aux premiers romanciers, dont un Wace et un Benoît de Sainte-Moze sont les indiscutables précurseurs. Jamais encore peut-être on n'avait fixé avec tant de précision et de sûreté la chronologie, le milieu, les caractéristiques et la manière de Gautier d'Arras et de Chrétien de Troyes, puis de Marie de France, de Raoul de Houdenc et de Jean Renart.

A ce livre capital, Maurice Wilmotte ne devait plus ajouter qu'un petit volume sur *Froissart* (1942), dont sa main défaillante a eu à peine le temps de donner le « bon à tirer ». Un dessein avoué de vulgarisation n'empêche point qu'y soient esquissées, à plus d'un endroit, des vues suggestives et nouvelles.

Un examen, même rapide, de l'œuvre qu'a laissée le maître suffit sans doute à donner quelque idée de son étonnante activité spirituelle, et surtout de l'étendue singulière de ses curiosités. Mais il ne permet peut-être pas de mesurer au vrai son importance et son influence dans la vie intellectuelle de notre pays.

On a souvent regretté qu'il se soit dispersé à l'extrême, qu'il n'ait pas davantage concentré son labeur sur un grand sujet et donné un

ouvrage monumental auquel son nom serait demeuré attaché. Ses amis eux-mêmes attendaient de lui le livre définitif sur ce Chrétien de Troyes, auquel il revenait sans cesse comme à son auteur de dilection. Mais peut-être sa vivacité nerveuse et sa santé souvent chancelante lui interdirent-elles ces vastes desseins. Puis, à de tels reproches, il aurait sans doute répondu en rappelant la parole de Gabriel Monod, qui se plaisait à déclarer que ses meilleurs ouvrages étaient encore, en dernière analyse, les élèves qu'il avait formés.

Il était, de fait, professeur dans l'âme, et c'est dans sa chaire de Liège qu'il a réellement donné toute sa mesure. Il avait le don, précieux entre tous, de polariser les attentions, d'exciter l'intérêt, d'allumer des ardeurs intellectuelles qui n'étaient pas toujours feu de paille, mais qui, même passagères, formaient et mûrissaient. Ce n'est rien exagérer que de dire qu'il a été un merveilleux animateur, qui a su révéler à eux-mêmes des générations entières de jeunes romanistes. Ses élèves, Maurice Wilmotte les identifiait, en quelque manière, à lui-même. Si différentes, si modestes même que pussent être leurs activités, elles lui apparaissaient comme des prolongements de la sienne propre. Aussi ses disciples pouvaient-ils toujours compter sur ses conseils, ses directions, son encouragement et son appui total...

Grand romaniste, érudit de valeur, critique souvent perspicace, écrivain de réel talent, Maurice Wilmotte a été aussi, et peut-être surtout, un maître incomparable, qui a, sans se lasser jamais, prodigué à ses disciples le meilleur de lui-même : science, esprit et cœur... » (1).

En 1910, ses élèves et ses amis offrirent au maître deux volumes de *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire* (Paris, E. Champion).

(1) Gustave CHARLIER, *Maurice Wilmotte (1861-1942)*, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XXI, 1942, pp. 698-701. Outre cette excellente étude de M. Gustave Charlier qui occupe les pages 692 à 701 dans le volume cité, on consultera, sur la personnalité et les œuvres de Maurice Wilmotte, les notices suivantes : *Maurice Wilmotte*, dans le *Liber Memorialis de L'Université de Liège de 1867 à 1935*, tome I, 1936, pp. 469-474 (avec bibliographie partielle jusqu'à 1935); *Maurice Wilmotte et la latinité médiévale*, par M. DELBOUILLE, dans *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi* (Bulletin du Cange), XVII, 1942, pp. 177-180; *Maurice Wilmotte, philologue wallon*, par M. DELBOUILLE dans *Les Dialectes belgo-romans*, V, 1946, pp. 110-115. Le discours prononcé sur la tombe de Maurice Wilmotte par M. Delbouille a été imprimé dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, t. XXI, pp. 81-86. M. Mario Roques a consacré une note à la mémoire de M. Wilmotte dans la *Romania*, t. LXVII, 1942-1943, pp. 413-414. Voir aussi Gustave VANWELKENHUYZEN, *Un philologue à la tête épique. Maurice Wilmotte*, dans *Le Thyrsé*, 1949, 15 pages. La bibliographie complète des œuvres de M. Wilmotte de 1881 à 1931 a paru à la fin de ses *Etudes de Philologie Wallonne* (Paris, Droz, 1932), pp. 275 à 288, par les soins de Mme Rita Lejeune-Dehousse. Sur sa vie, on peut maintenant consulter son livre posthume, *Mes Mémoires*, publié en 1948 par La Renaissance du Livre.

Élu membre correspondant de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Lettres) en 1897, il fit aussi partie de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises dès sa fondation en 1920.

* * *

Quand la section de philologie romane fut créée au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres, Maurice Wilmotte obtint d'être suppléé pour une partie de ses enseignements. C'est ainsi que son ancien élève Auguste DOUTREPONT (né en 1865, sorti de l'École Normale des Humanités en 1888) lui fut adjoint en 1891 avec mission de faire les cours suivants : Encyclopédie et histoire de la philologie romane, Grammaire historique du français, Histoire approfondie des littératures romanes, Exercices philologiques sur les langues romanes, Italien (facultatif). À partir de 1896, Auguste Doutrepoint assurera en outre l'Histoire comparée des littératures modernes. En 1920, enfin, il recueillit le cours d'Histoire de la littérature française abandonné à son profit par Henri Francotte. Il devait rester titulaire de la plupart de ces enseignements jusqu'à sa mort, le 22 mars 1929.

Auteur d'une thèse sur la langue des *Dialogues du pape Grégoire*, Auguste Doutrepoint avait été l'élève en 1888-89 de Pio Rajna et de Bartoli à Florence, puis en 1889, il avait étudié à Paris sous la direction de Gaston Paris, de Paul Meyer et de Jules Gilliéron, avant d'aller entendre à Halle, en Allemagne, Hermann Suchier, qui l'accueillit comme lecteur de français.

À l'Université, Auguste Doutrepoint ne fut pas seulement, aux côtés de Maurice Wilmotte, un professeur consciencieux et bienveillant dont chacun put apprécier, pendant près de quarante années, le savoir et les qualités pédagogiques. Il s'efforça aussi, pour employer une expression qui lui était chère, « d'apporter humblement sa pierre à l'édifice de la science ». En 1888, il imprime dans la *Revue des Patois gallo-romans* un lot de quinze noëls wallons; en 1890, il publie dans la *Bibliotheca Normannica* l'édition critique de la *Clef d'Amors* (adaptation de l'*Art d'Aimer* d'Ovide); en 1895 et en 1900, avec son frère Georges, il donne la traduction française des tomes II et III de la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke; en 1909, il publie à la Société de Littérature Wallonne une édition complètement refondue de son recueil des *Noëls Wallons* (30 textes). De 1895 à 1912, c'est d'ailleurs lui qui dresse chaque année le bilan de la philologie wallonne dans le *Kritischer Jahresbericht* de K. Vollmöller, tâche qu'il reprendra pour 1926 et 1927 dans le *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*.

Élu membre titulaire de la Société de Littérature Wallonne en 1896, Auguste Doutrepoint s'était attelé avec Jules Feller et Jean Haust à la préparation du *Dictionnaire Général des Parlers romans* de Belgique que cette Société voulait publier : cette entreprise occupa longtemps une grande partie de ses loisirs.

Membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises dès 1920, Auguste Doutrepoint fit aussi partie, dès sa fondation en 1926, de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie (1).

Plus jeune de trois ans que son frère Auguste, Georges DOUTREPOINT (1868-1941) appartient à la dernière promotion de l'École Normale des Humanités, puisqu'il obtint le grade de « professeur agrégé pour la philologie française » en 1890. Lecteur de français à Halle-sur-Saale en 1890-1891, il fut nommé professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) en 1891, puis revint au pays en 1893 pour assurer à l'Université de Louvain des enseignements importants qu'il conserva jusqu'au terme de sa carrière. La guerre de 1914-1918 l'exila en France où il put enseigner à Dijon en 1915 puis, jusqu'en 1918, à l'École Pratique des Hautes Études de Paris.

En ses premiers travaux, Georges Doutrepoint se présente comme un disciple fidèle de Maurice Wilmotte : l'*Étude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque* (1891) et *Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois* (1892) font écho directement aux recherches contemporaines du jeune maître. Il va pourtant prendre bientôt une orientation nouvelle. Si sa traduction des tomes II et III de la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke (faite en 1895-1896 avec Auguste Doutrepoint) évoque à la fois les recherches grammaticales de ses débuts et le souvenir de son séjour en Allemagne, c'est vers le XV^e siècle littéraire qu'on le voit se tourner ensuite avec son *Inventaire de la Librairie de Philippe le Bon en 1420* (1906) et avec son premier chef-d'œuvre, l'étude magistrale que constitue son livre sur *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne. Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire* (LXVIII-544 pages, Paris, 1909), bientôt couronné par l'Institut de France.

Après une interruption provoquée par la guerre de 1914-1918, Georges Doutrepoint, décidément tourné vers l'histoire littéraire, qui forme d'ailleurs l'essentiel de son enseignement, va reprendre sa production scientifique avec une fécondité magnifique. Ce sont autant d'ouvrages volumineux et importants que ses études sur *Les types populaires de la littérature française* (2 vol., 1926-1928) et sur *Les prénomens français à sens péjoratif* (1929), que son édition de *La Condamnation de Banquet de Nicole de la Chesnaye* (1931), que son livre sur *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance* (1934), que son édition des *Chroniques de Jean Molinet* (avec O. Jodogne, 1935-1937), que son

(1) Sur la personne et l'œuvre d'Auguste Doutrepoint, on consultera les notices de Maurice DELBOUILLE dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, VIII, 1929, pp. 1093-1094; dans le *Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, 1929, pp. 46-50; et dans le *Liber Memorialis de l'Université de Liège de 1867 à 1935*, t. I, 1936, pp. 405-411; ainsi que celles de Jules FELLER dans *La Vie Wallonne*, IX, 1929, pp. 233-245 et dans *l'Annuaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, 70 pages.

ample et riche étude sur *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e siècle* (1939), que son abondante et consciencieuse *Histoire illustrée de la littérature française de Belgique* (1939).

Georges Doutrepoint, bien servi par la solide formation reçue à Liège, n'a pas seulement inscrit à son palmarès tant de titres d'ouvrages fort importants lentement et méthodiquement élaborés, il fut aussi à Louvain, où il porta le renom de l'école liégeoise, un maître prudent et sûr qui à son tour, avec Béthune et A. Bayot, sut fonder une belle école de philologie romane. Georges Doutrepoint fut élu membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises en 1921, puis fut appelé au sein de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Lettres) en 1930 (1).

En même temps que Georges Doutrepoint, l'École Normale vit sortir, comme « agrégé pour la philologie française », en 1890, Hyacinthe BINET, qui devait mourir jeune, et de qui parut une étude appréciée sur *Le style de la lyrique courtoise en France aux XII^e-XIII^e siècles* (Paris, 1891).

A la même époque, les cours de Maurice Wilmotte ont aussi été suivis par un élève qui devait achever ailleurs ses études de philologie romane, Paul MARCHOT (mort pendant la dernière guerre). En 1890, alors qu'il était encore étudiant, celui-ci donnait déjà à la *Revue de philologie française et provençale* un essai bien connu sur *Le patois de Saint-Hubert (Luxembourg belge)*. Ayant quitté Liège, Paul Marchot prit le grade de docteur à Lausanne, puis enseigna à l'Université de Fribourg (Suisse).

On lui doit notamment une *Phonologie détaillée d'un patois wallon. Contribution à l'étude du wallon moderne* (139 pages, Paris, 1892); la *Solution de quelques difficultés de la phonétique française. Chapitre du vocalisme* (sa thèse de Lausanne, 91 pages, 1893); des éditions : *Les Gloses de Cassel. Le plus ancien texte réto-roman* (Collectanea Friburgensia, fasc. III, Fribourg, 1893) et *Les Gloses de Vienne*; une *Petite phonétique du français préhistorique (VI^e-X^e siècles)* (Fribourg, 1901-1902) et une impressionnante série d'articles publiés dans les principales revues et souvent importants.

Il s'attache, dans ces études, à des points de grammaire de l'ancien français et de l'ancien wallon (citons hors de pair : *Les principaux traits phonétiques du wallon préhistorique ou préhistorique (500-800)* et *Les principaux traits morphologiques du wallon préhistorique ou préhistorique (500-800)* parus dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Lite-*

(1) Sur la personnalité et les œuvres de Georges Doutrepoint, on consultera notamment l'excellente notice nécrologique de M. Robert GUIETTE, *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XX, 1941, pp. 844-849.

ratur, 1913-1914; *Les verbes forts en wallon pré-littéraire* et *La formation des mots en wallon pré-littéraire*, dans l'*Archivum Romanicum*, 6, 1922, pp. 340-355 et 356-375, à l'étymologie, à la toponymie et à la complexe question des peuplements préhistoriques.

* * *

La première promotion de « docteurs en philosophie et lettres » spécialisés en philologie romane date de 1891.

On y relève le nom de Jules SIMON, qui allait figurer en 1892 parmi les signataires des *Mélanges Wallons* avec une étude bien connue sur *Les limites du picard et du wallon en Belgique et la question des dialectes*. Bientôt après, Jules Simon quitta le pays pour s'installer en Allemagne où il passa toute sa vie : lecteur à Halle (où il succéda à Georges Doutrepont) à partir de 1894, il y resta jusqu'en 1901, date à laquelle il passa avec la même qualité à l'Université de Munich. Chargé de cours à la Kriegsakademie de Munich en 1904, il fit carrière dans le haut enseignement bavarois, avec le titre de professeur extraordinaire à partir de 1907 et avec le titre de professeur ordinaire à partir de 1909. Les charges de son professorat n'ont pas laissé à Jules Simon le loisir de poursuivre des recherches philologiques et il s'est employé plutôt à l'édition d'ouvrages classiques destinés à faire connaître en Allemagne les chefs-d'œuvre de la littérature française.

C'est en 1891 que sortit aussi Charles SAROLÉA, qui a fait une très brillante carrière en Écosse, à l'Université d'Edimbourg, où il appela à ses côtés, à plusieurs reprises, des élèves de notre Faculté. Charles Saroléa s'est surtout attaché à la large diffusion des grands noms de notre littérature : c'est lui qui a fondé la Collection Nelson.

La promotion de 1892 ne comporte qu'un nom, celui d'Arthur BOVY, sortant à la fois comme agrégé et comme docteur. Après avoir enseigné dans divers athénées, Arthur Bovy a terminé sa belle carrière en qualité de Préfet des études de l'Athénée Royal de Charleroi et de Directeur de l'École Industrielle de la même ville.

En 1892, comme on l'a vu plus haut, il donnait déjà dans les *Mélanges Wallons* offerts à Maurice Wilmotte une remarquable *Phonétique comparée des patois de Jehay-Bodegnée et de Hannut*. En 1896, il publia une bonne étude sur *Adenet le Roi et son œuvre*, suivie en 1898 d'une traduction d'*Aucassin et Nicolette* et du *Jeu de Robin et Marion*. Il a écrit en outre de nombreux articles d'histoire littéraire publiés dans des revues et des « mélanges ».

En 1893 sont sortis Clément BOCLINVILLE, dont le nom reste attaché à l'étude sur *Les limites du wallon en Belgique* parue dans les *Mélanges* de 1892, et Charles DOUTREPONT, qui fut professeur à l'École Militaire et publia des manuels, mais qui, à ses débuts, s'était

essayé à la dialectologie dans ses *Notes de dialectologie tournaisienne* (*Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, t. 22, pp. 66-136).

1894 vit sortir Oscar MÉLON.

La promotion 1895 a fourni deux maîtres aux écoles supérieures des pays étrangers.

LÉON PASCHAL, qui n'a laissé que des articles de critique parus dans diverses revues, a été nommé dès 1897 professeur à l'École de Guerre de La Haye. Il devait enseigner à l'Académie Administrative des Indes Néerlandaises de 1907 à 1917, date de la suppression de cette école. Installé aux Pays-Bas, il y vécut tous ses jours.

Jules PIRSON, lui, avait réussi d'abord les épreuves du doctorat en philologie classique en 1894, et ne présentait en 1895 que les Compléments de philologie romane. Lecteur à l'Université de Munich de 1896 à 1900, il fut promu privat-docent à la même université en 1899, pour y devenir ensuite professeur extraordinaire (1901), puis professeur ordinaire de philologie romane à l'Université d'Erlangen (1912). Cet élève de Liège s'est fait rapidement un nom parmi les spécialistes du latin vulgaire. On cite volontiers son ouvrage sur *La langue latine des inscriptions de la Gaule* (Bruxelles, 1901). Il s'est imposé par la suite avec ses études sur *Le latin des formules mérovingiennes* (1909), sur la *Syntaxe du verbe dans la Mulomedicina Chironis* (1906) et sur les *Pamphlets bas-latins du VII^e siècle* (*Mélanges Wilmotte*, 1910), avec aussi ses *Merowingische und Karolingische Formulare* (*Sammlung vulgärlat. Texte*, 5; 1913) et ses *Mittellateinische Sammlungen technischer Rezepte* (1929).

En 1896 sont proclamés docteurs Ernest SCHARFF, Alfred DUCHESNE, qui pratiqua à la fois le professorat et le journalisme, et Gérard AUSSEMS qui, avec Joseph FLEURIAUX, sorti de l'École normale en 1890, composa divers ouvrages classiques qui ont tenu longtemps une place importante dans notre enseignement moyen.

De 1897 date le diplôme d'Olympe GILBART qui débuta avec une thèse sur *Le wallon du canton de Gedinne*, mais fit carrière dans le journalisme et joua en outre un rôle dans la vie politique (échevin de l'Instruction Publique de la Ville de Liège de 1921 à 1927 et sénateur). Lorsque fut créé à l'Institut d'Art et d'Archéologie annexé à la Faculté de Philosophie et Lettres, en 1928, un cours facultatif d'Histoire de l'art wallon, ce fut Olympe Gilbart qui en fut chargé. Il a été admis à l'éméritat à titre personnel en 1945.

C'est en 1899 que termina ses études Eugène ULRIX, que nous retrouverons en 1923 professeur à notre Université (voir cette date).

L'année 1900 a vu sortir de la section Marguerite DELCHEF, qui fut, à la fin de sa carrière, préfète du Lycée Communal de Liège ainsi qu'Alphonse FRANCK.

Albert COUNSON (1880-1933) fut sans doute le plus remarquable, ment doué des élèves de Maurice Wilmotte. Son goût de l'abstraction et un rapide désabusement à l'égard des rudes travaux de la philologie le conduisirent pourtant au culte de la civilisation moderne, qui lui inspira de très belles improvisations, mais le détacha peu à peu de sa discipline.

Docteur en philosophie et lettres en 1901, il devint d'abord lecteur à l'Université de Halle, où il travailla lui aussi sous la direction de Hermann Suchier. Il rentra en Belgique pour être chargé en 1907, à l'Université de Gand, d'un Cours de littératures romanes à la Faculté de Philosophie et Lettres, ainsi que d'Exercices de langue française à l'École de Génie Civil. En 1911, il accéda au rang de professeur quand fut fondé à Gand un doctorat de philologie romane où il eut la charge de tous les enseignements spéciaux.

À Halle, Albert Counson avait établi une version française de l'édition classique d'*Aucassin et Nicolette* de Hermann Suchier. Il devait renier plus tard cette « erreur de jeunesse », aussi bien que son ouvrage pourtant fort coté sur *Malherbe et ses sources* (fasc. XIV de la Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège, 1904, 239 pages), son *Dante en France* (1906) ou sa collaboration à la Table française de la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke et son *Glossaire toponymique de Francorchamps* (1906), qui compte parmi les premières études consacrées chez nous aux noms de lieux.

L'orientation nettement philosophique des préoccupations d'Albert Counson, féru des hautes qualités de la culture romane, de l'œuvre révolutionnaire des « encyclopédistes », du génie constructif de Napoléon I^{er} et des progrès obtenus par l'humanité grâce au développement du machinisme, s'est traduite à la fois dans ses cours et ses conférences où il déployait un savoir étourdissant, dans une longue série d'articles admirablement écrits, et dans deux livres de haute qualité : *La pensée romane, essai sur l'esprit des littératures dans les nations latines* (1911) et *La Civilisation* (1931).

Albert Counson fut élu membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises le 20 mars 1922 ⁽¹⁾.

Tandis que 1902 avait vu diplômé Fernand BLONDEAUX, la promotion de 1903 comporte deux noms, ceux de Louis BRAGARD et de Gustave COHEN.

(1) Sur la personnalité et l'œuvre d'Albert Counson, on consultera notamment la notice nécrologique que lui a consacrée Paul FAIDER dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XII, 1933, pp. 1484-1485.

Gustave Cohen (né en 1879 à Bruxelles de parents français) est, des élèves de Maurice Wilmotte, celui qui a connu la carrière universitaire la plus brillante. On l'a vu passer, en effet, de l'Université de Leipzig, où il fut lecteur de français de 1905 à 1909, à la Sorbonne où il a enseigné jusqu'à l'âge de la retraite. Il fonda à Amsterdam, en octobre 1912, une chaire nouvelle de langue et de littérature françaises. Mais la guerre de 1914 interrompit son enseignement. Démobilisé à la suite d'une blessure grave, il reprit ses cours en Hollande en 1917 et 1918. En 1919, le voici à Strasbourg, chargé du cours de Langue et de Littérature françaises du moyen âge et de la renaissance. 1922 le trouve enfin à la Sorbonne. Gustave Cohen a passé la dernière guerre aux États-Unis d'Amérique, où il a collaboré à l'organisation d'un enseignement supérieur d'esprit européen.

L'œuvre de Gustave Cohen est singulièrement vaste et importante. Elle touche à de nombreux domaines, depuis la pédagogie jusqu'à l'histoire littéraire, du moyen âge à nos jours, et la linguistique. Connaisseur averti du théâtre médiéval, tour à tour commentateur sensible et habile de Ronsard et de Valéry, Gustave Cohen a traité tant de problèmes qu'on ne saurait songer ici à citer tous ses travaux.

Retenons, pêle-mêle par date d'édition, les titres les plus saillants de cette œuvre attachante : *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge* (Paris, Champion, 1906); *Rabelais et le théâtre* (Paris, Champion, 1911); *Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle* (Paris, Champion, 1920); *Mystères et moralités du manuscrit 617 de Chantilly* (Paris, Champion, 1920); *Ronsard, sa vie et son œuvre* (Paris, Boivin, 1924); *Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501* (Paris, Champion, 1925); *Le séjour de Saint-Evremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française* (Paris, Champion, 1926); *Le théâtre en France au moyen âge* (2 vol., Paris, Rieder) : I. *Le théâtre religieux*, 1928 et II. *Le théâtre profane*, 1931; *Un grand romancier d'amour et d'aventures au XII^e siècle : Chrétien de Troyes et son œuvre* (Paris, Boivin, 1931); *La littérature, origine et évolution* (dans *L'Évolution humaine des origines à nos jours*, Paris, Quillet, 1934); *Chrétien de Troyes. Œuvres choisies*, avec introduction et notes (Paris, Classiques Larousse, 1936); *Ronsard, Œuvres Complètes*, édition critique (2 vol., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1938); *La grande clarté du moyen âge* (New-York, 1943).

En 1904 est proclamé un seul docteur en philologie romane : Émile GÉRARD. Sous le nom de Gérard-Gailly, celui-ci a fait une intéressante carrière de journaliste et d'écrivain. Il publia en 1909, à Paris, un bel ouvrage sur *Un académicien grand seigneur et libertin au XVII^e siècle : Busy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amis*. On lui doit aussi des ouvrages pleins d'intérêt, consacrés à la personne et à l'œuvre de Gustave Flaubert : *L'unique passion de Gustave Flau-*

bert : « Madame Arnoux »; *Autour de Gustave Flaubert*; *Les véhémences de Louise Colet*; *Flaubert et Daniel Darc*. Récemment, il a donné encore un excellent roman, *Le coin où le veau est mort* (Bruxelles, 1945), une sympathique étude de l'enfance qui le plaçait à côté d'André Lichtenberger.

En 1905 vont sortir Louis POPULAIRE (tué au cours de la guerre 1914-1918), Georges BODART, qui devint lecteur, puis professeur à l'Université d'Erlangen, et Lucien-Paul THOMAS.

Lucien-Paul Thomas (1880-1948) passa la première partie de sa carrière en Allemagne, à l'Université de Giessen, où il fut lecteur de 1905 à 1911, puis professeur de littérature française et de littératures romanes de 1911 à 1914. La guerre le ramena en Belgique, où il fut attaché à l'Athénée Royal de Liège jusqu'en 1920, date à laquelle l'Université de Bruxelles l'appela à enseigner l'Histoire approfondie des littératures romanes, l'Histoire de la littérature espagnole, la Grammaire historique du français, la Grammaire comparée des langues romanes, l'Encyclopédie de la philologie romane. Il devait également expliquer les auteurs français (candidature) et diriger des exercices philologiques.

La bibliographie des œuvres de Lucien-Paul Thomas est extrêmement abondante : il n'est pas un domaine de l'histoire littéraire des pays romans auquel il ne se soit intéressé. Ne pouvant mentionner ici que les études les plus originales ou les plus importantes, on signalera *Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne. Les origines et l'évolution* (1909, 192 pages); *Gongora et le gongorisme, considérés dans leurs rapports avec le marinisme* (1910, 184 pages; 2^e éd. en 1911); *Les Idylles et les Songes de Pio Baroja* (1913, 80 pages); *Don Luis de Gongora y Argote. Introduction, traduction et notes* (1932, 170 pages), où L.-P. Thomas s'affirme comme un hispanisant de premier ordre.

Médiéviste, il a consacré de longues études à résoudre le difficile problème que pose le *Sponsus* : *La versification et les leçons douteuses du Sponsus (texte roman)* (Romania, LIII, 1927, pp. 43-81) et *Les strophes et la composition du Sponsus (textes latin et roman)* (Romania, LV, 1929, pp. 45-112).

Dans les dernières années de sa vie laborieuse, L.-P. Thomas s'est intéressé passionnément à la structure et au rythme du vers français, ce qui nous a valu son livre attentif sur *Le vers moderne, ses moyens d'expression, son esthétique* (t. XVI des *Mémoires de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, 1943, 251 pages).

L.-P. Thomas était membre correspondant de l'Academia Española et avait été élu le 8 décembre 1934 à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.

En 1906, un nouveau docteur sort de la section liégeoise : Pierre LAROCLETTE, à qui l'on doit de nombreux manuels à l'usage de l'enseignement moyen et qui devint, en 1928, Inspecteur des Écoles normales.

1908 vit sortir Fernand GÉRARD et Gustave CHARLIER.

Gustave Charlier s'en fut alors étudier à Paris (où il fréquenta la Sorbonne, le Collège de France et l'École Pratique des Hautes Études), puis à Bonn et à Florence. En 1912, ce brillant disciple de Wilmotte, dont il allait être pendant de longues années l'ami et le confident de chaque jour, se vit charger de plusieurs cours à l'Université de Bruxelles, qui le promut professeur ordinaire en 1919. Depuis lors, ce maître de l'histoire littéraire a été appelé bien des fois comme professeur d'échange ou comme conférencier dans les facultés de France, d'Angleterre et des États-Unis d'Amérique.

Il serait impossible de citer tous les articles que G. Charlier a donnés à tant de revues de philologie ou d'histoire littéraire et à tant de « mélanges » offerts à des collègues. En se bornant aux livres qu'il a signés, on se trouve déjà devant une liste fort longue, où tout est d'ailleurs important : comme études, voici *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français* (1912), *Manzoni et Torquato Tasso* (dans la Collection des Cent chefs-d'œuvre étrangers); *De Ronsard à Victor Hugo, problèmes d'histoire littéraire* (1931), *Les lettres belges depuis 1830* (dans Bédier et Hazard, *Histoire illustrée de la Littérature française*), *Stendhal et ses amis belges* (1931), *Passages. Essais* (Renaissance du Livre, 1947, 205 p.), *Le mouvement romantique en Belgique*, (1948).

Comme éditions de textes, voici : Honoré d'Urfé, *Les Amours d'Alceon* (1920); Prince de Ligne, *Lettres à Eugénie sur les spectacles* (1922); Lamartine, *Graziella*; O. Pirmez, *Jours de solitude* (1932); Cl. de Bassecourt, *Trage-comédie pastorale* (1931).

Gustave Charlier est membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (depuis 1921) et de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Lettres).

La promotion de 1911 comporte de plus nombreux noms. Sortent cette année-là Georges VRANCKEN, aujourd'hui décédé, Jules GOHY, qui sera préfet de l'Athénée Royal de St-Gilles, Georges LOCKEM, conservateur du château-musée et des archives de Gaesbeek en 1922, Fabrice POLDERMAN, qu'on trouvera attaché en 1919 comme chargé de cours à la section de philologie germanique de l'Université de Gand, où il deviendra professeur ordinaire en 1925, Edgard RENARD et Jules DECHAMPS.

Ces deux derniers doivent retenir davantage l'attention. Edgard Renard fut lecteur de français en Allemagne avant 1914, puis professeur de rhétorique française à l'Athénée de Liège. Ce travailleur probe et consciencieux fournit, dans le domaine de la dialectologie et plus spécialement de la toponymie wallonne, une œuvre qui est loin d'être négligeable. Plusieurs de ses mémoires toponymiques, présentés aux concours de la Société de Littérature Wallonne, obtinrent de flatteuses distinctions : ce sont la *Toponymie de la Commune de Dolembreux*, la *Toponymie de la Commune d'Esneux* et la *Toponymie*

de la Commune de Villers-aux-Tours, qui forment le tome 61, 1926, des *Bulletins* de ladite Société.

Membre de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie depuis 1927, E. Renard a publié dans les *Bulletins* de cette institution de nombreux travaux : articles de méthode, glossaires toponymiques (toponymie de la commune de Lantin, *Bull. Comm. Roy. Top. et Dial.*, VI; de Hody, même *Bull.*, XII; de Tavier-en-Condroz, même *Bull.*, XV; d'Heure-le-Romain, même *Bull.*, XVII). On lui doit aussi la *Toponymie de Vostem et de Rocour-lez-Liège* (1934) et des *Glanures toponymiques* (*Bull. Comm. Roy. Top. et Dial.*, IX, X, XI, XIII, XV, XVIII) toujours très suggestives et pleines d'intérêt, qui apportent, à l'aide d'une documentation remarquable, la solution de plus d'un délicat problème. Il donna en outre, dans la collection « Nos Dialectes », la traduction des nouvelles wallonnes de Joseph Calozet et une notice sur les comédies de H. Simon.

Jules Dechamps avait présenté une thèse sur *Stendhal et Napoléon*. Alors qu'il avait commencé sa carrière professorale à l'Athénée de Jeunes Filles et à la Section Normale Moyenne de Gand (1911-1914), la guerre conduisit Jules Dechamps en Grande-Bretagne, où, de 1917 à 1919, il fut professeur de rhétorique française au Lycée de Londres et à l'Institut Français du Royaume-Uni. Dès 1917, il avait été appelé aux fonctions de lecteur à l'Université de Londres. Il y fut nommé maître de conférences en 1919, pour devenir ensuite, en 1924, directeur du département des études françaises à East London College. En 1930, il devait accéder au rang de professeur ordinaire.

Jules Dechamps a collaboré à de nombreuses revues littéraires belges et étrangères, mais ce sont ses ouvrages sur Stendhal, sur Napoléon 1^{er} et sur Chateaubriand qui ont assuré sa réputation chez les historiens de la littérature, des idées et de la société. Citons *Sainte-Beuve et le sillage de Napoléon* (fasc. XXX de la *Bibl. de la Fac.*, 1922, 177 pages), *Stendhal et De Potter* (1925), *Stendhal et l'Espagne* (1926), *Sur la légende de Napoléon* (*Bibl. de Littérature comparée*, t. 73, IX-276 pages, 1931), *Chateaubriand politique sous l'œil des Anglais, Chateaubriand en Angleterre* (Paris, 1933).

En 1912 furent proclamés docteurs Stéphane DAUBY et Alfred HUMBERS, qui a vu imprimer dans la « Bibliothèque de la Faculté » une *Etude sur la langue de Jean Lemaire de Belges* (fasc. XXVI, 1921, 244 pages), où il a bien défini l'originalité du vocabulaire de cet auteur qui mérite une place importante dans l'histoire de la langue française.

En 1913 sont proclamés deux docteurs : Servais ÉTIENNE, qui sera chargé de cours en 1923 (voir cette date) et Louis BOUMAL.

Louis Boumal (1890-1918) ne fut qu'un an professeur au Collège communal de Bouillon avant de partir pour la guerre où il devait

trouver la mort. Ce jeune écrivain au talent prometteur avait publié déjà, en 1910, des *Poèmes en deuil*, et, en 1913, un curieux poème, *La Repentance Tristan*, où quelques épisodes de la légende de Tristan et Iseut se trouvent transposés sur le bord de l'Ourthe. Trois essais également, dont *Diderot et quelques artistes wallons* (1912). Mais c'est la guerre et ses souffrances qui lui inspirent ses plus beaux vers, pleins d'ardeur et d'amertume : *Le jardin sans soleil* (1919), *Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière* (1919). Louis Boumal, mort avant d'avoir pu donner toute la mesure de son talent, laissait aussi quelques essais critiques. Ses œuvres furent réunies en volume par les soins de l'amicale piété de Marcel Paquot.

Après le long hiatus de la première guerre mondiale, on voit sortir, en 1919, Jean DEPAYE qui, sans quitter l'enseignement, fera une brillante carrière de journaliste, Jean JACOB, auteur d'une étude sur *André Van Hasselt* couronnée par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (1924), et Robert VIVIER, dont il sera question à la date de 1929, qui est celle de son entrée comme professeur à l'Université.

1919 voit entrer à la Faculté Antoine GRÉGOIRE (né en 1871). Docteur en philologie classique en 1893, Antoine Grégoire reçoit à ce moment un cours facultatif de phonétique. En 1921, il est chargé du Cours facultatif d'orthophonie, et, en 1926, il reprend l'enseignement du latin vulgaire. Il devait devenir par la suite professeur ordinaire à la section de philologie classique (1929). Outre *Les Vices de la parole* (1923), un *Petit traité de linguistique* (1923, 2^e éd.), *La linguistique* (Paris, 1939), épinglons dans son abondante bibliographie, parmi des travaux de phonétique et de philologie, son étude *Edmond — Puxi — Michel. Les noms et les surnoms de trois enfants* (Bibl. de la Fac., fasc. LXXXVI, 1939, 188 pages) et surtout son important ouvrage *L'apprentissage du langage : t. I, Les deux premières années; t. II, La troisième année et les années suivantes* (Bibl. de la Fac., fasc. LXXIII, 1937, 288 pages, et CVI, 1947, 491 pages).

1920 marque une date importante dans la vie de notre section de philologie romane. C'est alors, en effet, que deviennent professeurs deux maîtres des études wallonnes, Jean Haust et Jules Feller. Deux cours nouveaux avaient été institués : l'*Histoire de la littérature wallonne*, confiée à Jules Feller, et l'*Étude philologique des dialectes wallons*, confiée à Jean Haust.

Jules FELLER (1859-1940), sorti de l'École normale des Humanités en 1883, ne fut donc pas l'élève de Maurice Wilmotte, plus jeune que lui, mais il fut attiré très tôt vers les croyances et les parlers populaires par l'épanouissement des études de folklore dû à Eugène Monseur et par le renouveau que la philologie wallonne connut à partir de 1890.

Tout au long de la belle carrière qu'il fit à l'Athénée Royal de Verviers, où il forma de remarquables élèves, il enrichit son enseignement humaniste des recherches personnelles qu'il menait avec autant de patience que d'enthousiasme. Quand ils voulurent lui offrir, en 1912, un choix de ses meilleures études, les *Notes de philologie wallonne*, ses élèves et ses amis durent choisir dans une production extrêmement riche de folkloriste et de dialectologue.

De 1896 à 1911, il avait d'ailleurs collaboré à la *Faune populaire* et à la *Flore populaire* d'Eugène Rolland et Henri Gaidoz; en 1897, il avait composé une *Phonétique du gaumais et du wallon comparés*; en 1900, il avait publié, avec un soin jaloux, les textes de son cher *Bethléem verviétois* (3^e éd. revue en 1931). A la Société de Littérature Wallonne, où il avait été élu membre titulaire en 1895, Jules Feller proposa et fit admettre, pour la notation de nos patois, un élégant système orthographique qui a fini par s'imposer à l'usage. Son *Essai d'orthographe wallonne* (1900) ne visait d'ailleurs pas seulement à aider les écrivains du terroir, mais devait surtout servir à la composition du *Dictionnaire Général des Parlers romans de Belgique*, préparé par la Société et dont un *Projet*, auquel Jules Feller collabora généreusement, vit le jour en 1903.

Il serait trop long de citer les titres des innombrables contributions de philologie ou de critique littéraire données par Jules Feller au *Bulletin du Dictionnaire Wallon* (à partir de 1906), à *Wallonia*, à la *Vie Wallonne*, au *Bulletin* et à l'*Annuaire* de la Société de Littérature Wallonne, puis à la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (de 1922 à 1929) et au *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie* (à partir de 1928). On mentionnera seulement ses toponymies de Petit-Rechain, Dison et Hodimont, de Grand-Rechain, Lambremont et Wegnez, de Jalhay, qui sont autant de gros ouvrages.

On rappellera sans plus ses éditions nombreuses et importantes de textes wallons des XVII^e et XVIII^e siècles, parmi lesquels le *Chat volant* de Verviers (1640). Ne lui doit-on pas aussi, à côté de multiples rapports sur les concours littéraires et philologiques de la Société, une édition des œuvres du poète verviétois Martin Lejeune et la monumentale *Anthologie des Poètes wallons de Verviers* (1928, 623 pages), qu'il composa avec son ami Jean Wisimus? N'est-il pas encore l'auteur du magnifique *Traité de versification wallonne* (303 pages) où nos écrivains peuvent trouver à la fois des leçons de technique poétique et un enseignement incomparable de style et de bon goût.

Inventeur de l'orthographe wallonne, conseiller inlassable des « auteurs wallons », découvreur infatigable des origines et de l'histoire de nos dialectes, critique ingénieux des méthodes de l'étymologie, mais aussi de la toponymie et de l'anthroponymie wallonnes, Jules Feller fut en outre un maître remarquable, tant à l'Université (de 1920 à 1930) que dans l'enseignement moyen.

Jules Feller fit partie, dès leur fondation, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (1920) et de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie (1926) (1).

Jean HAUST (1868-1946) est le plus jeune et le plus grand des trois maîtres qui, sous l'impulsion de Maurice Wilmotte, ranimèrent la dialectologie wallonne après 1885 et l'illustrèrent ensuite pendant un demi-siècle.

De formation classique, il était sorti de l'École normale des Humanités en 1889, sans avoir été initié à l'étude des parlers vivants. C'est par une irrésistible vocation qu'il fut entraîné bientôt à des recherches de dialectologie, dans le sillage de Maurice Wilmotte, à qui il offrit, dans les *Mélanges Wallons* de 1892, son premier travail sur nos patois. Pendant plus de cinquante ans, il allait dès lors donner tous les instants de ses loisirs à ce qu'il considérait comme sa véritable mission : l'étude du wallon. Il prendra dans ce domaine une telle importance que son élève et son successeur, Louis Remacle, a pu écrire, dans la notice qu'il lui consacre dans l'*Annuaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* (t. 17, 1949) : « peu à peu, au fur et à mesure qu'on avançait dans la dialectologie wallonne, on constatait que, dans ce domaine, peu de choses s'étaient faites en dehors de Haust : il avait tant travaillé, tant réalisé lui-même qu'il incarnait vraiment les études wallonnes » (p. 55).

Professeur à l'Athénée Royal de Liège (à partir de 1892), puis chargé de cours à l'Université, où il professera l'*Etude philologique des dialectes wallons* de 1920 à 1938, et l'*Histoire de la littérature wallonne* de 1930 à 1938, Jean Haust fut élevé au rang de professeur ordinaire à titre honorifique en 1932.

Dès 1897, au sein de la Société de Littérature Wallonne, il fut, au secrétariat, la cheville ouvrière de toutes les entreprises et de toutes les tâches, organisant et jugeant les concours, revoyant les rapports de ses confrères et les œuvres des lauréats, dirigeant et corrigeant toutes les publications — annuaires et bulletins, puis *Bulletin du Dictionnaire wallon* — menant les enquêtes auprès des correspondants ou sur le terrain, apportant partout la puissance irrésistible de son savoir, de son sens critique et de sa ténacité.

Même si l'on estime devoir s'en tenir aux plus importants de ses ouvrages, la liste est déjà singulièrement longue.

(1) Sur la personne et l'œuvre de Jules Feller, on pourra consulter la *Notice sur Jules Feller* de M. DELBOUILLE (*Annuaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, 1946, 41 pages), *Jules Feller*, par René FOHALLE (*Les Dialectes belgo-romans*, V, 1946, pp. 90-110), *In memoriam Jules Feller*, par Maurice PRON (*Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*, XVIII, 1944, pp. 258s). La bibliographie complète des œuvres de Jules Feller se trouve : 1° dans ses *Notes de philologie wallonne*, pp. 19-28 (des débuts à 1911); 2° dans la troisième édition (1931) du *Beiblém verwiets* (pp. 125-139) (1912-1931); 3° dans l'*In memoriam* de Maurice PRON, pp. 35-39 (1931-1940). Voir aussi le *Liber Memorialis de L'Université de Liège de 1867 à 1935* (tome I, 1936, pp. 539-544).

En 1921, il publie les plus anciens poèmes wallons alors connus : *Le dialecte liégeois au XVII^e siècle. Les trois plus anciens textes* (dans la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres). En 1923 paraît son magistral recueil d'*Étymologies wallonnes et françaises*, qui faisait l'admiration d'Antoine Thomas et qui obtint le Prix Volney de l'Institut de France. En 1924, il réédite avec des notes *Li Voyèdje di Tchaufontaine*. En 1925-1926 il publie sa magnifique étude sur le vocabulaire de *La Houillerie liégeoise* (en collaboration avec G. Massart et G. Sacré).

En même temps qu'il collabore au *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*, où il établit chaque année, de 1928 à 1945, le bilan de la philologie wallonne, Jean Haust conduit ses enquêtes dans tous les coins du pays en vue d'un *Atlas* dont il a conçu le projet. En même temps, il fait paraître la Collection « Nos Dialectes », où il publie de nombreuses œuvres wallonnes, anciennes ou modernes : *Tâtî l' Pèriquit*, d'E. Remouchamps (1934), *Le Mayeur ruiné par sa charge ou Simon le Scrint* (dialecte de Verviers, 1760; en 1934), *Li Pan de bon Diu* de Henri Simon (1935); *Quatre Comédies liégeoises : Li Bleû-Bêbe; Sêche i bêche !; Li Neûre Poye; Janète* de Henri Simon (1936); *Quatre Dialogues de Paysans* (1631-1636; en 1939); *Dix pièces de vers sur les femmes et le mariage* (17^e siècle; en 1941).

Jean Haust collabore aux *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, à la *Vie wallonne* et aux *Dialectes Belgo-Romans*; il rédige les *Glossaires philologiques* annexés à l'édition des *Régestes de la Cité de Liège* d'Émile Fairon.

Dès lors, Meyer-Lübke et W. von Wartburg prennent son avis pour tout ce qui concerne nos patois dans le *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* du premier et dans le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* du second.

En 1941, Jean Haust devait donner, dans les publications de l'Académie, l'édition savante de deux importants documents linguistiques du moyen âge wallon : le *Médecinnaire liégeois du XIII^e siècle*, suivi d'un *Médecinnaire namurois du XV^e siècle*.

L'œuvre capitale de Jean Haust restera pourtant son triptyque sur *Le dialecte wallon de Liège*, qui comporte comme premier panneau le *Dictionnaire des rimes ou Vocabulaire français-liégeois groupant les mots d'après la prononciation des finales* (1927), comme deuxième panneau le superbe *Dictionnaire liégeois* (1929-1933) et comme troisième panneau le *Dictionnaire Français-Liégeois* qui a paru en 1948 par les soins de M. Élisée Legros.

Le *Dictionnaire Liégeois* (736 pages à deux colonnes, 73 illustrations, une carte) fait l'admiration des dialectologues de tous les pays, qui voient en lui le plus beau et le meilleur dictionnaire dialectal qu'on ait publié à l'heure présente. Le *Dictionnaire Français-Liégeois* (510 pages, 107 illustrations), pourtant, le corrige et l'enrichit encore, au point d'approcher de bien près une très difficile perfection.

En fait, l'ensemble des trois volumes consacrés au *Dialecte Wallon de Liège* par Jean Haust est le plus magnifique hommage qui ait été rendu à la vitalité de nos patois et à nos origines latines. Quand aura paru l'*Atlas* des dialectes romans de Belgique, préparé par Jean Haust et publié par ses disciples, nos patois seront de tous les parlers populaires vivants ceux qui auront été inventoriés et analysés avec le plus de soin et d'érudition.

Il est heureux que Jean Haust ait trouvé parmi ses élèves les trois jeunes wallonisants qui continuent l'œuvre des anciens. Nous aurons plus loin l'occasion d'esquisser les portraits de Louis Remacle et de Maurice Piron, mais il nous faut ici, sous peine d'omission grave, signaler la compétence et l'ardeur au travail qui ont assuré déjà une grande autorité à M. Élisée LEGROS, venu comme son maître de la philologie classique pour se consacrer tout entier à la dialectologie wallonne. Il serait injuste de ne point accueillir au sein de l'école liégeoise de philologie romane ce troisième fils spirituel de Jean Haust, qui a déjà tant fait pour le renom de notre Université.

En 1939, ses amis et ses élèves ont offert au maître un copieux recueil de *Mélanges de Linguistique romane*.

Jean Haust fut membre, dès leur fondation, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises en 1920 et de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie en 1926 (1).

En 1921 sortent Marcel PAQUET, Camille KEMPENEERS, Henri SCHMETZ et Jacques GOB, qui feront tous carrière dans l'enseignement moyen. Puis, l'année suivante, sont proclamés docteurs Marguerite MARÉCHAL, Max DEFLEUR, qui sera préfet de l'Athénée Royal de Namur, Armand PHILIPPART, Raymond THYS et Paul THYOU, professeur de rhétorique à Chimay.

Avec l'entrée dans l'enseignement supérieur de Servais ÉTIENNE, 1923 marque, pour les romanistes liégeois, une date importante. Né en 1886, docteur en Philosophie et Lettres en 1913, Servais Étienne se voit confier, en 1923, le cours d'Explication approfondie d'auteurs français (temps modernes) en remplacement de Maurice Wilmotte; il succède en même temps à Auguste Doutrepoint dans l'enseignement

(1) Sur la personne et l'œuvre de Jean Haust, on peut consulter *Jean Haust* (1868-1946), par Élisée LEGROS, *Bull. de la Comm. Roy. de Top. et de Dial.* XX, 1946, pp. 21-40; *Jean Haust ou la philologie vivante* par Maurice PIRON (*La Vie Wallonne*, XXI, 1947, pp. 10-24); *Jean Haust* (1868-1946), par Louis REMACLE (*Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XXV, 1947, pp. 1101-1108); *Jean Haust* (1868-1946), par Louis REMACLE (*Annuaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, 17, 1949, pp. 47-78); *In Memoriam Jean Haust*, par Maurice PIRON (*Annuaire de la Commission communale d'Histoire de l'ancien Pays de Liège*, n° V, t. III, 1947, pp. 773-781. Cf. aussi les articles de J. JUD (*Vox Romanica*, 9, 1946-1947, pp. 396-400), et d'A. DOPPAGE (*Les Dialectes belgo-romans*, V, 1946, pp. 197-202); on trouvera d'autres références encore dans le *Bull. de la Comm. Roy. de Top. et de Dial.*, 21, 1947, p. 162; et 22, 1948, p. 401. La bibliographie de Jean Haust pour les années 1890-1939 a été publiée dans les *Mélanges de Linguistique romane*, pp. 7-19; pour les années 1939-1946, on consultera l'étude d'Élisée LEGROS citée ci-dessus.

de l'Histoire des littératures modernes et de l'Encyclopédie de la philologie romane. En 1929, il est chargé, après le décès d'A. Doutrepont, de faire le cours d'Histoire de la littérature française. Il abandonne en 1930 le cours d'Encyclopédie, mais il reçoit un cours d'Exercices philologiques sur les langues romanes et spécialement le français.

Son action, à l'intérieur de la section de philologie romane, est profonde. Après avoir donné un travail magistral sur *Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la Nouvelle Héloïse jusqu'aux approches de la Révolution* (1922) et une étude sur *Les sources ae « Bug-Jargal », avec, en appendice, quelques sources de « Han d'Islande »* (Bruxelles, 1923), il publie en 1933 l'œuvre décisive pour sa conception de nos études et de notre enseignement, *Défense de la philologie* (Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. LIV, 73 pages; réédité en 1947 dans la Bibliothèque de problèmes scientifiques et culturels d'actualité, Collection « Savoir »).

De la doctrine définie dans cet ouvrage plein d'idées claires et fermes, les *Expériences d'analyse textuelle en vue de l'explication littéraire. Travaux d'élèves* (Bibl. de la Faculté, fasc. LXX, 1935, 145 pages) paraissent une suggestive application. Servais Étienne se dresse contre les excès des disciples de Gustave Lanson. Il est vain et dangereux de vouloir expliquer les textes littéraires par recours à une documentation qui leur est étrangère, et notamment par la biographie des écrivains. Un texte littéraire doit s'expliquer par l'analyse de ses éléments, par une lecture attentive et perspicace tendant à voir comment l'œuvre est conçue et composée. En fait, Servais Étienne a introduit et magnifiquement imposé, dans nos études, au sein de l'école liégeoise, une conception fort personnelle et très féconde du fait littéraire considéré pour lui-même et dans son essence.

Servais Étienne est membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises depuis 1938.

En 1923, Maurice Wilmotte ayant été déchargé du Cours facultatif de latin vulgaire, celui-ci est confié à son élève Eugène ULRIX (1876-1936), qui avait obtenu le titre de docteur en 1899 et qui s'était fait connaître par divers travaux. On retiendra surtout son livre sur *De Germaansche Elementen in de Romaansche Talen. Proeve van een Germaansch-Romaansch Woordenboek* (Gand, 1907) et une *Grammaire classique de la langue française contemporaine* (1910; 4^e éd., Liège, 1932). Appelé à l'Université de Gand en 1925, où il alla enseigner le latin et la philologie romane, Eugène Ulix abandonnera son cours de Latin vulgaire à Liège en 1926 (1).

(1) Sur la personne et l'œuvre d'Eugène ULRIX, on consultera notamment la notice nécrologique qui lui a été consacrée par G. DE POERCK dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. 15, 1936, pp. 1296-1299.

La promotion de 1923 comprend quatre docteurs : Jules DOUTREPONT, professeur à l'Athénée de Liège, Arthur CONTENT, professeur à l'Athénée Royal et à l'Université du Travail de Charleroi (1925), Maurice DELBOUILLE et Marcel PAQUOT, que l'Université appellera comme professeurs respectivement en 1929 et en 1932 (dates auxquelles nous renvoyons ici).

En 1924 sortent Prosper COULÉE, André GÉRARD, Robert GRAMME, Marcel RIGAUD, Joseph SERVAIS, Paul THIRY (auteur de manuels), qui feront carrière dans l'enseignement moyen, et Jean RANSELOT. Joseph Servais sera un temps professeur au Lycée du Caire. Robert Gramme, professeur à l'Athénée Royal de Charleroi en 1924, puis à l'Université du Travail de Charleroi en 1925, a trouvé la mort, durant la dernière guerre, dans un camp de concentration allemand.

Plusieurs diplômés de docteurs sont encore décernés en 1925 : ceux de Laurent LOMBARD, qui publia, en 1932, une bonne étude sur *La vitalité romane de Malmedy*, et qui a consacré de nombreux volumes à exalter les vertus des combattants et des résistants des deux guerres; d'Élisabeth MAGNETTE, auteur d'un intéressant mémoire sur *Tristan*, entrée depuis en religion; de Jean SERVAIS, Émile STRIVET, Jean GOB, Robert GRAFÉ, Olivier MICHEL, Pol RUTTEN et LÉON PAQUOT.

Léon Paquot († 1947) fut successivement professeur à l'École Moyenne française des Pupilles de l'Armée, puis aux athénées d'Arlon et de Liège. Essayiste, conteur et romancier, Léon Paquot-Pierret publia plusieurs ouvrages de critique littéraire : un *Archipel littéraire* (1933), deux volumes de critique épistolaire parus sous le titre de *La Verge et la palme* (I, 1942; II, 1945) et divers manuels. De ses œuvres d'imagination, retenons un volume de contes, *Flèches au cœur* (1934) et *Le Bonheur des autres* (1937).

En 1926 sont diplômés Lucie DAMAS, Germaine DELACOURT, Georges DELHEUSY, Joseph FONSNY, Suzanne PAHAUT, Betsy THONNARD, Paule BAUÈS, René BEEKEN (aujourd'hui préfet des études de l'Athénée Royal de Herstal), Albert GRÉGOIRE et Gaston LIMAGE (préfet des études de l'Athénée Royal de Bouillon).

Viennent ensuite, en 1927, Émile FOSSOUL, Maurice DUMONT, Pol PIERROT, qui fera au Congo belge une carrière administrative, Élisabeth GRÉGOIRE et Georges POULET. Ce dernier, lecteur à l'Université d'Édimbourg en 1927, y fera sa carrière comme chargé de cours d'abord, puis professeur, et il prendra la succession de son compatriote Charles Saroléa. Il a publié notamment un roman, *La Poule aux œufs d'or*, sous le nom de Georges Thialet, et, en 1949, des *Études sur le Temps humain*.

A la même promotion appartient Georges JARBINET, professeur à l'Athénée Royal de Herstal, à qui l'on doit un mémoire couronné

par l'Académie, *Les sources du roman populaire à l'époque romantique* (1932) et un livre fort intéressant sur *Les Mystères de Paris*, d'Éugène Sue (Collection des Grands événements littéraires, Paris, 1932). G. Jarbinet porte aussi un vif intérêt à la région malmédienne, et on lira avec plaisir, dans *La Vie Wallonne*, des pages attachantes sur *Les Survivances françaises en Wallonie malmédienne* (t. 21, 1947, pp. 179-195).

Dans la série des docteurs sortis en 1928, on trouve, à côté de Robert MATHY, Rita LEJEUNE, qui sera chargée de cours en 1939, et Edmond GRÉGOIRE, qui a vu accueillir dans la « Bibliothèque de la Faculté » la bonne étude qu'il avait consacrée à *L'Astronomie dans l'œuvre de Victor Hugo* (fasc. LVII, 933).

En 1929, on voit sortir Germaine DEGUELDRE, Auguste DEOM, Jacques EUBELÉN, Madeleine HENRY, Lambert WERSON.

La même année meurt Auguste Doutrepoint, dont les cours vont être repris, pour la plus grande partie, par Maurice Delbouille, par Fernand Desonay et par Robert Vivier.

Né en 1903, docteur en 1923, Maurice DELBOUILLE entre à la section de philologie romane pour y enseigner tout à tour, à partir de 1929, la Grammaire historique du français, l'Explication d'auteurs français du moyen âge; à partir de 1930, l'Explication d'auteurs latins du moyen âge (candidature en histoire), les Exercices philologiques sur les langues romanes et spécialement le français, les Notions de grammaire historique du français, le cours d'Interprétation à livre ouvert de textes français antérieurs à l'âge classique et explication approfondie d'auteurs français (moyen âge). L'admission à l'Éméritat de Maurice Wilmotte (1931) lui donne encore la Grammaire comparée des langues romanes. Professeur ordinaire en 1936, Maurice Delbouille a été élu membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises le 11 avril 1940.

L'activité de M. Delbouille est multiple. Médiéviste, il s'est attaché à l'édition de textes anciens, parmi lesquels on retiendra surtout *Le tournoi de Chauweny*, par Jacques Bretel. Édition complète (Bibl. de la Faculté de Phil. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. XLIX, 1932, CII-192 pages), et *Le Roman du castelain de Couci et de la dame de Fayel par Jakemes*, Édition établie à l'aide des notes de J. E. Matzke (Paris, Société des Anciens Textes Français, 1936, XCV-309 pages). Il donne, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, une série d'articles sur des *Problèmes d'attribution et de composition*, t. XI, 1932, et t. XII, 1933) et collabore aux *Mélanges Haust*, en 1939, par un *Essai sur la genèse des Nativités wallonnes de Chantilly et sur leur adaptation française du XVII^e siècle* (pp. 97-125).

Philologue wallon, il reprend et complète le bel ouvrage de son ancien maître Auguste Doutrepoint : *Les Noël's Wallons. Nouvelle édition enrichie de nombreux textes inédits établie à l'aide des notes d'Auguste Doutrepoint* (Paris-Liège, 1938, 350 pages) et publie en 1950,

à l'usage des classes, une *Petite Anthologie liégeoise. Choix de textes wallons (XVII^e-XX^e siècle)*. Il déploie, à l'intérieur de la Société de Langue et de Littérature Wallonnes, une grande activité; il donne plusieurs articles dans le *Bulletin du Dictionnaire Wallon*, dont il assure par ailleurs la publication pendant plusieurs années; en même temps, il s'occupe de l'édition de plus d'un *Bulletin* de la Société.

Robert VIVIER (né en 1894, docteur en philologie romane en 1919) entre à la Faculté de Philosophie et Lettres comme chargé du Cours facultatif d'italien en remplacement d'Auguste Doutrepoint. En 1931, il reçoit le Cours d'explication d'auteurs français (candidature), en 1932 celui d'Histoire approfondie des littératures romanes et enfin, en 1949, le cours d'Introduction à l'histoire des principales littératures modernes et notamment des littératures française et flamande, rendu vacant par le décès de Victor Bohet.

Les publications de Robert Vivier sont diverses. Il faut tout d'abord saluer en lui le romancier et le poète, titulaire de plusieurs prix littéraires, et que son talent vient de faire élire à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (mai 1950). Citons, entre autres, des poèmes : *La Route incertaine* (1921), *Le ménétrier* (1924), *Déchirures* (1927), *Le Miracle enfermé* (1939), des proses : *La Plaine étrange* (1923), *Non* (roman, 1931), *Folle qui s'ennuie* (1933) et récemment *Mesure pour rien*.

Il nous faut souligner la place qui revient à son livre sur *L'originalité de Baudelaire*, dont l'éloge n'est plus à faire et qui fut couronné par l'Académie (Bruxelles, 1927, 342 pages; 2^e éd., 1928). Après une traduction : *Sœurs en croix*, roman par Alexéï Remizov, traduit du russe avec une introduction (Collection des prosateurs étrangers modernes, Paris, 1929, 235 pages), Robert Vivier accorde ses soins à la littérature italienne et publie en 1934 *Ugo Foscolo. Introduction, traduction et notes* (Collection des cent chefs-d'œuvre étrangers, Paris, 264 pages), — en 1942, *Aldo Capasso. Poèmes choisis; — La Vita Nuova, La Divine Comédie, Introduction, traduction d'extraits et notes* (Collection des Classiques Labor, Bruxelles, 2 vol.) et enfin *La belle Hôtesse, de Carlo Goldoni. Introduction, traduction et notes* (Collection des Classiques Labor, Bruxelles). Robert Vivier a aussi donné de nombreuses études littéraires à différentes revues.

Fernand DESONAY (né en 1899) est docteur en philologie romane de l'Université de Louvain depuis 1922. Il ne figure donc pas parmi les élèves de Maurice Wilmotte. C'est en 1929 qu'il entre à l'Université de Liège, où il recueille, lui aussi, une part de la succession d'Auguste Doutrepoint : le cours d'Histoire approfondie des littératures romanes et celui d'Exercices philologiques sur les langues romanes et spécialement le français. En 1930, il succède à S. Étienne dans l'enseignement de l'Encyclopédie de la philologie romane; en 1932, il est chargé du cours d'Explication de textes français du moyen âge (candidature histoire).

L'œuvre de Fernand Desonay est vaste; elle montre un esprit curieux aussi bien de la littérature médiévale que des lettres contemporaines. Pour ce qui regarde le moyen âge, F. Desonay se fait notamment l'éditeur et l'historien d'une curieuse figure des lettres anciennes, Antoine de La Sale, auquel il consacre plusieurs volumes; des éditions de textes d'abord : *Le Petit Jehan de Saintré d'Antoine de la Sale*. Édition critique avec introduction et notices (en collaboration avec Pierre Champion), Paris, (1926), 1927, 423-LXXXIV pages; *Le Paradis de la Reine Sibylle d'Antoine de La Sale*. Édition et commentaire (Paris, 1930, CXXVII-67 pages); les *Œuvres complètes d'Antoine de La Sale*. T. I. « *La Salade* ». Édition critique (Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. LXVIII, 1935, XXXVII-267 pages); t. II, *La Sale* (même coll., fasc. XCII, 1941, XXXVII-282 pages); puis une étude sur *Antoine de la Sale, aventuroux et pédagogue* (même coll., fasc. LXXXIX, 1940, 204 pages). Il faut aussi signaler un *Villon. Esquisse historique et littéraire* (Bibliothèque scientifique belge, t. 18, Liège-Paris, 1933, 203 pages). Parmi les travaux que F. Desonay a consacrés à la littérature moderne, il conviendrait de citer *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens* (Paris-Louvain, 1929, XXXV-431 pages), une pénétrante étude sur *Le Grand Meaulnes, d'Alain-Fournier. Essai de commentaire psychologique et littéraire* (Bruxelles, 1941, 252 pages) et un volume attachant : *Dépaysements. Notes de critique et impressions*. Il faudrait rappeler encore trois petits livres de *Clartés sur...*, à savoir *Le Roman français d'aujourd'hui* et *Les littératures étrangères du XX^e siècle* : I. *Le roman et le théâtre*; II. *La poésie et l'essai*; différents ouvrages historiques, un roman, et de nombreux articles sur des sujets variés.

Fernand Desonay est membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises depuis mai 1950.

Quatre docteurs composent la promotion de 1930 : Claire WITMEUR, Charles FRANÇOIS, Lya GOLD et Robert COLIN.

Claire Witmeur a donné à la « Bibliothèque de la Faculté » sa thèse de doctorat : *Ximènes Doudan. Sa vie et son œuvre* (fasc. LX, 1934, 150 pages), qui fut honorée du Prix Jules Favre par l'Académie Française. Quant à Charles François, il a consacré, en 1932, une minutieuse et décisive étude au style des romans conservés de Gerbert de Montreuil (début du XIII^e siècle), prouvant que le *Roman de la Violette* et la continuation du *Perceval* sont bien de la même main et montrant l'absence d'originalité qui caractérise l'écriture de Gerbert (*Étude sur le style de la continuation du « Perceval » par Gerbert et du « Roman de la Violette » par Gerbert de Montreuil*, fasc. L de la Bibl. de la Faculté, 125 pages). Depuis lors, il a donné à la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, en 1937 et en 1942, deux articles sur l'histoire du genre romanesque de la même époque.

C'est en 1930 qu'entre à la section de philologie romane un nouveau chargé de cours, Léopold LEVAUX.

Léopold Levaux, né en 1892, obtint en 1922, par arrêté royal, une dispense du diplôme légal. Il entre à la Faculté de Philosophie et Lettres en 1930, chargé du Cours facultatif de diction et débit oratoire. Il se voit confier, en 1932, le cours d'Histoire de la littérature belge de langue française, puis il reçoit le cours facultatif d'Explication approfondie d'auteurs belges de langue française. A l'Institut de Pédagogie, il est chargé d'Exercices de langue française (1937) et de l'Introduction à l'histoire des littératures modernes (1945).

Parmi les publications nombreuses de Léopold Levaux, il convient de retenir notamment, outre différents essais d'un réel intérêt, *Romanciers* (Paris, 1929, 312 pages), *Léon Bloy* (Louvain-Paris, 1931, 288 pages), *Das katholische Schriftum Belgiens in französischer Sprache* (contribution à *Katholische Leistung in der Weltliteratur*, Fribourg-en-Brigau, 1934), *Devant les œuvres et les hommes* (Paris-Liège, 1935), *La Vie de l'esprit* (Paris-Liège, 1935), *Religion et Littérature* (Paris, Tournai, 1946).

En 1931 sortent encore André BRUYÈRE, Georges REMY, Georges GÉRARDY et Liane KRIDELKA.

C'est en 1931, rappelons-le, que Maurice Wilmotte fut promu professeur émérite. Mais il convient de faire place, dans le présent historique, aux étudiants des trois promotions suivantes, qui eurent encore le bonheur de subir, d'une façon directe, l'action du fondateur de leur section.

En 1932, furent diplômés Louis REMACLE, qui succédera à Jean HAUST lors de l'admission à l'éméritat du maître en 1938, Léon DULLAERS et Marc LECLERCQ.

La carrière universitaire de Marcel PAQUOT (né en 1891), docteur en philologie romane en 1923, commence en 1932. D'abord chargé de donner des leçons de méthodologie à l'Université en 1930, il reçoit cette année-là le cours de Méthodologie spéciale de la langue française et exercices didactiques, puis le Cours libre de langue française en 1934. Il dirige ensuite des Exercices philologiques sur les langues romanes et spécialement le français, puis le Cours de français moderne et les français régionaux de Belgique (cours facultatif). C'est à M. Paquot qu'est dévolu, dans la section de philologie romane, le soin de préparer les étudiants d'une façon immédiate à leur futur métier de professeur d'athénée, en les assistant et en les conseillant dans les exercices préparatoires aux épreuves de l'agrégation de l'enseignement moyen du degré supérieur.

On doit à M. Paquot une étude très documentée sur *Les étrangers dans les divertissements de la cour, de Beaujoyeux à Molière (1581-1673)*. Contribution à l'étude de l'opinion publique et du théâtre en France (Mémoire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1932,

225 pages). Outre des études de linguistique et de littérature publiées dans différentes revues, Marcel Paquot a donné aussi des poèmes et une bonne et sympathique édition des œuvres du poète Louis Boumal, son ami : *Louis Boumal. Œuvres (Vers, Proses, Théâtre)*, publiés par M. Paquot et L. Christophe (Liège, 1939). Il avait publié en 1935 une étude sur *Le Compositeur Georges Antoine* (Mém. Ac. Roy. de Belgique, Cl. des Beaux-Arts).

En 1933 sortent trois docteurs : Henri SÉPULCHRE, Joseph STREEL et Fernand DETHIER. Mais c'est alors que l'on assiste, en application de la loi de 1929, à la sortie des porteurs des premiers diplômes de licenciés : Marcel BEAUJEAN et Eugène VAN DEN HOVE.

En 1934, il faut citer deux docteurs : René COMOTH et Paul ROSTENNE, et neuf licenciés : Léon COUNE, Jeanne WILLEM, Denise HERSENNE, Marie-Louise THIRY, Albert LERGON, Marie XHENSEVAL, Suzanne RENNOTTE, Michel HORION et Mariette MEDOT. Parmi tous ces noms, celui de Jeanne Willem mérite une mention spéciale, pour une étude remarquée publiée dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (t. XXIV, 1945, pp. 47-72), et pleine d'idées intéressantes sur l'art d'éditer un texte ancien : *Prolégomènes à une nouvelle édition de la « Chançon de Willame »*; elle a publié aussi : *Gérard de Nerval. Essai de florilège* (1944).

Arsène SOREIL, docteur spécial en philologie romane, fut chargé en 1937, du Cours libre d'esthétique générale, qui devint, en 1939, un Cours libre d'esthétique générale et son application à la littérature; il reçut plus tard, à l'Institut d'Art et d'Archéologie, puis à l'Institut de Pédagogie, celui d'Esthétique et philosophie de l'art (1947-48). A. Soreil a été nommé chargé de cours en 1946.

Surtout connu comme esthéticien, A. Soreil a publié, en 1930, une thèse sur *L'Introduction à l'histoire de l'esthétique française (Contribution à l'étude des théories littéraires et plastiques en France, de la Pléiade au XVIII^e siècle)*. En 1937, il donna *Le Génie de l'image. Mélanges critiques. Belle Italie* (Gembloux et Liège, 1937). On retiendra encore une étude littéraire sur *Le Vicomte de Bonald* (Collection Lebègue, Bruxelles, 1942), un excellent volume d'*Entretiens sur l'art d'écrire* (Collection Bien écrire et bien parler, 1, Paris-Bruxelles, 1946), et son récent *Plaisir aux Lettres* (Gembloux, 1950).

On doit enfin à Arsène Soreil des poèmes et des récits, dont ce *Dure Ardenne* qui établit solidement la réputation littéraire de l'auteur.

1938 : l'admission à l'éméritat de Jean Haust ouvre les portes de la section de philologie romane à deux nouveaux chargés de cours : Louis Remacle et Rita Lejeune-Dehousse.

Élève de Maurice Wilmotte et, pour la dialectologie, de Jean Haust, Louis REMACLE (né à Neuville-La Gleize en 1910) succède à son maître au cours de Dialectologie wallonne et méthodes de la dialectologie. Antoine Grégoire ayant été promu, à son tour, professeur émérite en 1941, Louis Remacle recueille le cours de

Phonétique et orthophonie française; plus tard, il se voit attribuer le cours de latin vulgaire; le cours de Grammaire comparée des langues romanes, que lui cède M. Delbouille, complète, en 1948, un remarquable lot d'enseignements. Il devient alors professeur ordinaire.

Son œuvre, déjà abondante, est importante. Après son *Parler de La Gleize* (Mémoire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, t. XII, 355 pages, Bruxelles, 1937), le dialectologue se double d'un phonéticien dans son imposante et remarquable étude sur *Les variations de l'h secondaire en Ardenne liégeoise. Le problème de l'h en liégeois* (Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. XCVI, Liège-Paris, 1944, 440 pages, 43 fig.). Un petit volume sera consacré en 1948 à l'*Orthophonie française. Conseils aux Wallons* (115 pages). Enfin, *Le problème de l'ancien wallon* (Bibl. de la Faculté, fasc. CIX, Liège, 1948, 230 pages) apporte à la solution d'un problème longuement controversé chez nous une minutieuse contribution.

Avec Élisée Legros, Louis Remacle travaille à l'enquête dialectale entreprise en vue de l'édition d'un Atlas linguistique de la Wallonie, un des grands projets caressés par Jean Haust. Curieux des problèmes de la syntaxe, L. Remacle a donné sur ce sujet plusieurs articles, dont l'un, plein d'intérêt, dans le *Bull. de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*, XXII, 1948, pp. 353-397, *La structure interne du wallon et l'influence germanique*. On s'en voudrait enfin de ne pas signaler les poèmes que L. Remacle a publiés, en dialecte de La Gleize, et qui lui assurent une place enviable parmi les littérateurs patoisants d'aujourd'hui.

Membre de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie depuis 1937, L. Remacle a été élu membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises le 14 février 1948.

Après avoir parfait ses études à Paris, Rita LEJEUNE-DEHOUSSE s'est attachée à la préparation des épreuves de l'agrégation de l'enseignement supérieur qu'elle subit en 1935 avec une thèse sur *L'œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au moyen âge* (fasc. LXI de la Bibl. de la Faculté, 470 pages). Elle publia ensuite une édition nouvelle du *Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, de Jean Renart (1936, 215 pages), puis *Le lai d'Ignaure ou lai du prisonnier* de Renaut « de Beaujeu », (dans la collection des textes anciens publiés par l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises 74 pages, Bruxelles-Liège, 1938).

Ayant été chargée de faire, à partir de 1939, le cours d'Histoire de la Littérature wallonne, devenu vacant par la promotion de Jean Haust à l'éméritat, Rita Lejeune-Dehousse fit paraître, en 1942, une *Histoire sommaire de la littérature wallonne* (116 pages), mais son domaine préféré restait pourtant la littérature du XII^e siècle. Autorisée à faire à la Faculté un Cours libre sur l'histoire du roman français des origines à la fin du XII^e siècle (1937), elle s'intéressa aussi aux troubadours, ce qui lui valut, en 1946-47, d'être chargé de l'Expli-

cation d'auteurs provençaux (cours à option). Elle a fait paraître en 1939 une note sur *La date de l'« Ensenhamen » d'Arnaut-Guilhem de Marsan* (dans les *Studi medievali*), et une autre sur *Ce qu'il faut croire des « biographies » provençales : La Louve de Pennautier* (dans *Le Moyen Age*); elle essaiera en 1948 de déterminer *La date du roman de Jaufré* (dans *Le Moyen Age*).

Son dernier ouvrage, *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire* (Bibl. de la Faculté, fasc. CVIII, 1948, 256 pages) discute les idées de Joseph Bédier sur l'origine des légendes épiques et, recourant surtout à la recherche et à l'analyse des témoignages historiques, revient à l'idée que les héros de l'ancienne épopée française ont dû être célébrés en des récits aujourd'hui perdus, longtemps avant l'époque où furent composées les chansons conservées, qui ne sont que de tardifs remaniements des poèmes primitifs.

On ne saurait songer ici, sous peine d'allonger démesurément cet historique, à citer tous les romanistes qui, depuis 1936, ont conquis dans notre école liégeoise de philologie romane leur diplôme de licencié. Mais il serait bien injuste de passer sous silence le nom d'un d'entre eux : Maurice PIRON, l'un des trois brillants et fidèles disciples de Jean Haust.

Licencié en 1937, docteur dès l'année suivante avec une thèse remarquable sur *L'œuvre de Henri Simon*, Maurice Piron consacre une inlassable activité à la littérature dialectale, dont il devient rapidement un parfait connaisseur. Une série déjà longue d'articles — parmi lesquels un bel essai philologique sur *La formation de la langue littéraire des écrivains liégeois* (paru en 1939 dans les *Mélanges Haust*), et l'édition de nombreux poèmes wallons, du Père Marian de Saint-Antoine à Franz Dewandelaer (dans *La Vie Wallonne* notamment) — jalonnent ses recherches sur une littérature à laquelle il consacra en 1944 un petit livre riche d'idées : *Les Lettres wallonnes contemporaines* (Coll. *Clartés sur...*, Paris-Tournai), qui aborde avec un esprit nouveau l'examen des auteurs wallons. De la même époque date une excellente étude de dialectologie : *Les noms wallons du singe* (*Bull. de la Commission Roy. de Top. et de Dial.*, XVIII, 1944).

Sa collaboration aux *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, qui comporte de nombreux articles, est également importante : on y trouve par exemple des pages brillantes et très documentées sur *La Légende des Quatre Fils Aymon* (23^e année, n^o 43-44, pp. 181-182). Vient enfin de paraître dans les *Mémoires de l'Académie Royale* (Classe des Lettres, t. XLV, fasc. 4) son excellente monographie sur *Tchantchès et son évolution dans la tradition liégeoise* (Bruxelles, 1950, 117 pages).

La mort de Louis Michel appelle Maurice Piron à l'Université de Gand en 1946. Il va y enseigner, outre la Dialectologie wallonne et les méthodes de la dialectologie moderne, l'Histoire de la littérature belge de langue française, la Phonétique et orthophonie française, la Méthodologie spéciale du français, et les cours d'Explication

d'auteurs français (temps modernes) et d'Exercices philologiques sur les langues romanes et spécialement le français.

Maurice Piron est membre de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie depuis 1941.

* * *

Faut-il dire qu'après le départ de Maurice Wilmotte, la section de philologie romane de Liège est restée fidèle à la tradition qu'il a fondée et maintenue, qu'il s'agisse de linguistique française et romane, de dialectologie ou d'histoire littéraire et d'explication de textes.

Malgré la diversité spirituelle de l'équipe qui assume aujourd'hui la charge d'animer l'école liégeoise, il est évident que celle-ci garde un ensemble de caractères qui la rattache à ses origines.

A travers ses élèves devenus des maîtres à leur tour, la forte personnalité de Maurice Wilmotte continue de diriger l'école à laquelle il s'est donné tout entier pendant tant d'années.

Prodigieux éveilleur d'esprits, le fondateur de l'école avait en outre le don de susciter chez ses élèves une sympathie et une admiration auxquelles il répondait par un dévouement infatigable.

Un d'entre nous a pu dire sur la tombe de Maurice Wilmotte, avec la conviction d'exprimer le sentiment de tous :

« Ce que nous pleurons aujourd'hui, c'est l'homme, c'est le maître qui a charmé notre jeunesse, en formant nos esprits, en nous initiant à la recherche philologique et à la critique littéraire; c'est l'ami vénéré que le professeur devint pour chacun de nous quand nous eûmes quitté l'Université sans cesser pour cela d'être chaque jour, par l'influence même qu'il continua d'exercer sur nous, ses disciples fidèles et reconnaissants.

Car Maurice Wilmotte fut, avant tout, le plus séduisant et le plus prestigieux des maîtres.

Il y a dix ans, quand, au lendemain de sa retraite, nous lui offrîmes ses *Études de philologie wallonne*, il nous disait avec un brin d'émotion dans la voix : « J'ai aimé le professorat, je l'ai aimé jusqu'au bout, en lui-même et dans la chair de mes élèves, car ce métier est une espèce d'incorporation dans les autres, il est fait de personnalité et d'effacement. J'ai été le professeur original et bizarre qui a cru que l'essentiel était de rester homme ».

Ce propos définit bien sa manière.

Qu'il aimât son métier, de tout son cœur, nous l'avons senti dès le premier contact.

Qu'il se soit attaché à pénétrer nos esprits de sa pensée et à les façonner à l'image du sien, en nous enseignant à ne rien accepter qui ne fut contrôlable et à nous défier des systèmes, nous lui en sommes reconnaissants chaque jour.

Quant à l'originalité qu'il recherchait en s'efforçant de rester lui-même jusque dans la chaire, elle constitue peut-être le vrai secret de son autorité. Si nous retrouvons dans chacun de ses écrits un peu des idées et des faits qu'il nous enseigna, c'est que chacune de ses

leçons était faite de la substance de son expérience et de ses recherches personnelles.

Renonçant à reprendre d'année en année un cours une fois conçu et une fois rédigé, il variait son enseignement au gré de ses curiosités du moment et apportait en chaire le fruit de son travail quotidien, assidu et toujours renouvelé.

Il n'y avait chez lui aucune distinction entre le maître et le savant, et dans l'un comme dans l'autre se présentait à nous la même personnalité infiniment attachante.

L'homme, en lui, ne cherchait d'ailleurs pas à se dissimuler derrière l'érudit ou derrière le professeur.

A l'époque où il résidait à Liège, avant 1914, il aimait à recevoir ses élèves chez lui, à les associer à sa vie intellectuelle. Ainsi, dès l'Université, il se faisait d'eux des amis et des confidents.

Plus tard, quand il se fut fixé à Bruxelles, il ne lui fut plus aussi facile d'établir ainsi, d'emblée, entre ses élèves et lui, des liens personnels; mais il ne cessa pas pour cela de rester lui-même jusque dans la chaire. Et ce qui nous frappait, dès la première leçon, c'était l'aimable coquetterie qu'il affectait dans sa tenue, dans ses attitudes, dans ses gestes.

Nos vingt ans aimaient son apparente désinvolture, ses cravates originales et discrètes à la fois, l'air distrait que lui donnait par instant son regard perdu dans le vague, ses anecdotes spirituelles et si bien dites, ses confidences inattendues d'une charmante naïveté.

Nous aimions en lui ses manières bénignes autant que ses grandes qualités, car celles-ci nous imposaient un respect et nous inspiraient une admiration qui se fondaient bientôt en une irrésistible sympathie, contenue et timide, mais combien profonde.

Et puis, il y avait, qui nous éblouissait, la facilité de son verbe clair et sobre.

Elles sont et resteront célèbres, ces séances d'exercices de l'après-midi où, les quatre années réunies, nous entendions d'abord d'une oreille peu complaisante, la conférence laborieuse d'un condisciple plus ou moins éloquent, en attendant avec impatience l'instant où le maître, à son tour, prendrait la parole pour refaire, en dix minutes, à grands traits, nets et fermes, l'exposé mal ébauché par l'élève.

Oh, ces dix minutes, qu'elles étaient brèves, à notre sens, tant l'érudition et le sens critique du professeur savaient préciser ce qui était flou, éclairer ce qui était obscur, tout mettre en place sans la moindre hésitation, tant ses mots vivants et sa mimique expressive savaient animer les sujets les plus ardues, tant il réussissait, avec une fine élégance et une simplicité familière, à tout propos, à semer dans nos jeunes esprits des idées nouvelles.

Il y avait les conférences. Il y avait aussi les leçons d'histoire littéraire et les explications de textes.

Tantôt le maître arrivait, deux livres sous le bras et un bout de papier dans la poche, et, sans effort apparent, avec une facilité calculée, il nous tenait une heure durant sous le charme de sa parole

tour à tour imagée et sans façon, mais toujours persuasive, qu'il retraçât pas à pas l'évolution du drame, depuis les origines liturgiques jusqu'aux formes modernes, qu'il mit en lumière le rôle de la tradition latine dans la genèse de la littérature française, ou qu'il s'attachât à discuter, avec quelle verve ! les conceptions et les systèmes de tel confrère de France ou d'ailleurs.

Tantôt, il se penchait avec nous sur la *Chanson de Roland*, le *Testament* de Villon ou le *Don Juan* de Molière. Lecture et examen philologique du texte, recherche des sources, discussion serrée des interprétations proposées, analyse de la pensée et de l'art de l'écrivain, remarques pénétrantes sur le climat de l'œuvre s'organisaient, par la vertu de son talent oratoire, en un commentaire exhaustif et convaincant.

Doué d'une mémoire prodigieuse, maître d'une documentation sans défaut ni lacune, armé d'une acribie subtile, probe devant le bien d'autrui et franc dans l'aveu de ses erreurs, Maurice Wilmotte nous donnait, par son exemple vivant, la plus belle leçon de curiosité, d'enthousiasme et d'honnêteté qui se pût concevoir. Et tout de suite, il prenait sur nos jeunes cerveaux un empire extraordinaire.

C'est que, sous la coquette simplicité de ses façons et derrière le charme de son éloquence, nous percevions d'emblée la forte originalité de sa pensée et l'étendue de sa culture. C'est qu'il y avait en lui la flamme de sincérité et de vie qui crée les instinctives sympathies et suscite les vraies affections.

Plus tard, quand, nos études terminées, nous le retrouvions attentif à guider nos premières recherches, à encourager nos efforts personnels, à nous aider de toutes les influences dont il disposait, avec un constant dévouement, notre professeur — tout en restant le maître respecté — devenait un grand et fidèle ami.

Il se plut toujours à revoir ses anciens élèves et à les rapprocher en les réunissant autour de lui. Ayant vécu pour eux et par eux, il les aimait comme les fils de son esprit. De leur côté, d'ailleurs, ils étaient fidèles à sa personne comme à sa pensée, et de revoir parfois le maître, toujours jeune, toujours combatif, toujours affectueux, leur procurait une joie sans cesse nouvelle et combien pure » (1).

Il est impossible de rappeler la fondation de la section de philologie romane de notre Université sans évoquer Maurice Wilmotte. Son œuvre de savant et son action de maître dominant toute l'histoire de cette section : là réside, de toute évidence, ce qui fait l'unité et la permanence des caractères d'une école qui a été et restera la sienne.

Maurice DELBOUILLE,
Professeur à l'Université de Liège
et Robert MASSART,
Assistant à l'Université de Liège

(1) Discours de Maurice DELBOUILLE lors des funérailles de Maurice Wilmotte, *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, t. XXI, pp. 81-86.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ÉDITORIAL	1
Les premières années de la Section de Philologie germanique, d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque, par M. E. WITMEUR, professeur émérite à l'Université de Liège	3
Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège, par Mlle I. SIMON, chargé de cours à la Faculté de Philosophie et Lettres...	15
L'Ecole liégeoise de Philologie romane. Maurice Wilmotte, ses collègues et leurs disciples, par MM. M. DELBOUILLE, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres et R. MASSART, assistant	53

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE RADIOLOGIE

Anc. Ets GAIFFE-GALLOT & PILON

Société Anonyme Belge

◆
Appareillage et Tubes radiologiques

Electricité médicale

Radiométagraphie

Analyse cristalline

Boulevard de Waterloo, 120, BRUXELLES - Tél. 38.13.20

203 ANNÉES D'EXISTENCE

NAGELMACKERS Fils & C^o

Société en Commandite Simple
Maison de Banque fondée en 1747

Toutes Opérations de Banque
Bourse et Change

Siège Social :
LIÈGE, 32, Rue des Dominicains
(Téléphone 653.89)

Siège de BRUXELLES :
12, Place de Louvain
(Téléphone 17.22.90)

Nombreuses Agences et Bureaux

DISQUES

JAZZ - CLASSIQUES - CHANTS

TOURNE-DISQUES

PHONOS

CHANGEURS AUTOMATIQUES

PHILCO - GARRARD - THORENS
VOIX DE SON MAITRE

RADIO D'APPARTEMENT

PHILCO - PHILIPS - SONICLAIR
SBR - ULTRA - HMV

ENREGISTREURS

sur bande au fil d'acier

**VENEZ AUDITIONNER
LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS**



Actor

TÉL. :
32.38.34
et 32.38.33

100, rue Cathédrale, LIÈGE

Brasserie-Hôtel « Aux Blés d'Or »

PLACE DU MARÉCHAL FOCH, 11, LIÈGE

TÉLÉPHONE : 23.28.42

Chèques Postaux : 2978.41

Reg. de Com. : Liège 13998

CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX
DÉGUSTATION DE VINS D'ORIGINE
BIÈRES ARTOIS — BIÈRE AMSTEL
APÉRITIFS DE MARQUE
CONFORT MODERNE

LIBRAIRIE

PAUL GOTHIER

FONDÉE EN 1828

3 et 5, rue Bonne-Fortune
LIÈGE

LIVRES UNIVERSITAIRES
neufs et d'occasion

CATALOGUES PÉRIODIQUES
de Livres Anciens et d'occasion

Organisation de Ventes Publiques

Correspondants dans les principales
Villes Etrangères

Établissements

Jean Troisfontaines et Fils

Société Anonyme

1-2, QUAI DE LA BATTE, 1-2
LIÈGE

OUGRÉE, 6, rue Ferd. Nicolay

SPÉCIALITÉS :

Outillage

Articles de ménage — Poèlerie

Machines à lessiver

Quincaillerie générale

Articles de Bâtiment



Tél. } LIÈGE 32.17.78 et 23 46.95
} OUGRÉE 34.01.55

BANQUE COMMERCIALE DE LIÈGE

Successeur de René DENIS & Cie



Toutes les opérations de Banque



Tél. 32.19.37 - 23.76.69
(2 lignes)

14, Place du Roi Albert

MACHINES A DICTER ET A TRANSCRIRE

DICTAPHONE

(Marque déposée)

“TIME-MASTER”

Plus faciles

Plus sûres

Les meilleures !

DICTAPHONE-BELGIQUE
Rob. CLAESEN, Agent Général

29, Rue des Pierres (Bourse)
BRUXELLES — Tél. 11.06.82



Tout homme cultivé...

aspire à être documenté
sur les conquêtes émouvantes
de la science moderne.

Les pointes avancées dans l'inconnu
mystérieux qui nous entoure sont
exposées ici en termes familiers par
les savants de toutes nationalités.

OUVRAGES PARUS :

1) LES MYSTÈRES DE L'ÉLECTRICITÉ

par J. G. DAUNT

Electricité, magnétisme, radio, radar, micro-
scope électronique, etc.

2) MOLÉCULES CONTRE MICROBES

par E. S. DUTHIE

La chimie qui guérit.
Perspectives d'avenir.

**3) LES FRONTIÈRES
DE L'ASTRONOMIE**

par D. S. EVANS

Notre Univers... Autres Univers...
La structure grandiose du monde...

4) DE L'OPIUM À LA PÉNICILLINE

par Trévor I. WILLIAMS

(Plantes qui guérissent.)
Découvertes récentes.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES : 70 FRANCS

EDITIONS DESOER, LIÈGE

Demandez à la MAISON DESOER
le catalogue de ses ouvrages scientifiques.

Meubles métalliques

METALCUB

118, rue de Tilleur, 118
ST-NICOLAS — LIÈGE

~~~~~ Téléphone : 43.20.22 ~~~~~

N. V.

**STANDAARD-BOEKHANDEL**

*Le Spécialiste du Livre  
Scientifique Néerlandais  
en Belgique*

Boulevard Emile Jacqmain, 121  
BRUXELLES

## Le Pré Normand

RESTAURANT  
TEA-ROOM \* ORCHESTRE

Menus 45.-, 70.- et 100 frs  
et à la carte.

CUISINE SOIGNÉE

AU PREMIER ÉTAGE

## La Vieille France

*Cadre unique pour*  
DINERS, BANQUETS, etc.

Ouverte le dimanche à midi.

9, VINAVER D'ILE, 9

Téléphone 23.39.17

# La BANQUE DE BRUXELLES

*est partout à votre service*

pour toutes opérations de

## BANQUE - BOURSE - CHANGE

300 Sièges et Succursales dans tout le Pays

Siège de LIÈGE :

**5, Rue Georges Clemenceau**

FINANCEMENT de MATÉRIEL AUTOMOBILE,  
INDUSTRIEL et AGRICOLE

AN EAGLE ON A GLOBE



**ACIERS**

**HAMAL-NANDRIN S. A.**

Maison fondée en 1867

TOUS LES

**ACIERS SPÉCIAUX**  
et de **CONSTRUCTION**

OUTILLAGE

**5, Rue Douffet, LIÈGE**

Adresse télégr. : **ACIERS-LIÈGE**

Tél. **43.90.90** (3 lignes) — Reg. Com. n° 3785

## ETABLISSEMENTS **Ed. DEFRANCE**

55, rue Stevens-Delannoy

**BRUXELLES II**

Téléphone : 25.21.90

Tout le matériel et appareillage  
courant et spécial. Produits fins.  
Réactifs purs. Indicateurs Standards

POUR

**LABORATOIRES**

DE

RECHERCHES  
MÉDICAUX  
CONTROLES  
MICROBIOLOGIE  
PHYSICO-CHIMIE  
MICROCHIMIE

LES ÉTABLISSEMENTS

# HENKART, VAN VELSEN & LAOUREUX

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de Francs

*Siège Social* : BRUXELLES, 155, Rue de Laeken

*Succursales* : LIÈGE, 11, Rue des Carmes

*Ancienne Firme LAOUREUX et Cie*

Anvers, 70, Champ Vleminck

Gand, 30, Rue Basse des Champs

*Installations complètes de laboratoires Scientifiques ou Industriels*

APPAREILS, RÉACTIFS ET PRODUITS PURS

*Bactériologie, Physiologie, Histologie, etc.*

*Appareils de mesures électriques — Pyrométrie, Thermométrie*

APPAREILS DE TOPOGRAPHIE ET DE GÉODÉSIE

Compte-tours, Tachymètres et Tachygraphes

*Analyseurs de Co et Co2 chimiques et électriques simples et enregistreurs*

*Manomètres indicateurs de vide et de pression simples et enregistreurs*

*Fours et Brûleurs « Mékers » pour usages industriels et de laboratoires*

*Machines pour essais physiques des métaux et matériaux*

Ateliers de Réparation et d'Étalonnage

Etude, devis et mise en marche par techniciens spécialistes

Tout ce qui concerne l'Enseignement à tous les degrés

RESTAURANT

## Au Vieux Liège

dit « MAISON HAVART »

datant du XVI<sup>e</sup> siècle

conservée dans son

style le plus pur



S A L L E S

pour banquets et réceptions

Spécialiste des dîners à domicile

Ville et Province

LIBRAIRIE

## Fernand GOTHIER

MAISON FONDÉE EN 1823

11, Place du XX Août, 11

LIÈGE

Télé 23.27.76



Recherches bibliographiques

Correspondants à l'étranger

Fourniture rapide et soignée

de toute commande



Organisation de Ventes Publiques

CATALOGUES MENSUELS

● A PRIX MARQUÉS ●

SOCIÉTÉ ANONYME

## RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

Siège social : TIRLEMONT

### Division Distillerie - Usine de Ruysbroeck

RUYSBROECK (Brabant-Belgique)

ALCOOL EXTRA FIN — ALCOOL INDUSTRIEL

ALCOOL A BRULER — ALCOOL ABSOLU

Production journalière : 28.000 litres d'alcool éthylique

Adresse télégr. : Distillerie Ruysbroeck

COMPTE CHÈQUES POSTAUX : 419.72

Reg. Comm. : Siège Social : Louvain n° 1

Div. de Ruysbroeck : Bruxelles n° 164.404

Tél. Bruxelles 44.42.47 - 44.99.59      Marchandises : GARE RUYSBROECK (raccordement)

*La correspondance concernant cette div. doit être adressée à Ruysbroeck*



LA MARQUE DU  
**MEUBLE EN ACIER**

que vous choisirez !

*En vente chez les  
principaux REVENDEURS  
du pays*

Fabriqués et vendus par  
**TOLERIES DE SCLESSIN**

20, RUE DE L'HIPPODROME  
SCLESSIN-Liège — Tél. 23.28.92

**P**our vos Couleurs, Vernis, Pro-  
duits d'entretien et Articles de  
drogueries, adressez-vous à la

## Maison GOUJON

LAOUREUX Frères et Sœurs

SUCCESEURS

Rue Cathédrale, 10, LIÈGE

Téléphone 23.47.72

*Maison de confiance fondée en 1870*

### PRODUITS DE QUALITÉ :

Couleurs, Vernis, Emaux de pre-  
mière marque. Grand assortiment  
de pinceaux.

Outillage pour peintres et artistes  
Brosses, Torchons, Lavettes, Pail-  
lassons, Savons, Cire et Produits  
de droguerie.

On porte à domicile  
Remise aux Artistes et Peintres

*Elliott-Fisher  
Addressograph  
Underwood-Sundstrand*

◇  
MACHINES COMPTABLES  
MACHINES A CALCULER  
MACHINES A ADRESSER  
MACHINES D'ORGANISATION  
◇

*Demandez Catalogues et Projets  
sans engagement*

A

**Elliott-Fisher**  
ORGANIZATION COMPANY, S. A.

4, Tournant Saint-Paul  
LIÈGE

1, Boulevard Emile Jacqmain  
BRUXELLES  
ANVERS-CHARLEROI-GAND-LUXEMBOURG

SOCIÉTÉ DES LABORATOIRES

*Labaz*

Département Pharmaceutique de la  
SOCIÉTÉ BELGE DE L'AZOTE  
ET DES  
PRODUITS CHIMIQUES DU MARLY

●  
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

*Labaz et Squibb*

●  
Société Anonyme      Téléphones  
BRUXELLES      48.27.58/59  
168, Av. Louise      48.94.35/40



*La plus grande firme belge*

spécialisée dans la construction  
de tout le matériel électrique et  
électronique, fils et câbles,  
et pompes centrifuges,

4 USINES • SUPERFICIE TOTALE : 100 Ha  
ATELIERS et BUREAUX : 220 000 m<sup>2</sup>  
11 600 OUVRIERS, EMPLOYÉS et INGENIEURS

**Ateliers de Constructions  
Electriques de Charleroi**



# FRIDEN *Calculating Machine Agency*

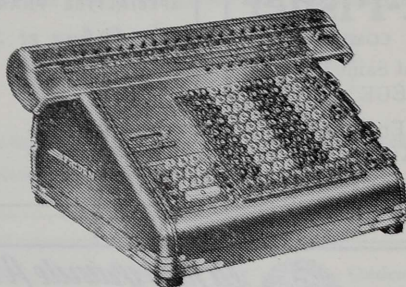
AUTOMATIQUE INTÉGRALE A 100 %

LA PLUS COMPLÈTE

» » SURE

» » FACILE

*Comparez-la aux meilleures vous serez FIXÉS*



SERVICE D'ASSURANCE-ENTRETIEN  
LE PLUS ÉCONOMIQUE

---

*Demandez renseignements et démonstration à*  
L'AGENCE GÉNÉRALE EXCLUSIVE :

**GENERAL IMPORT Cy, S. A.**

Directeur Général : F. F. WAITTE

14, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

TÉLÉPHONE : 11.96.08 - 12.60.06

---

AGENTS DANS TOUT LE PAYS



ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Bulletin Trimestriel

22<sup>e</sup> ANNÉE — 1950

Table des Matières <sup>(1)</sup>

I. — Nos articles

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Pages                  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------|
| Editorial .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 1, 1; 2, 1; 3, 1; 4, 1 |
| L'organisation des études de sciences économiques à la Faculté de Droit de Liège, par M. R. CLÉMENS, professeur à la Faculté de Droit.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 1, 3-8                 |
| Les jeunes filles à l'Université de Liège et la carrière des diplômées. Enquête relative aux étudiantes des années 1920-21 à 1947-48, par Mlle M. CAPELLE, auxiliaire sociale .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 1, 9-64                |
| Les carrières universitaires au Congo. — Conférences de M. P. SHARPE, avocat à Costermansville ( <i>Les avantages et les difficultés d'une carrière au Congo; L'Administration territoriale et la magistrature</i> ); de M. F. DEBROUX, ingénieur, attaché à la Direction du Comité national du Kivu ( <i>Les carrières d'ingénieur au Congo</i> ); de MM. S. LAPIÈRE, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Liège, et G. SCHWERS, médecin-provincial à Coquilhatville ( <i>Les carrières médicales au Congo</i> ); de M. M. MOFFARTS, inspecteur de l'enseignement à Stanleyville ( <i>Les carrières dans l'enseignement au Congo</i> ). — Discours de M. A. DEWANDRE, ingénieur A. I. Lg., président de l'Association des Amis de l'Université de Liège et de M. P. WIGNY, Ministre des Colonies ..... | 2, 3-42                |
| Le premier Congrès international de l'habitat de l'Étudiant, tenu à Paris du 28 juin au 3 juillet 1950, par M. M. LEGRAYE, professeur à la Faculté des Sciences appliquées, délégué du Ministère de l'Instruction publique au Congrès .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 3, 3-21                |
| Le recrutement de l'Université de Liège et le problème du logement des étudiants, par M. R. CLÉMENS, professeur à la Faculté de Droit .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 3, 23-39               |
| Les premières années de la Section de Philologie germanique, d'après les souvenirs d'un étudiant de l'époque, par M. E. WITMEUR, professeur émérite à l'Université de Liège .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 4, 3-14                |
| Soixante années de Philologie germanique à l'Université de Liège, par Mlle I. SIMON, chargée de cours à la Faculté de Philosophie et Lettres ....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 4, 15-52               |

(1) Les chiffres en caractères gras se rapportent au numéro du fascicule.

L'Ecole liégeoise de Philologie romane. Maurice Wilmotte, ses collègues et leurs disciples, par MM. M. DELBOUILLE, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres et R. MASSART, assistant ..... 4, 53-85

## II. — Nos chroniques

|                                                      |                               |
|------------------------------------------------------|-------------------------------|
| Les Carrières universitaires .....                   | 3, 40-51                      |
| La vie de notre Association .....                    | 1, 65-69; 2, 43-45; 3, 52-64  |
| La vie universitaire à Liège .....                   | 1, 70-84; 2, 46-68; 3, 65-90  |
| La vie universitaire en Belgique .....               | 1, 85-90; 2, 69-76; 3, 91-100 |
| La vie universitaire dans le monde .....             | 1, 91; 3, 101-106             |
| L'Université dans la presse et dans les livres ..... | 1, 92; 2, 77-78; 3, 107-108   |

---